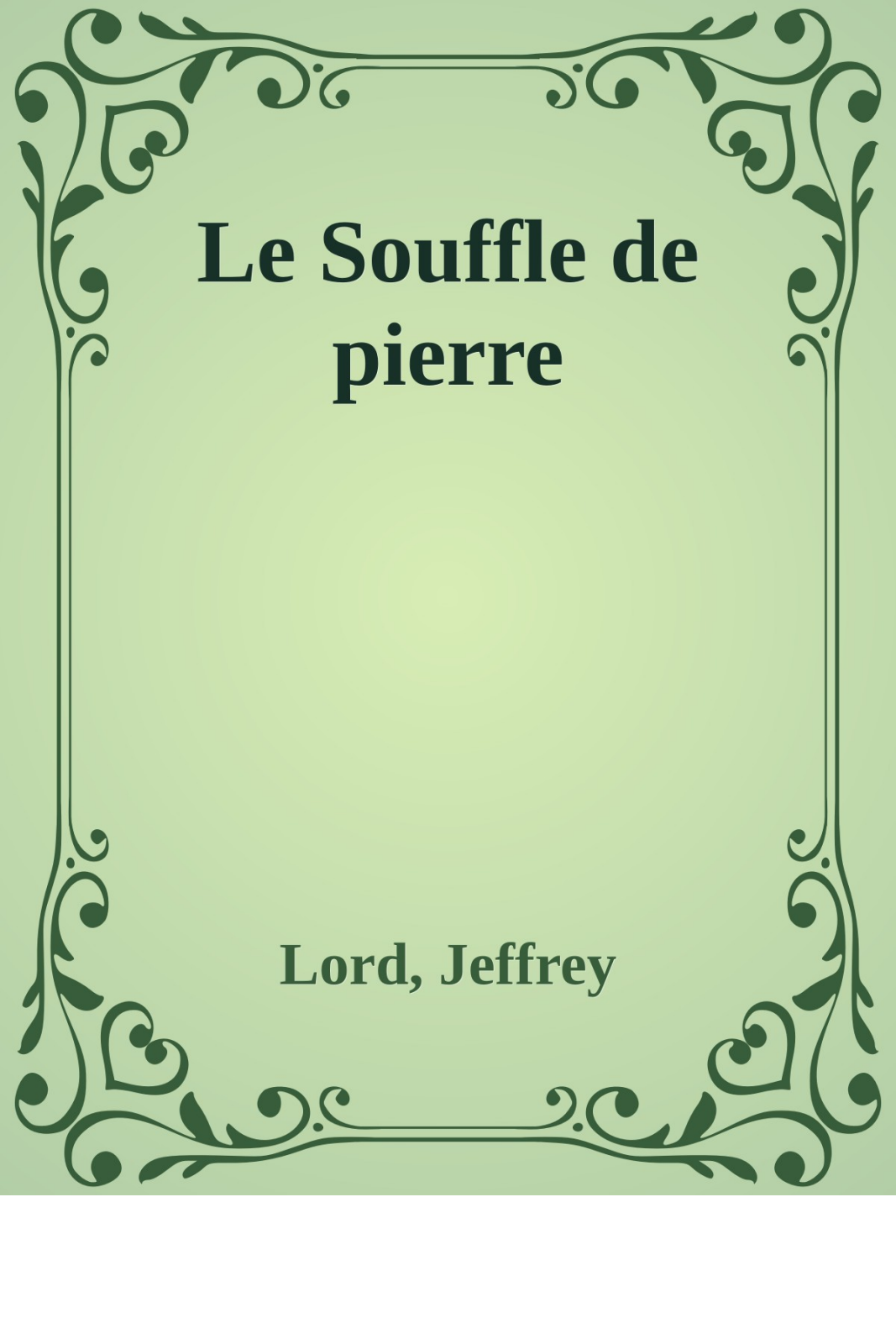




Le Souffle de pierre

Lord, Jeffrey

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

BLADE

LE SOUFFLE DE PIERRE

JEFFREY LORD



JEFFREY LORD

BLADE

LE SOUFFLE DE PIERRE

Adapté de l'américain par
Olga TORMES



Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3 a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4)

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© GECEP/Vauvenargues, 1998

ISBN 2-7443-0115-9

ISSN 0395-7780

CHAPITRE PREMIER

Un mouvement quasi imperceptible du matelas tira Blade de son apathie.

À travers la barrière de ses cils, il vit une ombre traverser la chambre, disparaître dans une pièce attenante.

Désorienté par le décor, il se demanda où il était, si c'était encore la nuit ou déjà le matin. Il voulut consulter son bracelet-montre mais un éclair de conscience le rejeta dans sa torpeur. Il n'était pas chez lui et c'était bientôt l'heure du thé.

Allongé sur une couche ravagée, il se sentait lourd comme un cheval mort. Épuisé. Rompu. « Rompu » était le terme qui convenait le mieux. Rompu mais divinement bien. Comme on l'est après l'amour... lorsque les choses se sont bien passées et que l'on ne ressent pas le besoin pressant de sauter du lit, d'enfiler ses fringues et ses chaussures et de rentrer chez soi en se promettant à l'avenir de choisir ses conquêtes avec un peu plus de discernement.

Le bruit caractéristique d'une douche se répandit dans l'appartement, rassurant, lénifiant.

Blade s'étira. C'était vrai qu'il se sentait bien et qu'il n'avait nullement envie de quitter cette maison de Percy Street où il avait pris l'habitude de venir ces derniers jours. La construction entière humait bon l'encaustique et la cannelle. C'était un endroit rassurant. Une fois la porte laquée bleue franchie, on avait l'impression qu'il ne pouvait plus rien vous arriver de fâcheux.

Le silence tira Blade de ses méditations. Perdu dans ses pensées, il n'avait pas remarqué que l'eau avait fini de ruisseler dans la pièce voisine. Relevant la tête, il découvrit qu'il n'était plus seul, en conçu du mécontentement. Il n'aimait pas trop qu'on le surprenne lors de ses rêveries. Du moins pas au début, lorsque le moment de se livrer n'était pas venu.

Accotée contre l'un des montants du chambranle de la porte, sa compagne le regardait avec la gravité qu'elle mettait dans la moindre

de ses attitudes.

Dans la semi-pénombre qui baignait la chambre, son corps ruisselant d'eau semblait constellé de perles argentées.

Blade retint son souffle. Jamais il n'avait connu une femme aussi accomplie. Tout en elle respirait la féminité. En la détaillant, on se rendait compte qu'elle n'était qu'une somme de défauts. Elle avait la bouche trop grande, le cou trop long, la poitrine accrochée un peu bas, mais l'ensemble lui conférait cependant une classe folle. Et il y avait surtout son regard. Ses yeux noirs comme le goudron. Quand ils se posaient sur vous, vous aviez l'impression d'être à la fois mis à nu et curieusement réchauffé. Rien qu'en vous observant, elle vous donnait l'impression d'exister. Mais d'exister vraiment et pas en tant que simple passant ou partenaire éventuel.

Cette dernière éventualité arracha un imperceptible sursaut à Blade. Il se demandait encore comment il était arrivé à ses fins. Car il ne se souvenait pas avoir autant ramé pour séduire une femme.

Il n'était évidemment pas assez sot pour se croire irrésistible et savait depuis toujours que c'était la femme qui décidait, mais il avait fini par acquérir une technique qu'il pensait rodée et qui lui permettait en général de conclure assez vite.

Cette fois, il lui avait fallu revisiter tout son catéchisme. Rien n'avait marché comme prévu. Il avait été accroché depuis le début et il s'interrogeait encore sur la réalité de ce qui venait de s'accomplir. Sur le merveilleux moment qu'il venait de vivre dans cette maison toute proche du cœur de Londres. Et il s'inquiétait à présent de l'avenir : y aurait-il un après ou bien fallait-il considérer l'affaire comme définitivement consommée ?

Sachant qu'en amour il ne fallait jamais découvrir son jeu, il se garda bien de se montrer empressé et demeura avachi comme un gisant sur les draps défraîchis à se repaître de l'image de celle qui lui avait tourneboulé les sens.

Brune de cheveux et de carnation, toisant un peu plus d'un mètre soixante, et n'ayant de ce fait rien d'une Walkyrie, elle trouvait cependant le moyen de se prénommer Gretchen. Il s'était demandé si c'était son vrai prénom mais n'avait jamais osé aborder la question et n'envisageait pas de le faire.

— Ça vient de mon grand-père, dit soudain la femme en lissant ses longs cheveux mouillés.

— Hein ? Quoi ? sursauta Blade, surpris.

— Gretchen.

Comme Blade restait frappé de stupeur, elle ajouta :

— Il était Allemand, de Dortmund, et désirait une fille plus que tout au monde. C'est comme ça qu'il a eu sept garçons. Mon père était l'aîné ; sa première fille, il l'a appelée « Gretchen », pour faire doublement plaisir à son père.

— C'est fantastique...

— Anecdote, tout au plus.

Blade secoua la tête.

— Je parlais de toi... De ton intervention... De ta réponse... Comment tu as deviné ?

— Qu'est-ce que tu fais de l'intuition féminine ?

— Ce ne serait que ça ?

La jeune femme se raidit imperceptiblement avant de lâcher d'une voix volontairement neutre :

— Quoi d'autre ?

Blade se recula s'adossa à la tête de lit.

— Je ne sais pas moi, c'est peut-être une question qui revient souvent dans ta vie, émit-il, piqué malgré lui par l'aiguillon de la jalousie.

Gretchen parut se détendre.

— Et quand bien même ?

Conscient d'être allé trop loin, Blade eut un sourire forcé.

— Rien, c'était juste comme ça, fit-il après s'être raclé la gorge. Tu viens ? ajouta-t-il en tapotant le lit près de lui.

— Je vais d'abord me coiffer.

— Maintenant ?

— Je déteste faire l'amour les cheveux emmêlés, renvoya la jeune femme en disparaissant à nouveau.

Resté seul, Blade poussa un profond soupir. Il l'avait échappé belle. Il avait craint un instant que sa maladresse ne casse l'intimité qui s'était enfin installée entre eux.

La main de glace qui lui enserrait le cœur relâcha son étreinte et il commença à attendre le retour de Gretchen. Il réalisa alors qu'il ne faisait plus que ça : attendre. Jamais il ne se souvenait avoir été aussi dépendant d'une femme. Plus jeune, il avait, comme tout un chacun,

eu des liaisons avec des femmes mariées, et avait alors dû régler son rythme de vie sur l'emploi du temps des infortunés époux, mais cela ne l'avait jamais affecté comme aujourd'hui. Car il avait la pénible sensation de ne plus s'appartenir, ne vivait plus qu'à travers sa partenaire.

En veilleuse, en quelque sorte.

Ce constat l'affligea et il chercha alors à remonter le cours des événements, histoire de comprendre comment il s'était laissé piéger.

En fait, la vérité lui apparut très vite. Jamais il n'avait été maître de la situation. La jeune femme avait toujours décidé pour lui. Pas pour des choses aussi anodines que le but de leurs sorties ou bien l'enseigne d'un restaurant ou encore le choix d'un film. Seulement pour ce qui concernait la fréquence de leurs rencontres. Jamais il n'avait pu fixer une date, une heure. Dès le départ, il avait été demandeur. Passif. Il s'était évidemment inquiété de la vie privée de Gretchen mais n'avait pu en apprendre plus que ce qu'elle avait bien voulu lui confier.

À savoir qu'elle débarquait de Californie, qu'elle était dans les affaires et qu'elle n'avait pour l'heure aucune attache sentimentale.

Comme il cherchait à creuser les différents sujets, ou même à prendre des initiatives, elle lui avait appris qu'elle était originaire du Texas – ce qu'il avait déjà pressenti à son épouvantable accent – et qu'à côté des Texanes les suffragettes et autres féministes de choc des autres continents n'étaient que des midinettes.

Croyant à une simple boutade, il était maladroitement revenu à la charge et s'était alors trouvé face à une interlocutrice campée sur ses ergots. Pas spécialement borné, Blade avait compris qu'il valait mieux prendre l'avertissement au premier degré et il n'avait plus insisté, se contentant de prendre ce qu'on lui donnait.

Dès lors, il avait fait, sinon avec les sautes d'humeur de sa compagne, du moins avec ses absences durant leurs trop rares tête-à-tête. Il lui arrivait en effet inexplicablement de s'interrompre au beau milieu d'une conversation et de demeurer ensuite muette et le regard fixe un bon moment. Au début, il avait cru que cette soudaine froideur faisait suite à une intervention maladroite, s'était excusé tout en s'efforçant de disséquer ses propos. Puis il avait fini par se rendre compte qu'il parlait dans le vide, que les décrochements de la jeune femme ne lui étaient nullement imputables. C'était comme si on la « débranchait ». Elle demeurait absente quelques minutes puis

reprenait le fil de la conversation comme si de rien n'était.

Ne tenant pas à rompre le lien ténu qui s'était établi entre eux, Blade s'était accommodé de ces étranges ruptures, ne tenant pas à froisser sa compagne en l'interrogeant sur un phénomène certainement lié à une quelconque pathologie.

Heureusement, ces décrochages n'étaient pas fréquents et le dernier datait de la veille au soir au restaurant du *Savoy* où la jeune femme était descendue. Cette fois pourtant, son « absence » avait été différente. Pas vraiment plus longue mais plus profonde. Elle s'était interrompue au beau milieu d'une phrase puis ses traits s'étaient crispés, comme si elle ressentait une vive douleur et elle avait émis une espèce de grognement avant de revenir à elle comme si de rien n'était, au grand soulagement de Blade qui s'apprêtait déjà à demander du secours.

Impressionné, croyant à un mal proche de l'épilepsie, il avait renoncé une fois de plus à aborder le sujet, mais s'était cependant promis d'en parler avec un ami spécialisé dans les maladies nerveuses.

Seul un appel matinal de la jeune femme l'avait empêché d'aller au bout de son projet et il s'en félicitait car après ce qui venait – enfin – de se passer entre eux, il pouvait se permettre d'être un peu plus direct. Il se promit d'ailleurs d'intervenir dès la prochaine crise.

Fort de cette résolution, il se laissa aller à sa félicité. Allongé sur le lit, les bras en croix, le corps cassé par une enivrante fatigue, il ne se souvenait pas avoir ressenti une si grande sérénité. C'était la première fois qu'il pouvait appréhender la notion de bonheur.

Paradoxalement, jamais non plus il ne s'était senti si vulnérable. Avec Gretchen, il avait la fâcheuse impression de marcher entre deux précipices. C'était vrai qu'il avait ramé pour arriver à ses fins. Dotée d'un curieux tempérament, la jeune femme soufflait le froid et le chaud et ses constantes sautes d'humeur l'avaient complètement déstabilisé. Tant et si bien qu'à la fin il n'était plus sûr de la nature de leur relation. Alors que lui se mourait d'amour, elle ne semblait voir en lui qu'un agréable compagnon de divertissement. Et lorsqu'il tentait une timide manœuvre de rapprochement, elle se raidissait et reculait instantanément, trouvant soudain mille choses à faire ailleurs.

Pourtant, lorsqu'elle l'avait amené dans cette charmante maison, alors qu'elle vivait au *Savoy*, il avait cru toucher au but. Rien n'était plus faux. Leurs rencontres se soldaient par de longues heures de discussion sur tout et rien.

Quelquefois, lui décrochait à son tour, hypnotisé par le modelé de ses lèvres qu'il ne pensait qu'à écraser sous les siennes, par la ligne parfaite de son cou, par l'amorce de sa poitrine qu'il devinait frémissante et ferme, par ses mains aux longs doigts qu'il imaginait dans des fonctions plus érotiques que celles du quotidien. Alors il perdait pied et le fil de la conversation lui échappait pour ne devenir qu'une musique indistincte à laquelle mettait fin une interrogation un peu plus vive qui le ramenait en bégayant à son enfer.

Quelquefois encore, il était pris par une irrésistible envie de brûler les étapes et se voyait empoigner la jeune femme pour la soumettre à sa raison. Mais il finissait par s'abstenir, craignant une réaction qui interdirait toute relation future.

Quelquefois aussi, il se chapitrait et décidait de briser là une situation si stagnante en rompant définitivement, prétextant d'autres occupations. Mais ses résolutions fondaient comme neige au soleil lorsque la jeune femme se manifestait et il accourait comme un chien obéissant.

Puis, alors qu'il pensait tout perdu, Gretchen lui était tombée dans les bras en ce début d'après-midi. Sans rien dire. Elle l'avait accueilli dans un déshabillé vaporeux et le reste avait, si l'on peut dire, coulé de source.

Partant du principe acquis qu'il ne fallait jamais s'interroger sur la logique féminine, Blade vivait à présent des minutes filées d'or et d'argent. Gretchen allait revenir et il allait encore une fois se perdre en elle comme on s'abandonne à toutes les passions.

Le retour de la jeune femme dynamita sa béatitude. Il l'attendait consentante, offerte, elle était habillée, distante comme une novice qui s'apprête à prononcer ses vœux.

— Je dois sortir, Richard, fit-elle en quittant la chambre. Tu n'auras qu'à tirer la porte derrière toi.

Un étau d'incompréhension bloqua la poitrine de Blade.

— Qu'est-ce qui se passe ne sut-il que balbutier en se redressant au milieu du lit dévasté.

— Il faut que j'y aille, c'est tout. Je t'expliquerai plus tard !

Incrédule, Blade l'entendit bientôt dévaler l'escalier qui menait au rez-de-chaussée.

Pétrifié jusque-là, il sauta du lit et courut d'un trait jusqu'à la rampe.

— On se revoit quand ? lança-t-il alors qu'elle était déjà à moitié happée par la porte d'entrée. Je t'appelle ?

— Ce ne sera pas nécessaire, fit la jeune femme en claquant la porte derrière elle.

— Comment ça, pas nécessaire ? hurla Blade un rien trop tard.

Déboussolé, il s'apprêtait à dévaler l'escalier pour obtenir un minimum d'éclaircissements lorsque la sonnerie de son portable le figea.

— Merde ! gronda-t-il. C'est bien le moment !

Revenu dans la chambre, il se précipita vers sa veste.

Dans le contexte, une sonnerie téléphonique ne lui aurait pas tiré un frémissement. Mais il ne s'agissait pas d'un appel normal. Seuls « J » et Lord Leighton possédaient ses coordonnées...

C'était le premier nommé.

— On dirait que je vous ai fait courir, Richard, vous êtes tout essoufflé, fit J du ton volontairement badin qu'il adoptait chaque fois qu'il avait recours au service de son agent.

— Vous vous trompez, je ne fais que bâiller, renvoya Blade avec acidité.

— Je tombe mal, on dirait...

— Oui et non : j'ai grand besoin de me changer les idées. Vous avez besoin de moi maintenant ?

— Oui, mais pas à l'endroit habituel. Rejoignez-moi sur le parvis de Waterloo Station... disons dans trois quarts d'heure.

— J'y serai, dit Blade, surpris. Vous me reconnaîtrez facilement, j'aurai une banane dans l'oreille droite.

— Depuis le temps que nous nous pratiquons, vous devriez savoir que j'ai horreur de ce genre d'humour, Richard.

— C'est le seul moyen dont je dispose pour vous ennuyer, ricana Blade. Mais j'en ai un autre en vue : un voyage sans retour. Plus d'impôts, plus de tracasseries... et plus de plaisanteries douteuses à votre endroit. Mais avouez tout de même que Waterloo Station à cette heure, c'est loin d'être discret.

— Il n'y a que dans la foule que l'homme est seul, récita J.

— Vous oubliez la mort, corrigea Blade. À tout de suite !

Et il raccrocha avant de se diriger vers la salle de bains. Partout, l'air était encore plein du parfum de Gretchen.

CHAPITRE II

En apercevant J dans le flux des employés qui quittaient leurs bureaux, Richard Blade se fit la réflexion que le patron du MI6 ne changeait pas.

Rien ne semblait l'entamer du travail qu'il fournissait depuis toujours dans l'ombre des officines ministérielles. Car si les politiciens changeaient, lui demeurait rivé à son poste, indéboulonnable. Il se murmurait que la Reine le portait en grande estime, et s'il obtenait souvent une partie non négligeable des crédits pharamineux inhérents au Projet DX, il le devait sans doute à la considération de sa Très Gracieuse Majesté.

En détaillant l'élégante silhouette de *gentleman-farmer* de son supérieur, Blade se demanda fugacement si le lien qui unissait J et leur souveraine ne dépassait pas le stade du simple respect...

— Je vois que vous avez renoncé à la banane, dit J en serrant la main de son agent.

— Il y a tellement de gens qui ont faim dans cette ville qu'il m'aurait fallu un régime entier pour parvenir jusqu'ici, répondit Blade. Vous avez vu tous ces mendiants ?

J eut un haussement d'épaules.

— Avant, ça se passait à Calcutta ou ailleurs. L'avion a aboli les distances.

— Je vous trouve plutôt réactionnaire.

— Fataliste, tout au plus, soupira le patron du MI6. Suivez-moi !

Ils remontèrent un moment le flot descendant des travailleurs, slalomèrent entre des groupes de cadres en costume trois-pièces et chapeau melon. À plusieurs reprises, Blade sentit la course de son sang s'accélérer dans ses veines en apercevant une femme dont la silhouette évoquait celle de Gretchen. Il ne craignait qu'une chose : la rencontrer au bras d'un autre homme.

— Vous cherchez quelqu'un ? s'inquiéta J en le surprenant à se dévisser le cou.

— Non, non, je regarde, c'est tout.

— Je ne vous savais pas si perversi.

— Amateur, c'est tout, se défendit mollement Blade.

— Les femmes, c'est comme le tabac : on devient vite dépendant. Enfin, c'est de votre âge. Mais faites attention de ne pas vous laisser déborder.

Une seconde, Blade eut envie de se confier à son supérieur, de tout lui déballer dans le détail. Mais la démarche lui sembla plutôt saugrenue et il renonça. Personne ne pouvait le comprendre. Et surtout pas un homme comme J, écrasé de charges occultes. Il risquait de l'agacer avec ses déboires sentimentaux. Ou pire, de le décevoir. Les hommes amoureux apparaissent souvent comme des Martiens.

Ils bifurquèrent pour se diriger vers un escalier qui menait à un parking souterrain et Blade abandonna définitivement son projet.

— Que pensez-vous des soldats perdus ? demanda soudain J alors qu'ils attendaient une des cabines d'ascenseurs qui desservaient les niveaux inférieurs.

Blade ne put retenir une grimace.

— Je n'ai jamais eu beaucoup de tendresse pour les mercenaires, soupira-t-il.

J fit claquer sa langue.

— Je crois que je me suis mal exprimé, dit-il, je voulais en fait parler des soldats oubliés. De ceux qu'on abandonne à l'ennemi lorsqu'on plie bagage plus vite que prévu.

— Comme au Vietnam ?

— C'est l'exemple type.

— Je pense qu'il faut tout faire pour les récupérer, estima Blade. Pourquoi ?

— J'étais curieux de connaître votre position, simplement.

Interdit, Blade resta sur sa faim car l'ascenseur arriva à leur hauteur en même temps qu'un couple d'Indiens qui s'engouffra à leur suite dans la cabine. Ils étaient beaux tous les deux mais la femme avait les traits si fins et si purs qu'elle semblait irréaliste. On aurait dit une déesse.

— Quel niveau ? s'enquit J qui se trouvait près du tableau de commande.

— Le vôtre, répondit l'homme d'une voix nasillarde.

Puis comme J et Blade le fixaient avec curiosité, il ajouta :

— Vous pouvez baiser ma copine dans votre voiture pour cent livres. Elle accepte tout : fellation, sodomie, sandwich... Avec préservatifs, bien entendu !

Simultanément, la paume de la jeune femme s'était posée sur la braguette de Blade, épousant son sexe.

— Ça ne nous intéresse pas ! siffla J.

— Vous lui feriez plaisir, elle aime ça, insista l'homme. Si c'est trop cher, faites votre prix...

— Nous n'avons pas de voiture, dit J.

— C'est surtout que nous sommes homosexuels, renchérit Blade en repoussant gentiment la jeune femme et ses doigts agiles. Hein, Walt chéri ?

— Dommage, regretta tout haut la fille alors que la cabine s'arrêtait au second niveau et qu'elle s'apprêtait à sortir. Le jeune était bien monté et le vieux me plaisait bien ; j'aurais eu l'impression de sucer Sir Alec Guinness. Les pédés, c'est la plaie !

La porte refermée. J enfonça le bouton le plus bas avant de se retourner vers Blade.

— Walt chéri... Vous ne faites pas dans la dentelle ! grogna-t-il.

— Vous ne vous appelez pas Walt, non ?

— Tout de même... Clamer urbi et orbi que nous sommes homosexuels !

— Il fallait bien trouver quelque chose.

— Vous auriez pu faire preuve de plus de discernement.

— Dire que nous n'avons pas de voiture, par exemple ? ricana Blade. Excusez-moi, mais quitte à mentir, autant mettre le paquet !

— Mais je ne mentais nullement, s'indigna J en redressant encore son interminable silhouette, ce qui tenait de l'exploit.

— Pourquoi ce parking, alors ? interrogea Blade, le front plissé.

— Il ne faut jamais se fier aux apparences, fit J, mystérieux.

Ce disant, comme la cabine, parvenue au terme de sa course, stoppait, il tira une clé de la poche de son blazer aux armes d'Eton, l'enfonça dans une serrure située au-dessus du tableau de commande, fit deux tours, appuya de nouveau sur le bouton correspondant au quatrième sous-sol provoquant l'ébranlement de l'ascenseur qui reprit sa course descendante amenant un masque de stupéfaction sur le

visage de Blade.

— Évidemment, tout ce qui va suivre doit demeurer strictement confidentiel, fit J d'un ton doctoral tandis que la cabine continuait de s'enfoncer.

*
* * *

— Les bombardements ont en leur temps raviné certains quartiers de Londres, commenta J, et ce coin n'a pas été épargné... Alors on en a profité pour construire des abris en prévision des conflits à venir. Comme on pensait à l'atome et à son cortège de retombées, on a creusé profond et on a construit vaste et solide...

Le regard exorbité, Blade était incapable de piper mot. Il savait comme tout un chacun que les capitales et autres grandes villes des différents pays s'étaient pourvues d'abris anti-nucléaire, mais jamais il n'avait pensé à de telles structures.

Ce qu'il avait sous les yeux avait de quoi couper le souffle. Un pareil gigantisme le dépassait. En fait, ce qui le sidérait, c'était que jamais il n'avait soupçonné une telle vie sous ses pieds. Il avait la fâcheuse impression d'être cocu car il ne faisait aucun doute que cette cité souterraine n'était pas destinée au commun des mortels, et que sans un fait extraordinaire dont il ignorait encore la teneur, jamais il n'aurait eu accès à ce Saint des Saints.

La cabine les avait déposés au seuil d'une espèce de sas où deux hommes en uniforme les avaient pris en charge après que J ait montré patte blanche à plusieurs reprises en maugréant.

Ensuite, un couloir les avait amenés devant une immense porte d'acier que l'un des soldats avait manœuvrée au moyen d'un boîtier électronique. De l'autre côté de l'épais battant, ils avaient emprunté un véhicule électrique automatique dans lequel ils roulaient présentement dans un long tunnel étrangement parcouru par un vent frais.

— C'est de l'air capté dans les couloirs du métro par des soupapes d'admission qui se ferment hermétiquement en 1/50^e de seconde en cas d'explosion nucléaire et le resteraient tout le temps qu'il faudrait, commenta J. Il est filtré à quinze niveaux. On peut dire que l'air qu'on respire ici est aussi pur que celui des plus hauts sommets.

Puis ils débouchèrent dans une vaste rotonde où étaient concentrés

des bâtiments de plusieurs étages dans lesquels semblaient régner une fébrile activité. En apercevant, à travers les vitres de certaines fenêtres des terminaux d'ordinateurs, Blade crut comprendre le pourquoi de leur présence dans ces lieux secrets.

— Notre labo a été transféré ici ? interrogea-t-il.

J eut un hoquet.

— Jamais de la vie ! Lord Leighton a toujours été un franc-tireur et jamais il n'accepterait de travailler avec des militaires et encore moins de rentrer dans une structure quelle qu'elle soit. Suivez-moi !

La voiturette, guidée par un monorail fixé au sol, arrêtée, ils quittèrent le véhicule et se dirigèrent vers le bâtiment le moins imposant.

— C'est un hôpital, dit J. Ne vous fiez, pas à son peu d'envergure, les étages sont souterrains.

Comme Blade promenait un regard curieux sur les différentes constructions, le patron du MI6 ajouta :

— Tout a été prévu pour résister au nucléaire et aux secousses sismiques. Théoriquement, ici on ne craint rien... mais vous savez comme moi que les théoriciens sont ceux qui se trompent le plus souvent !

Confronté au pragmatisme de son supérieur, Blade se félicita d'avoir conservé ses états d'âme pour lui. Nul doute que ses démêlés avec Gretchen lui auraient semblé bien futiles et il n'aurait certainement pas compris que celui qu'il considérait comme son meilleur agent se transforme en lavette pour une simple histoire de sentiment mal vécu.

Blade réalisa alors que le contexte, mystérieux, l'avait aidé à oublier quelque peu la jeune femme. Mais il ne se faisait pas d'illusions et savait que l'élancement qu'il ressentait au niveau du cœur chaque fois qu'il évoquait Gretchen n'était pas près de se dissiper. D'autant moins qu'ils s'étaient quittés de façon un peu brutale. D'ailleurs, la dernière phrase de sa compagne résonnait dans sa tête comme un leitmotiv. « Ce ne sera pas nécessaire », avait-elle répondu quand il lui avait proposé de l'appeler. Quelle conclusion devait-il en tirer ? Qu'il s'était montré pitoyable et qu'elle n'avait plus envie de prolonger leur relation ? Quoi d'autre ? Pourtant, il avait eu l'impression que tout se passait plutôt bien mais il ne pouvait se fier à sa seule perception.

D'un seul coup, il replongea. La perspective d'avoir à vivre sans Gretchen lui apparut comme quelque chose d'écrasant. De débilitant. D'insupportable. Il ne pouvait envisager l'avenir sans elle.

Son stress alors fut tel qu'il eut envie de faire demi-tour et de tout plaquer. Qu'est-ce qu'il faisait là, à parcourir les artères d'une ville-refuge souterraine alors que celle qu'il aimait évoluait en surface, à l'air libre ? Il fallait qu'il la voie. Maintenant. Il devait lui dire qu'il l'aimait. Qu'elle lui était indispensable. Est-ce qu'il lui avait seulement dit pendant leurs joutes amoureuses ? Oui, mais pas assez. Il l'avait dit comme un amant, pas comme un amoureux. Il aurait dû se lever, la rejoindre dans la douche et la serrer dans ses bras en lui répétant à l'oreille qu'elle était la femme de sa vie. Il aurait dû, au lieu de rester mollement étendu sur le lit.

— Ça ne va pas, Richard ?

Blade sursauta, réalisa qu'il était entré dans le bâtiment sans s'en rendre compte et demeurait pour l'heure figé au seuil d'une cabine d'ascenseur dans laquelle l'attendait J.

— Vous avez un problème ? s'inquiéta ce dernier.

— Rien, Monsieur, tout va bien, parvint à sourire Blade alors qu'il avait envie de hurler le contraire. Un peu de fatigue, peut-être.

— C'est fâcheux...

— Mais passager, minimisa Blade.

La cabine s'ébranla et il y eut un long silence avant que J ne reprenne la parole.

— Vous devez vous demander pourquoi je vous ai amené ici, non ? Eh bien, votre curiosité touche à sa fin...

Parvenus au niveau choisi, ils enfilèrent de longs couloirs étroits flanqués de chambres et barrés à intervalles réguliers de portes à volants étanches comme on en trouve dans les sous-marins, battants qui ne s'ouvraient qu'après lecture d'une carte magnétique dont J était pourvu.

— S'il est difficile d'entrer ici, il est encore plus dur d'en sortir, expliqua J, et dans un sens, c'est plutôt rassurant...

— Ce n'est tout de même pas une prison ? s'enquit Blade, sourcils froncés.

— Pas au sens strict du terme mais il y a de ça... Ah, nous arrivons !

Cette fois, avant de franchir la porte, ils durent enfiler une

combinaison de couleur blanche, assez spacieuse, munie d'un système respiratoire autonome, et aussi un casque avec écouteurs et micro afin de pouvoir communiquer entre eux et, en cas de besoin, avec un standard. Cela ressemblait un peu aux scaphandres de protection employés par les astronautes ou encore les agents des brigades de décontamination.

Le battant ouvert, et aussitôt refermé par un des deux gardes en armes qui en défendaient l'accès. J et Blade s'enfoncèrent dans un nouveau couloir dont les portes des chambres étaient munies de barres de fermeture extérieure et de voyants lumineux rouges qui brillaient de manière inquiétante dans la semi-pénombre.

— Rouge pour contagion, commenta J par l'intermédiaire des mini écouteurs.

Malgré la chaleur qui régnait dans les combinaisons pourtant larges, Blade sentit un frisson lui parcourir l'échine. Il n'avait pas peur d'un danger concret mais redoutait tout ce qui touchait à l'invisible tels que microbes, virus et autres bacilles. Il avait conscience des ravages que peut causer une épidémie et s'attendait à ce qu'un jour une saloperie fabriquée dans un labo à obédience militaire se répande accidentellement dans la nature et contamine des centaines de milliers de gens.

— C'est bactériologique ? s'entendit-il coasser.

— Minéral, plutôt, répondit J après réflexion. Mais c'est tout aussi ennuyeux.

Déconcerté, Blade n'eut pas le loisir d'en demander plus car devant lui le patron du MI6 avait entrepris de pénétrer dans une des chambres en faisant basculer une barre d'acier particulièrement épaisse.

La pièce, plongée dans une douce pénombre, n'avait rien à envier à certaines chambres d'hôpital destinées aux soins intensifs. Elle était en effet bardée d'un appareillage ultra sophistiqué relié à un corps nu, doté d'une curieuse couleur gris-vert.

Un corps de taille moyenne qui n'était pas sans évoquer la mystérieuse créature de Roswell.

Un moment, Blade crut qu'il s'agissait d'elle ou bien de quelque chose d'approchant mais un examen un peu plus approfondi lui révéla qu'il n'en était rien. Ce qu'il apercevait à travers le verre de son hublot n'était rien d'autre qu'une statue. Une sculpture parfaite représentant une gamine d'environ dix-douze ans.

Décontenancé, il se demanda alors pourquoi une simple statue, si réussie soit-elle, impliquait un tel luxe de précautions ? Et aussi pourquoi on la faisait bénéficier d'une si haute technologie ?

Puis son regard accrocha la poitrine de ladite statue et il sentit son corps entier s'émeriser en constatant qu'elle se soulevait.

Frappé de stupeur, Blade dut redoubler d'attention avant de se convaincre qu'il ne rêvait pas.

— Richard, je vous présente Cynthia Davis...

Abasourdi, Blade demeura un moment apathique avant de se tourner vers J dans le but de chercher la vérité dans le regard de son interlocuteur. Il réalisa alors qu'ils étaient tous deux enfermés dans un scaphandre et qu'il lui faudrait pour l'heure se contenter d'un dialogue bien fade étant donné les circonstances.

— On dirait... Je croyais qu'il s'agissait d'une statue, finit-il par articuler péniblement.

— C'est presque ça...

— Comment est-ce possible ? Comment peut-elle vivre ?

J aspira une profonde goulée d'air.

— Ça fait partie du mystère, dit-il. En fait, nous ne savons rien sur ce qui arrive à Cynthia... sinon qu'elle est contagieuse.

— Comment ça ?

— Attendez...

Intrigué, Blade vit son supérieur marcher jusqu'au mur le plus proche, le griffer de son index, et revenir l'extrémité de son doigt tendu maculée d'une espèce de pâte grise.

— Après examen de nos spécialistes, il s'agit d'une matière minérale. En schématisant, on pourrait appeler ça de la pierre molle...

— De la pierre molle, ne sut que répéter Blade, estomaqué.

— Molle pour un temps seulement...

Sidéré, Blade considéra alors l'endroit avec un œil plus acéré et des flopées de détails lui apparurent qu'il avait jusque-là ignorés. L'ensemble du décor était complètement recouvert d'un film plastique souple et les appareils enfermés dans des boîtes étanches qui commençaient d'ailleurs à perdre de leur transparence.

— Vous savez ce qui produit ce phénomène ? demanda J. Non, bien sûr : eh bien, c'est la respiration de Cynthia. Elle a un souffle de pierre.

CHAPITRE III

Blade n'eut pas besoin de plus d'éclaircissements pour se faire une idée approximative de la situation. Les propos de J concernant un « mal minéral » étaient suffisamment explicites et l'on pouvait en déduire qu'au lieu de recracher un air chargé d'humidité, comme tout un chacun, la malheureuse Cynthia Davis renvoyait, elle, un souffle chargé d'une inattendue substance minérale.

En clair, elle ne produisait pas de buée mais des nuages d'une étrange poussière qui généraient insensiblement de véritables cataplasmes invisibles, lesquels finissaient par durcir et prendre la consistance du roc. Un peu comme le calcaire de l'eau de nos villes, que l'on ne voyait pas mais qui entartrait de manière insidieuse canalisations et robinetteries.

— Toutes les chambres voisines sont occupées par le personnel médical qui a pris Cynthia en charge, révéla J. En effet, au début, on ne s'est pas méfié... Comment aurait-on pu imaginer une chose pareille ?

Secoué, Blade se rapprocha du lit, à la fois curieux et angoissé.

— Vous pouvez la toucher, elle ne sent rien, dit J, en le voyant main tendue, hésitant.

— Comment pouvez-vous l'affirmer ?

— Les différents appareils de mesure... En fait, c'est comme si elle était dans le coma.

— Vous ne pouvez pas canaliser son souffle, et éviter les retombées ?

— On y a pensé mais l'intuber n'aboutirait qu'à l'étouffer car les parois de la canule auraient vite fait de se rétrécir jusqu'à s'obturer complètement.

— Et pourquoi ne la protégez-vous pas comme vous le faites pour le décor ?

— Ça ne servirait à rien : elle se minéralise de l'intérieur.

— C'est impossible !

— C'est pourtant comme ça. D'ailleurs, si vous regardez d'un peu plus près tous les instruments auxquels elle est reliée, vous constaterez qu'ils ne servent pas à mesurer ce qui lui reste de fonctions mais au contraire à déceler ce qui viendrait à se réveiller dans son organisme.

— Et comment peut-elle encore respirer ?

— Nous l'ignorons.

Complètement dépassé, Blade se perdit alors dans la contemplation de l'enfant, s'attarda sur son visage figé.

— J'ai lu que dans les cas de coma profond, les parents pouvaient quelquefois intervenir avec bonheur, dit-il. Où sont les siens ?

J se racla la gorge.

— C'est là que vous entrez en jeu, annonça-t-il.

— Moi ?

— Cynthia n'a plus sa mère ; elle est morte foudroyée par une leucémie lorsqu'elle avait trois ans. Elle n'a pas non plus de grands-parents ni de proches.

— Pas de père ?

— Elle en avait un qu'elle adorait...

— Il est mort aussi ?

— On ne sait pas. On peut juste dire qu'il a disparu.

— Quel rapport avec moi ?

J poussa un profond soupir.

— Son père s'appelait John Davis et il était lieutenant-colonel dans notre armée de l'air. C'était un élément d'élite. Une tête et un physique à toute épreuve. Il avait été sélectionné par la NASA pour un projet de vol réunissant un astronaute de chaque continent. Puis l'affaire a capoté et c'est alors que nous nous sommes intéressés à lui...

Un déclic joua dans la tête de Blade et il entrevit ce que J allait lui confier.

— Votre couplet sur les soldats oubliés, c'était pour ça ? Vous vous êtes servis de John Davis pour le Projet DX ! affirma-t-il.

J eut un toussotement.

— Nous ne pouvons pas nous contenter d'un seul homme, plaida le patron du MI6. Il faut nous comprendre. De plus, Davis avait le profil

idéal... Personnellement, je n'étais pas très chaud, mais en haut lieu on ne cesse de nous demander des résultats tout en nous menaçant de fermer le robinet des crédits. Il ne faut pas nous en vouloir, Richard...

Blade conserva le silence, s'interrogeant sur ce qu'il ressentait, sur la colère froide qui montait doucement en lui. Était-il furieux parce qu'on avait quasi délibérément envoyé un homme à la mort, ou bien éprouvait-il plus prosaïquement du dépit, comme un amant trompé ? Il retint un ricanement : décidément, ces temps-ci, il naviguait dans de mauvaises eaux...

Puis la légèreté de son raisonnement lui apparut et il décompressa. Il ne pouvait prétendre être le seul acteur du Projet DX, ses réactions étaient stupides. Il était moins que quiconque immortel et il était normal qu'on cherche d'autres « voyageurs » potentiels. L'Humanité n'aurait jamais progressé si chaque plan n'avait été élaboré qu'autour d'un seul homme.

— Vous pensez qu'il y a un rapport entre l'état de Cynthia et la disparition de son père ? interrogea Blade lorsqu'il eut recouvré son sens commun.

— C'est une évidence. Vous pourrez consulter les rapports, si vous le désirez. En fait, Cynthia, qui était très attachée à son père, n'a jamais réagi comme un enfant normal confronté à ce genre de situation. Jamais elle n'a manifesté de chagrin. Pour elle, son père avait simplement disparu ; il était absent mais pas mort...

— C'est une réaction classique, non, cette négation du pire ?

— Si on la suggère et si on l'entretient. Seulement, Cynthia n'a rien d'une rêveuse, elle a toujours vécu de plain-pied dans la réalité. Lorsqu'on n'a plus qu'un père et qu'il pilote des engins supersoniques, on sait très vite que tout peut s'écrouler d'une seconde à l'autre.

— Qui s'occupait d'elle ?

— Une vieille femme qui avait déjà élevé la mère. C'est d'elle que nous tenons nos renseignements.

— Elle est là ?... Dans une chambre voisine ?

— Non. Étrangement, elle est passée au travers. C'est inexplicable mais c'est un fait. Pourtant, elle vivait avec la gamine, et c'est elle qui l'a fait hospitaliser lorsque le phénomène a commencé... Ensuite, on nous a prévenus mais il était déjà trop tard, tous ceux qui avaient approché Cynthia, qui avaient respiré le même air qu'elle, étaient contaminés. De toute manière, c'était imprévisible. On a juste pu parer

au pire en isolant toutes les personnes contaminées, en les transportant ici, de nuit, dans des caissons étanches.

Le silence s'installa, comme une menace, juste entrecoupé de sifflements liés au système respiratoire des combinaisons. Blade eut subitement l'impression d'être un scaphandrier évoluant dans l'univers glauque des abysses. Il se vit alors coincé dans les profondeurs, en éprouva une crainte irraisonnée, comprit soudain le pourquoi de son angoisse, s'en débarrassa en riant.

— On peut savoir ce qui déclenche chez vous une telle hilarité ? grogna J, moins euphorique.

— Le mal des profondeurs.

— Très drôle !

— Non, je ris de ma couardise. Je me demandais si je n'allais pas rester prisonnier de ma combinaison... C'était stupide ! Il faudrait rester ici immobile des heures avant que cela se produise. On a quelquefois de drôles de réactions...

— L'instinct de conservation.

Blade observa de nouveau l'enfant.

— Mais... Elle ne respire plus ! Sa poitrine ne se soulève plus ! s'écria-t-il.

— Calmez-vous, Richard, elle fait ça à tout le monde...

— Quoi, « ça » ?

— Elle suggestionne tous les nouveaux. En fait, elle est complètement immobile.

— Je l'ai vue !

— Vous avez cru la voir. Il fallait bien qu'elle attire votre attention.

Levant la main, Blade intima le silence à son interlocuteur tandis qu'il se concentrait sur la poitrine de pierre de la gamine.

— Un seul frémissement déclencherait toutes les alarmes des différents appareils, expliqua J. Elle est couverte de sondes sensorielles.

— J'ai pourtant bien cru la voir respirer, dit Blade.

— Nous sommes tous passés par là, le rassura le patron du MI6. Croyez-vous aux choses de l'invisible, Richard ?

— J'ai appris à ne rien refuser *a priori*. C'est ce qui fait que je suis toujours vivant.

— Croyez-vous qu'on puisse établir un lien entre notre monde et les dimensions du Projet DX ?

Le Projet DX, dont Richard Blade était le principal acteur, était l'œuvre de Lord Leighton, un savant qu'une terrible maladie osseuse avait rendu ombrageux, et il consistait à explorer les dimensions inconnues par le truchement d'une impressionnante batterie d'ordinateurs. Par ce biais, l'Angleterre espérait découvrir de nouvelles sources d'énergie et redorer ainsi un blason quelque peu terni.

Les premiers essais de translation s'étaient mal passés et on ne comptait plus les agents qu'on n'avait pu récupérer et qui demeuraient à jamais perdus sur des rivages inaccessibles ou bien éparpillés dans le no man's land qui séparait notre monde des autres univers.

Il y avait également ceux qui étaient revenus mais dont on n'avait rien pu tirer, leur raison n'ayant pas résisté au phénomène de dispersion moléculaire.

Et puis il y avait eu Richard Blade. Il avait été le premier à subir toutes les épreuves du Projet DX et à les surmonter. Le premier à revenir. Et aussi le dernier.

Mais les tentatives se poursuivaient, comme en témoignait le « voyage » auquel avait pris part John Davis.

— Quel genre de lien ? s'enquit Blade.

— Mental...

— Pourquoi pas ? Cynthia correspondait avec son père de cette façon ?

— Oui... enfin pas vraiment...

— Oui ou non ?

— Cynthia n'a jamais rien dit à ce sujet mais nous l'avons appris par son relais.

— Qui ça ?

— Un médium particulièrement réceptif, révéla J. C'est par lui que nous avons compris ce qui se passait. C'est une sommité en la matière. Il a participé avec succès à des essais de télépathie organisés par la US Navy à bord de sous-marins nucléaires sous la calotte glaciaire. Dans l'affaire qui nous occupe, il a en quelque sorte servi de relais et surtout d'amplificateur.

— Vous avez mis les Américains dans le coup ? s'étonna Blade.

— Bien sûr que non ! Oméga, c'est le nom de code de notre

médium, n'a aucune appartenance militaire. Pour votre gouverne, et je l'ai appris il y a peu, les médiums sont comme les standardistes : ils se contentent d'établir les communications sans être jamais partie prenante. Ils sont un peu comme les toubibs et les hommes d'Église, tenus au secret professionnel. À moins bien sûr qu'ils soient directement appelés à l'aide.

— C'était le cas ?

— Pas vraiment.

— Alors pourquoi Oméga vous a-t-il contacté ?

— Parce qu'il se sentait agressé.

— Comment ça, « agressé » ?

— D'abord, pour la petite histoire, c'est nous qui avons contacté Oméga...

— Sur quels critères ?

— Oméga avait ouvert un site sur Internet ; il cherchait à regrouper des renseignements sur des troubles caractérisés du comportement... Des blocages intermittents des membres avec sensations de froid et brèves mais violentes céphalalgies et aphasie du langage parlé.

— Ça a suffi à attirer votre attention ?

— Cela correspondait aux symptômes de tous ceux qui avaient assisté Cynthia Davis.

— Si je comprends bien. Oméga est en train de se... « pierriser », non ?

— C'est à envisager.

— Il n'a pourtant pas été victime du souffle de pierre.

— Pas directement. C'est encore une bizarrerie de cette affaire. Cependant tout laisse à penser qu'il s'agit là d'un moyen de pression. S'il apparaît comme évident que Cynthia peut agir à distance sur Oméga, il est encore plus évident qu'elle tempère ses pouvoirs afin d'obliger Oméga à aller dans son sens.

Troublé par les révélations de son supérieur, Blade considéra la gamine pétrifiée d'un autre œil, à la fois angoissé et étonné et presque déçu d'en être ignoré.

— En fait, Cynthia attend d'Oméga qu'il vous conduise à son père, laissa soudain tomber J.

Blade fit un bond qui le ramena face au patron du MI6.

— Vous ne voulez pas dire que...

— Si, insista J, vous avez bien compris : Oméga va vous accompagner !

*

* *

— Mais enfin, vous savez bien que c'est impossible ! répéta pour la énième fois Blade à J qui semblait soudain devenu sourd.

Pour l'heure, après avoir quitté la chambre qui abritait Cynthia Davis, ils venaient de pénétrer dans une salle de décontamination et progressaient sous une voûte de puissants jets de produit désinfectant destinés à éliminer les poussières de pierre qui s'étaient déposées sur leurs combinaisons. Ensuite, l'air ambiant fut aspiré puis renouvelé à trois reprises. Alors, et alors seulement, un voyant vert s'alluma signifiant aux deux hommes qu'ils pouvaient de nouveau agir à leur guise.

Le patron du MI6 daigna enfin répondre aux objections de son meilleur agent.

— Je croyais sottement qu'« impossible » était un mot que vous aviez depuis longtemps rayé de votre vocabulaire, déclara-t-il en émergeant de son scaphandre léger. Force m'est de constater mon erreur.

— Mais vous savez comme moi qu'il y a risque énorme !

— C'est l'affaire d'Oméga. De toute manière, Cynthia Davis finira par aller au bout de son action, et le seul moyen de l'en empêcher c'est d'aller dans son sens. D'autant que l'on peut considérer ses exigences comme légitimes.

— Je pourrais y aller seul...

J tapota les manches de son blazer pour les débarrasser d'improbables poussières.

— D'ordinaire, Richard, vous partez sans but réel, le nez au vent si l'on peut dire. Cette fois, c'est différent. Vous devez impérativement retrouver John Davis et tout faire pour le ramener.

— Il faudrait qu'il soit vivant !

— Il l'est ! Je ne sais pas sous quelle forme mais il l'est !

— Pourquoi n'arrivez vous pas à le récupérer, alors ?

— Lord Leighton pense que son empreinte moléculaire a dû

changer, ou plus simplement qu'il est hors de portée de nos sondes de rappel. Vous devrez le localiser. Oméga vous aidera à le trouver.

— S'il passe le barrage de la translation...

— De toute façon, il n'a guère le choix : c'est ça ou bien finir pétrifié.

Malgré la moiteur de l'endroit, Blade ne put réprimer un frisson. Il dut s'avouer qu'il n'avait pas envisagé les choses sous cet angle. Après tout, on ne lui demandait rien d'extraordinaire.

— Considérez cela comme une première, dit J. La première double translation. Il fallait bien y arriver un jour. Les circonstances nous forcent la main mais il faut savoir s'adapter. De toute manière, nous sommes coincés.

Le patron du MI6 marqua un temps d'arrêt avant de confier :

— Vous savez, Richard, cette affaire est beaucoup plus importante qu'il y paraît car on ne sait pas jusqu'où peut aller Cynthia, pas plus qu'on ne peut pas la contrôler puisqu'elle est autonome. Vous ne me croirez pas mais cela devient une obsession. La nuit, je rêve que je m'introduis dans la chambre de cette malheureuse gamine avec une masse et que je n'ai de cesse avant de l'avoir réduite en poudre. Mais en vain, car cela n'empêche pas le monde entier de se pétrifier. Vous voyez où j'en suis... Il faut absolument que vous rameniez Davis. Une fois sur place, Oméga vous guidera : si c'est Davis qui émet ces ondes, ce sera un jeu d'enfant...

— Et si ce n'est pas lui ?

J eut une grimace-sourire.

— Vous saurez bien aviser ; vous vous êtes tiré d'autres guêpiers !

— Oui mais j'étais seul en cause. J'espère que votre... Oméga n'a rien d'un paralytique !

— Il peut encore se remuer mais c'est juste une question de temps...

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, dit Blade, gêné d'avoir répondu en oubliant tous les paramètres de la situation.

— Non, mais il se trouve hélas que votre humour colle à la réalité, grogna J en se dirigeant vers la sortie de la salle de décontamination. Vous prenez racine, ou quoi ?

— Pourquoi, Oméga ? interrogea Blade en le rejoignant.

Le patron du MI6 gonfla les joues.

— Parce qu'il lui fallait un nom de code pour collaborer avec les militaires américains, je suppose. Qu'est-ce qui vous chagrine ?

— Rien, je me demandais si le fait que ce soit la dernière lettre de l'alphabet grec avait une signification.

— Allez savoir... Peut-être faut-il y voir un avertissement... Oméga est peut-être notre dernière chance d'échapper à un univers pétrifié...

CHAPITRE IV

Les deux hommes rallièrent le laboratoire secret aménagé dans les profondeurs de la Tour de Londres sans problème et dans un silence total, chacun s'ensevelissant dans ses méditations. Le trajet fut tout de même émaillé de plusieurs appels téléphoniques destinés à J, communications auxquelles ce dernier ne répondit que par des monosyllabes qui prenaient des allures d'aboiements et dont il aurait été présomptueux de prétendre tirer des enseignements.

Bien que les deux agents de la *Special Branch* qui défendaient l'accès des lieux connaissent Blade et J depuis une éternité, il leur fallut montrer patte blanche et se plier aux analyses de leurs empreintes rétinienne, palmaires et vocales afin de pénétrer dans le Saint des Saints.

Chaque fois qu'il parcourait le long corridor qui menait à l'ascenseur desservant le labo, Blade sentait un grand froid l'envahir en pensant que par le passé des milliers de prisonniers avaient emprunté ce même couloir et que la plupart n'avaient jamais revu la lumière du jour. Il ne pouvait jamais s'empêcher d'assimiler sa condition à celle de ces réprouvés. Lui non plus n'était jamais sûr de remonter à la surface. Il était comme ses pilotes de formule 1 qui s'embarquent sans jamais être sûrs de franchir la ligne malgré un palmarès éloquent. Lui pouvait s'éparpiller en route à l'aller ou au retour, ou bien encore demeurer prisonnier d'une autre dimension. Comme John Davis...

Blade en était là de ses réflexions lorsqu'une chose le tira de ses opérations mentales. Une chose familière qu'il ne parvint cependant à identifier. L'ascenseur arrivait d'ailleurs au terme de sa course et ses portes s'ouvraient sur l'atmosphère feutrée du laboratoire.

Penché sur l'écran digital d'un des innombrables ordinateurs annexes, le professeur Leighton, tête pensante du Projet DX, se rejeta en arrière, faisant gémir le dossier de son fauteuil roulant avant de leur faire face.

— Vous voilà enfin ! tonna-t-il en guise de bienvenue.

— Nous sommes passés à Waterloo Station, expliqua J.

— Pour quoi faire ?

— Il valait mieux que Richard se rende compte par lui-même.

— Je ne suis pas sûr que les Hautes Instances apprécient votre démarche...

— Et moi je ne suis pas sûr de bien vous comprendre, fit le patron du MI6.

— Il y a des sites classés, qu'on ne doit pas montrer au premier venu...

— Les faits bruts éclairent toujours mieux que les explications, fussent-elles minutieuses.

— Un soldat est fait pour recevoir des ordres et les exécuter, non ?

— Tout dépend de la définition qu'on accorde au mot « soldat ».

— Lorsqu'on a pour métier de servir, on sert.

— J'aime que mes agents se servent avant tout de leur tête.

— Alors arrêtez de les couvrir, vous ne faites que les ramollir avec vos attentions de papa-poule ! s'exclama le savant en lançant son fauteuil électrique vers les nouveaux arrivants.

Pétri de qualités, Lord Leighton perdait cependant tout sens commun dès qu'il apercevait Richard Blade. Il avait une grande estime pour l'homme qui avait en quelque sorte donné sa véritable dimension au Projet DX en lui permettant d'exister pleinement, mais, paradoxalement, il lui en voulait d'être ce qu'il n'était plus : un individu en pleine possession de ses moyens physiques et mentaux. Depuis que la maladie l'avait condamné à demeurer vissé dans un fauteuil roulant, il supportait difficilement la présence de ceux que la nature avait épargnés. C'était pourquoi il ne quittait plus son antre, compensant son manque de mobilité par une gymnastique mentale de tous les instants. Et s'il tolérait J, qu'il prenait d'ailleurs pour un vieux beau parvenu à son point d'incompétence, il faisait une véritable allergie à Richard Blade, l'homme qu'il admirait inconsciemment.

Lorsqu'il était seul, entre deux vertigineuses équations, il lui arrivait de faire son autocritique et de trouver son comportement injuste, pour ne pas dire stupide. Et incohérent, également. Car à ce petit jeu il risquait fort de rebuter Blade et de perdre ainsi la cheville ouvrière du Projet DX. Alors il faisait son mea culpa, se promettait d'adoucir ses propos, de transformer son vinaigre en miel. Mais c'était plus fort que lui et il suffisait que Blade entre dans son champ de

vision pour qu'il se montre désagréable.

— D'ailleurs je suis sûr que vous ne lui avez encore rien dit, lança-t-il perfidement en contournant les deux hommes. Je me trompe ?

— Rien dit, de quoi ? interrogea Blade en se tournant vers J.

— Un détail, toussota ce dernier, visiblement mal à l'aise. Il s'agit d'Oméga : c'est une femme.

Pris à froid, Blade n'était pas au bout de ses surprises si l'on songe qu'un bruit attira soudain son attention. Son regard se porta alors vers le fond du labo, à l'emplacement de l'endroit pompeusement baptisé « vestiaire ».

Une main venait d'écarter le paravent tendu de tissu à carreaux jaunes, dévoilant une silhouette qui disparaissait dans un peignoir en éponge blanc deux fois trop grand pour sa propriétaire.

Car il s'agissait évidemment d'Oméga.

En la découvrant, Blade eut l'impression que son cœur s'arrêtait.

C'était Gretchen.

Le premier moment de stupéfaction passé, Blade eut envie de tourner les talons et d'aller vomir avant de se soûler jusqu'au coma.

Son désarroi devait être palpable car J, après l'avoir pris par le bras, le poussa vers la jeune femme.

— Il n'y a rien qui ne puisse s'expliquer, Richard, lui souffla-t-il à l'oreille. Vous avez cinq minutes...

Sonné, Blade se bloqua après quelques pas et Gretchen dut aller à sa rencontre et l'accrocher par le coude pour le ramener vers le coin vestiaire où ils disparurent tous deux derrière le rideau de tissu aux couleurs pisseuses.

Là, Blade demeura raide, les yeux dans le vide, le teint livide malgré son hâle permanent. Il se sentait glacé. Et abandonné. Seul dans un monde de duplicité. Gretchen se tenait devant lui, il voyait ses lèvres remuer mais n'entendait rien de ce qu'elle disait. Il ne voulait plus rien entendre. Jamais. Et il ne voulait surtout plus rien qui vienne d'elle. Une bête lui dévastait les entrailles, lui mangeait le cœur. Il sentait le vide s'installer en lui, la vie refluer, le froid l'envahir. Il aurait voulu être mort. Que le sol s'ouvre sous lui et l'engloutisse. Il comprenait à présent le sens de ses dernières paroles dans la maison de Percy Street alors qu'il quémandait un rendez-

vous... Comme il avait dû lui paraître stupide ! Il comprenait aussi comment elle avait deviné ses pensées lorsqu'il s'interrogeait sur l'origine de son prénom. Quoi de plus simple pour elle que de s'infiltrer dans sa conscience ? L'intuition féminine, tu parles ! Elle l'avait pris pour un demeuré. Tout le monde s'était servi de lui. Il n'avait été qu'un instrument.

— Richard, reprends-toi !

Ces mots émergèrent du brouhaha tandis que son interlocutrice le secouait comme un prunier.

— Pour quoi faire ? s'entendit-il hoqueter.

— Pour John Davis, sa fille et tous les autres, argumenta la jeune femme.

— J'en ai assez de toujours rouler pour les autres !

— Alors, fais-le pour moi.

— Pour toi ? fit Blade en se dégageant de son emprise. Non mais pour qui tu te prends ? C'est fini ! Tu t'es assez servie de moi ! Vous vous êtes tous servis de moi !

— Je devais m'assurer que nous étions... compatibles, Richard.

— Merci pour la formule !

— C'était indispensable pour le transfert... Je devais m'assurer que nous étions en harmonie...

Blade eut rire de gorge.

— Eh bien, si c'était le cas, c'est terminé ! Toi et tes manigances, vous me dégoûtez !

— Il fallait minimiser les risques...

— Et si je n'avais pas été... compatible, comme tu dis ?

— J'aurais travaillé sur moi-même.

— C'est ce que tu as fait en couchant avec moi ? C'était le dernier coup de pouce, l'ultime réglage ?

— J'en avais envie, simplement.

— Ce n'est plus la peine de te fatiguer !

— J'ai toujours accordé beaucoup d'importance à mes ébats sexuels ; je ne couche pas comme je respire.

— Non, seulement quand c'est nécessaire, laissa tomber Blade.

— C'est toi que tu dévalues en tenant ce genre de propos.

— Et comment je devrais réagir, selon toi ? J'ai beau retourner le

problème dans tous les sens, je n'y vois qu'une sordide machination. Tout était prévu.

— Non. Si tu es honnête, tu admettras qu'on ne devait pas se voir aujourd'hui. Enfin pas en tête-à-tête. Je savais que le transfert était pour ce soir et c'est moi qui ai pris la décision de t'appeler pour qu'on se retrouve. C'est vrai ou non ?

L'étau qui écrasait le cœur de Blade se desserra quelque peu.

— C'est la vérité, convint-il, mais ça ne prouve rien : les ordres ont pu être modifiés au tout dernier moment.

Le regard de la jeune femme s'étrécit.

— Personne ne donne d'ordre à une Texane, je croyais que tu l'avais compris. J'ai fait ce que je m'étais promis de faire et j'y ai pris tant de plaisir que je me suis laissée coincer par le temps. C'est pour cela que j'ai dû filer en catastrophe.

Incrédule, Blade se demandait s'il devait en croire ses oreilles. D'apprendre que Gretchen n'était pas en service commandé cet après-midi le rendait presque euphorique mais il ne pouvait se départir d'un vieux fond de doute.

— De plus, c'est moi qui ai précipité les choses, précisa la jeune femme. Normalement, le transfert ne devait avoir lieu que dans une semaine mais je ne peux plus attendre car...

Une violente toux la secoua soudain, l'empêchant de terminer sa phrase, la cassant en deux, la jetant contre le lavabo où elle s'accrocha, le corps parcouru de spasmes brutaux, à la recherche d'une respiration qui la fuyait.

Pris de court, Blade demeura un moment bras ballants, puis l'inquiétude fondit sur lui et, faisant table rase de ses griefs, il se précipita sur Gretchen à l'instant précis où elle expectorait un corps étranger qui sonna durement contre la faïence du lavabo.

Incrédule, Blade se pencha sur le mystérieux objet, sentit un frisson lui parcourir l'échine en constatant qu'il s'agissait d'une pierre. Une concrétion grosse comme un noyau de cerise d'aspect sombre rappelant le basalte.

— Cynthia a décidé que les choses avaient suffisamment traîné, commenta Gretchen lorsqu'elle eut recouvré sa respiration. Tu comprends pourquoi il faut aller vite ?

À la fois rassuré et anéanti, Blade serra la jeune femme contre lui tout en lui couvrant le front de baisers. Jamais il ne s'était senti si

bien. Il comprit alors ce qui l'avait intrigué dans la cabine d'ascenseur : c'était le parfum naturel de Gretchen. Mais il était si perturbé qu'il n'avait pu l'identifier.

Il aurait aimé prolonger ce moment d'exception des siècles durant mais la situation pressait et les toussotements polis de J excluèrent toute notion de polissonneries. L'instant était trop grave pour qu'il se laisse aller. Gretchen commençait à se pétrifier de l'intérieur, comme tous les autres. Il s'expliquait à présent les sautes de comportement de la jeune femme, ses pertes d'attention lors de leur tête-à-tête, ses blocages. Elle était le jouet de Cynthia Davis. C'était d'ailleurs ce qui l'avait poussé à ouvrir un site sur Internet.

— On va se préparer, souffla-t-il en l'écrasant contre lui. Toi et moi, on va aller chercher Davis et on va le ramener !

*
* *

S'il existait, pour Blade, un palier pénible à franchir – en dehors évidemment de la phase de translation –, c'était celui qui consistait à s'enduire le corps entier d'une pommade aussi noire que pestilentielle, opération destinée à éviter les brûlures des innombrables électrodes indispensables à ces incursions dans les autres univers.

Cette fois cependant, la corvée prit des allures de distraction si l'on songe que chacun s'occupa du corps de l'autre et qu'aucune parcelle ne fut négligée. L'affaire déclencha même des petits rires pointus et des soupirs voluptueux qui détendirent une atmosphère écrasante.

Puis d'autres soupirs, d'agacement ceux-là, retentirent bientôt, émanant de Lord Leighton toujours impatient de tester de nouvelles améliorations et surtout réfractaire aux choses du sexe.

Alors, le couple finit par gagner l'aire de translation, tous deux enveloppés dans le peignoir de la jeune femme, avant de s'asseoir sur une espèce de siège baquet situé sur un socle circulaire de faible épaisseur.

D'ordinaire, c'était le vieux savant qui plaçait les électrodes sur le corps de Blade mais, prétextant un réglage de haute précision, il lui délégua cette fois cette tâche subalterne, en le priant de se charger également de Gretchen.

— Ça va aller, vous vous sentez bien ? s'inquiéta J en s'adressant plus particulièrement à la jeune femme lorsque ces ultimes préparatifs

furent expédiés.

— Nous ne serons jamais mieux, assura Gretchen. Ce sera quand vous voudrez...

— Alors, c'est maintenant ! gronda Lord Leighton que ces interminables palabres énervaient. Si vous voulez vous placer, au lieu de discuter : on perd du temps !

Gretchen fit un clin d'œil au patron du MI6 puis elle s'assit à califourchon sur Blade lorsque ce dernier eut une illumination.

— Vous m'envoyez chercher un homme que je n'ai jamais vu, émit-il à l'endroit de J.

— Voilà ce qui arrive quand on laisse parler ses mauvais instincts, maugréa le vieux savant. On oublie le principal !

Pris en défaut, le patron du MI6 se fouilla à la hâte et Blade eut bientôt devant les yeux le portrait d'un homme aux cheveux courts, au regard franc et au menton fendu d'une fossette dont il s'imprégna d'autant plus facilement qu'il ressemblait d'assez près à l'acteur Kirk Douglas.

Cette dernière précaution réglée, Lord Leighton put enfin lancer le programme.

Dans un premier temps, une espèce de conteneur circulaire transparent descendit du plafond pour venir s'adapter hermétiquement sur le périmètre du socle.

Alors, devant le vieux savant, une série de voyants rouges s'allumèrent, furent bientôt remplacés par d'autres clignotants jaunes, puis par d'autres encore, verts cette fois, signifiant que tout se déroulait sans anicroche.

Rassuré, le vieux savant pianota sur le clavier de ses doigts arachnéens le code qui déverrouillait la sécurité finale et la phase de transfert proprement dite s'enclencha.

La mélodie des ordinateurs se fit alors plus sourde et plus entêtante à la fois mais il était difficile d'imaginer le travail qui s'accomplissait dans l'obscurité des armoires métalliques.

D'ordinaire, seul dans son « silo » comme il l'appelait, Blade s'efforçait de résister au stress qui présidait à chacun de ses départs en canalisant sa respiration. En effet, cent missions et plus ne l'avaient jamais amené à considérer ses singuliers voyages comme une simple affaire de routine.

Là, c'était encore pire. Le fait de se retrouver à deux ne lui procurait aucun apaisement. Au contraire. D'habitude, il n'avait que sa propre angoisse à gérer alors que cette fois la présence de Gretchen le rendait hypernerveux. Il n'avait pas peur pour lui, s'inquiétait juste pour elle. Il sentait son souffle dans son cou, résista au désir de l'embrasser, se contenta de la serrer si fort contre lui qu'elle poussa un gémissement qui lui rappela les petits cris qu'elle exhalait durant l'orgasme.

Puis un flot de pure énergie les enveloppa brusquement, leur coupant le souffle. Un voile noir les submergea tandis que leurs paupières se mettaient à battre comme les ailes d'un colibri et que leurs corps joints tressautaient comme frappés par des poings invisibles.

Leurs yeux révoltés entrevirent une nuée d'éclairs bleutés. Une forte odeur d'ozone leur agressa les sinus. Des millions de vrilles pénétrèrent autant de parcelles de leurs êtres.

Puis il y eut un double flash qui illumina *a giorno* le laboratoire entier.

La clarté habituelle revenue, il ne demeura plus dans le conteneur cylindrique que le peignoir vide.

À quelques mètres de là, passés inaperçu des deux hommes, un objet s'était élevé dans le coin vestiaire durant le double flash.

Un objet qui demeurerait à présent comme collé au plafond mais en suspension.

Il s'agissait de la concrétion expectorée par Gretchen.

CHAPITRE V

Comme à chaque translation, et bien que son corps soit totalement dissocié, Blade était capable de se ressentir dans chacun de ses atomes dispersés.

D'ordinaire, c'était la phase la plus agréable du Projet DX. Il avait l'impression d'être en communion avec le reste de la Création. Il se sentait bien, savait tout, comprenait tout surtout, n'était plus que tolérance et bonté.

Cette fois, c'était encore mieux. Il atteignait au nirvana. La totale sérénité. C'était comme si ses atomes et ceux de Gretchen avaient fusionné, comme si la jeune femme et lui ne faisaient plus qu'un. C'était comme après l'amour, lorsqu'on retombe, épuisé, vidé de toutes les tensions, oublieux des charogneries de l'existence, toujours sous le coup de l'orgasme, quand on n'a pas encore rechaussé son enveloppe humaine.

Il lui vint alors un espoir : et pourquoi cet état ne s'installerait-il pas ? Pourquoi devrait-il endosser à nouveau son habit de simple mortel ? Et s'il vivait ce que chacun ressent après sa mort ? La félicité éternelle. Il ne demandait pas autre chose. Simplement prolonger indéfiniment cette merveilleuse sensation. C'était ce qu'il désirait le plus au monde. Il sut que Gretchen n'attendait rien d'autre non plus. Il eut soudain la sensation que la chose était possible, qu'elle ne dépendait que d'eux, que de leur simple volonté. Et qu'elle était en train de s'accomplir. Ils allaient s'affranchir à jamais de la vie terrestre, vivre un amour qui défierait le temps.

C'est alors que des millions de poignards s'abattirent sur les atomes de Blade, les dissociant de ceux de Gretchen.

Le monde noir qui l'environnait vira au rouge sang. Il tendit des millions de mains qui se refermèrent sur un effroyable néant. L'obscurité revint et il hurla de ses innombrables bouches. De douleur, de peur, d'incompréhension. Ses cris lui revinrent en interminables échos dans ses millions d'oreilles et sa peur se transforma en épouvante lorsqu'il comprit qu'il était seul.

Puis ses ténèbres s'effilochèrent et une crevasse violine s'annonça, se précipita à sa rencontre. Il la franchit en se regroupant brutalement, comme un dinghy qui se gonfle au contact de l'élément liquide.

Il eut alors l'insupportable sensation de pénétrer dans un entonnoir chauffé à blanc, de se déplacer dans un conduit tapissé de plomb fondu dont le diamètre se resserrait insensiblement.

Écrasé, laminé, il eut soudain l'impression de crever un mur, ne put retenir un cri en rentrant dans son corps.

Il éprouva alors ce qu'on ressent quand on chute dans les cauchemars. Son cœur se décrocha et il tomba comme une pierre.

Il sentit un air frais glisser le long de son corps, entrevit une étendue jaunâtre sous lui, à quelques mètres, qui montait vers lui à une vitesse vertigineuse.

D'instinct, il se ramassa, entra la tête dans les épaules, attendit le choc en serrant les dents.

L'impact lui coupa le souffle. Il sentit toute sa membrure craquer. Des milliers de phosphènes emplirent son horizon. Il tenta de se relever, d'apercevoir Gretchen, mais un voile rouge lui tomba sur les yeux et il perdit conscience.

*
* *

La vie n'est qu'un éternel recommencement.

C'est la pensée qui vint à Blade lorsqu'il recouvra un fragment de conscience car il était de nouveau lardé de coups de poignard.

Alors il se demanda l'espace d'une seconde s'il n'avait pas déliré et s'il n'était pas toujours en suspension entre deux dimensions. Puis ses pensées s'ordonnèrent et tout lui revint en vrac. Les multiples douleurs, la séparation d'avec Gretchen, et sa chute, cette chute comparable à la rentrée dans l'atmosphère d'une capsule spatiale qui précédait sa rematérialisation et son arrivée dans un monde nouveau...

Gretchen !

Il se redressa, ouvrit les yeux... et cerna instantanément l'origine de ses innombrables maux. Il était recouvert de crabes gros comme les deux poings qui avaient entrepris de le dévorer tout vif !

Incrédule, le regard agrandi par l'horreur, il demeura un moment

paralysé, à fixer les monstrueux crabes qui grouillaient sur son corps nu. Jamais au cours de son existence il ne lui avait été donné de rencontrer des crustacés d'une telle envergure. Les pattes étendues, ils atteignaient facilement le mètre. Leurs carapaces, noires, luisantes, semblaient moulées dans l'acier ; les pinces terminales de leurs pattes avant, énormes, prenaient des allures de coupe-boulons ; celles de l'arrière étaient recouvertes de piquants de l'ampleur du petit doigt ; leurs yeux rouges, pédoncules, roulaient sans cesse, se déplaçaient en tous sens, guettant d'improbables gêneurs.

L'espace d'une seconde, Blade crut avoir affaire à des adversaires mécaniques. Rien dans leur apparence, dans leur comportement, ne pouvait laisser penser à des créatures vivantes. On aurait vraiment dit des machines.

Puis son champ de vision s'élargit, et il prit alors conscience de son environnement, aperçut la mer proche et, dès lors, la présence de crabes, fussent-ils géants, ne lui parut plus si insolite.

Cependant, le fait qu'il y ait harmonie entre les arthropodes et le milieu naturel ne résolvait rien. Il devait leur échapper et retrouver Gretchen dans les plus brefs délais.

Se décollant du sable, il eut le souffle coupé en découvrant que la plage où il venait d'atterrir était noire de carapaces sur des dizaines de mètres partout autour de lui, et que la multitude ne cessait de s'accroître.

Il comprit alors que les monstrueux décapodes n'en étaient, si l'on peut dire, qu'au stade des prémices, qu'ils se contentaient pour l'heure de le tester, de voir s'ils pouvaient se mettre à table franchement, sans risque d'être interrompus, certainement habitués d'ordinaire à s'en prendre à des dépouilles moins rétives.

Déglutissant avec peine, conscient d'avoir repris connaissance au bon moment, Blade s'apprêtait à s'arracher du sol lorsqu'une violente douleur à l'oreille gauche le tétanisa. Y portant la main, il la ramena rouge de sang, ne put retenir un cri mêlé d'effroi et de colère.

Voulant se relever, il dut s'y reprendre à plusieurs fois, surpris par le poids de ses assaillants. C'était comme s'il avait endossé une armure.

Puisant dans ses réserves, il parvint néanmoins à se mettre sur pieds, des dizaines de crabes attachés à lui, grappes gesticulantes qui se servaient de leurs pinces comme d'autant de grappins, ayant pour objectif déclaré de le ramener au sol en lui tranchant jugulaires et

carotides, ou même en l'égorgeant, quand ce ne serait pas la totale.

Paniqué, Blade se mit à s'agiter, à danser, à sautiller sur place, autant pour se débarrasser de ces singuliers prédateurs que pour les empêcher de lui cisailer les tendons d'Achille.

Partout autour de lui, c'était de la folie. Il devait représenter une proie de choix et on ne tenait manifestement pas à ce qu'il s'échappe. À cet effet, les monstrueux décapodes s'entrechoquaient, se montaient les uns sur les autres pour se rapprocher de lui et participer à la curée, s'empilaient jusqu'à former une espèce de tumulus frémissant dont il constituait le centre.

Comprenant que les crabes, dopés par l'odeur du sang, étaient devenus fous, il se démena de plus belle, bien décidé à mettre un maximum de distance entre cet infernal regroupement et lui.

Mais ses étranges adversaires ne l'entendaient pas de cette oreille, qui ne cessaient d'accourir de leur caractéristique démarche latérale, de crapahuter, de s'escalader maladroitement, de continuer à s'empiler tout autour de lui, de l'envelopper tout en actionnant constamment leurs pinces, créant une symphonie de claquements prometteurs d'un avenir fortement compromis.

Se remuant comme un diable dans un bénitier, Blade parvint à briser l'encerclement quasi solide et à se dégager tant bien que mal en écrasant sous ses pieds des tas de carapaces chitineuses qui se brisaient dans d'atroces craquements.

Porté par ce premier succès, il s'affaira à se débarrasser des crustacés accrochés à lui, n'y parvint qu'avec difficulté, en abandonnant le plus souvent des lambeaux de chair à ses opiniâtres adversaires.

Entaillé de partout mais libre, il hésita un instant, ne sachant quelle direction emprunter. L'océan lui apparut très vite comme une impasse, étant par définition de domaine des crabes. Bien sûr, il aurait aisément pu se mettre hors de leur portée en nageant mais ce n'aurait été que partie remise car il lui faudrait fatalement regagner le rivage à un moment ou à un autre.

Il opta donc pour la terre ferme.

Son choix arrêté, il s'élança vers ce qui lui apparaissait comme une zone marécageuse en faisant un grand détour pour éviter une immense flaque de crustacés.

S'il pensait en avoir terminé avec eux, Blade se trompait

lourdement. La multitude grouillante se mit aussitôt en branle, se lança à ses trousses en accompagnant sa course du claquement incisif de ses milliers de pinces.

Interdit, Blade se retourna, n'en croyant pas ses yeux. Jamais encore il n'avait eu vent de crabes aussi belliqueux. Dans quel monde était-il tombé ?

Pénétrant dans la vasière, s'enfonçant brutalement jusqu'à mi-mollet, il cessa de s'interroger.

Freiné dans sa fuite, il ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil par-dessus son épaule. Ses poursuivants n'avaient pas renoncé mais ils connaissaient des fortunes diverses. Les premiers s'envasaient rapidement, formant un sol compact que les autres empruntaient avant de s'enliser à leur tour un peu plus loin, établissant une tête de pont sans cesse renouvelée.

Dopé par la lancinante symphonie des pinces, qui n'en finissaient pas de cisailler un silence à peine troublé par le chuintement régulier du ressac, Blade mit les bouchées doubles. Chaque foulée lui coûtait une énergie folle. Il lui fallait consentir des efforts considérables pour s'extraire du borbier, chaque pas se ponctuant d'un affreux bruit de suction.

Pour la circonstance, il se félicita d'être nu. Habillé, chaussé du moins, il aurait connu d'autres désagréments ; les pieds nus, il pouvait se dégager plus aisément de la vasière et prendre du champ.

Derrière lui, les crustacés continuaient de progresser selon leur stratégie bien particulière tout en poursuivant leur angoissant concerto.

Soudain, la nature du sol changea : il demeura boueux mais se couvrit d'une pellicule d'eau glauque, épaisse, moins consistante cependant que les fonds précédents.

Puis le niveau de l'espèce de bouillie s'éleva encore mais pas assez cependant pour que Blade puisse nager et se mettre à l'abri de ses tenaces poursuivants, lesquels, loin de renoncer, disparaissaient un instant sous l'élément liquide, semblaient définitivement hors course jusqu'à ce que leurs singuliers yeux rouges émergent brusquement de l'eau fangeuse, révélant que la traque se perpétuait inexorablement.

Les poumons en feu, le cœur lui martelant la poitrine, jugeant qu'il avait assez d'avance, Blade s'arrêta pour faire le point. Il s'intéressa alors d'un peu plus près au décor. Quittant la plage, il venait de gagner une espèce de lagune, cuvette naturelle qui se remplissait d'eau

à chaque marée. Étendue perpétuellement vasarde plantée de joncs, de roseaux, de palétuviers rouges dont les racines, aériennes, voûtées, crevaient les eaux stagnantes pour y replonger un peu plus loin et s'enfouir profondément dans le sol afin de résister aux vagues, aux marées, et surtout aux tempêtes.

Blade identifia facilement ce qu'on appelait une mangrove, c'est-à-dire une forêt côtière des régions intertropicales réputée impénétrable, et son moral ne s'en trouva pas vraiment amélioré. Ces endroits étaient en général infestés d'araignées sauteuses, de scorpions de vase, de grenouilles venimeuses, de sauriens glauques qui vous déchiquetaient un membre d'un seul coup de mâchoire ou vous brisaient la colonne vertébrale d'un mouvement de queue ; sans compter la faune reptilienne, dont certains sujets, de la taille d'une cuisse d'adulte, s'enroulaient vivement autour de leur proie, autant pour l'étouffer que pour lui briser la membrure afin de l'avaler tout rond. Et il fallait également compter avec la catégorie inférieure, vermiseaux améliorés, qui se laissaient tomber des ramures dont ils avaient la couleur et dont la plus infime morsure vous expédiait *ad patres* en moins de temps qu'il le faut pour le dire.

Bref, le coin n'était guère accueillant et il commençait à comprendre, si toutefois il l'avait atteint, pourquoi John Davis n'en était pas revenu.

Alors, dans la foulée, Blade s'inquiéta du sort de Gretchen. Si la jeune femme avait suivi son périple, elle devait se trouver toute proche, à portée de voix.

Il s'apprêtait à l'appeler lorsqu'il réalisa avec effroi que l'eau lui arrivait maintenant sous les bras.

Surpris, il chercha à comprendre ce qui se passait, crut un moment que le gonflement de la nappe était dû à la marée montante, s'en réjouit en songeant que les crabes n'étaient pas près de le cerner à nouveau.

Jetant un rapide coup d'œil par-dessus son épaule, il sentit un immense froid l'envahir en constatant que derrière lui et alentour, rien n'avait changé. Les énormes crustacés continuaient de se rapprocher de lui dans les mêmes conditions.

Effaré, il cligna à plusieurs reprises des paupières, croyant que ses yeux lui jouaient des tours.

Puis la vérité lui apparut, l'assommant littéralement.

L'eau ne montait pas, c'était lui qui s'enfonçait inexorablement !

Paniqué, il essaya de se remuer mais rien n'y fit : c'était comme s'il était planté jusqu'à mi-cuisses dans un bac de ciment.

C'est alors qu'il aperçut une masse indistincte qui dérivait lentement vers lui.

L'étau qui lui enserrait la poitrine se desserra quelque peu. Ce tronc d'arbre, c'était la providence qui lui envoyait. En s'y accrochant, il parviendrait facilement à s'arracher du borbier avant que la nuée de crabes ne l'ait rejoint.

Son optimisme fondit comme neige au soleil quand il constata que son tronc d'arbre n'était rien d'autre qu'un crocodile !

CHAPITRE VI

Paniqué, Blade essaya de se souvenir de ce qu'il fallait entreprendre lorsqu'on était coincé dans les sables mouvants, mais ses idées avaient du mal à s'ordonner.

Il lui revint à l'esprit qu'en pareille circonstance la solution consistait à s'étendre et à nager sur l'étendue de mélasse, mais il aurait bien aimé voir les tenants de cette théorie fantaisiste s'en accommoder.

Les yeux rivés sur le saurien qui piquait droit sur lui, Blade se demanda alors s'il préférerait servir d'en-cas au crocodile ou bien finir les poumons envasés ?

Il lui apparut bientôt qu'aucune de ces solutions ne lui seyait et il décida alors de jouer son va-tout en usant du saurien comme il l'aurait fait d'un simple tronc d'arbre.

Le cœur battant la chamade, il attendit que le reptile arrive sur lui avant de hurler en giflant l'eau d'un travers de main, provoquant une vague d'écume qui déconcerta suffisamment le crocodile pour qu'il remette son attaque.

Blade n'en demandait pas plus. Comme le saurien, détourné de son but, passait à sa portée, il l'attrapa à bras le corps, parvint à refermer sa main droite sur son poignet gauche et attendit la suite des événements.

Surpris, le reptile plongea en chassant de la queue, désireux de se débarrasser au plus vite de l'importun.

Dans un premier temps, Blade sentit ses bras et sa joue gauche glisser sur les écailles râpeuses et il dut faire appel à toute sa détermination pour ne pas lâcher prise, surtout lorsque le saurien l'entraîna à sa suite et que l'eau croupie et tiédasse lui pénétra dans les narines et dans la gorge. Il crut alors que ses bras allaient se détacher de son corps mais il s'efforça de tenir bon, conscient qu'il jouait son va-tout.

La formidable secousse endiguée, il eut la satisfaction de se sentir

arraché du boubier, demeura cependant accroché au crocodile qui continuait à se débattre en effectuant d'anarchiques mouvements de vrille, ne sachant à quel moment il devait lâcher ce singulier sauveur.

Le hasard décida pour lui. Une contorsion plus sèche le fit décrocher et il plana sans grâce dans les airs avant de toucher le sol quelques mètres plus bas, sur la plage.

Roulant sur le sable mouillé, il se récupéra sans trop de mal, un peu secoué cependant. Conscient des périls qui le guettaient, il se releva vite fait et surveilla ses arrières. Si le saurien n'était pas sur ses traces, il n'en était pas de même des crabes géants dont les premiers quittaient le boubier, se dirigeant manifestement vers lui.

Agacé, il se mit en marche tout en regardant longuement autour de lui, cherchant à apercevoir Gretchen. Jamais jusque-là les translations n'avaient été effectuées simultanément sur deux personnes mais selon Lord Leighton le point d'émersion devait être le même. Il semblait que le bon professeur se soit lourdement trompé.

Tenaillé par l'angoisse, Blade lança le prénom de la jeune femme aux quatre points cardinaux sans obtenir d'échos.

Une vive douleur à hauteur de la cheville le ramena à des préoccupations plus immédiates. Sans s'en rendre compte, il s'était arrêté et les crabes l'avaient rejoint. Il se débarrassa du plus hardi de la troupe d'un shoot magistral avant de s'élancer, bien décidé cette fois à prendre du champ.

Il s'appliquait à se mettre définitivement hors de portée, tout en scrutant le décor lorsqu'il crut percevoir un appel. Immédiatement en alerte, il tourna la tête sans ralentir pour autant, pas sûr d'avoir bien entendu.

Une voix éclata alors dans ses oreilles qui mit fin au doute.

— Richard !

Stoppé net dans sa course, il se retourna si brusquement qu'il faillit perdre l'équilibre. Se récupérant *in extremis*, il parcourut la lagune, puis la plage, et enfin l'océan du regard, par à-coups, sourcils froncés, le front barré de rides, sans rien découvrir.

Le site demeurait désespérément vide. Il n'y avait alentour pas âme qui vive en dehors du flux de crabes qui, n'ayant pas renoncé, recouvraient le sable d'une nuée de carapaces noires, donnant à la plage l'allure d'une chaussée macadamisée.

Déconcerté, Blade se demanda s'il n'avait été victime de ses sens.

Puis il pensa qu'il s'agissait peut-être du cri d'une mouette ou de tout autre oiseau.

Il s'apprêtait à repartir après un dernier coup d'œil alentour lorsque la mystérieuse voix le tétanisa de nouveau.

— Richard ! C'est moi, Gretchen ! Ne m'abandonne pas !

La gorge sèche, déglutissant avec peine. Blade tourna doucement la tête autour de lui avant de faire demi-tour. Son tour d'horizon s'acheva sur le même désappointement. Aucune trace de Gretchen nulle part. Pourtant, il n'avait pas rêvé. Cette fois il n'était plus question d'attribuer cet appel de détresse à une hypothétique mouette, d'autant moins que sur la mer, le ciel, bleu jusqu'à l'infini, était vide de tout volatile.

Blade sentit l'angoisse le regagner. Il n'aimait pas du tout ce qui se passait, aurait préféré affronter n'importe quel adversaire, aussi redoutable qu'il fût, plutôt que de se retrouver sur cette plage à percevoir des sons dont il ne parvenait à cerner l'origine.

— Richard ! Aide-moi ! Reviens !

Blade eut un ricanement. Revenir en arrière, c'était à coup sûr se livrer à la marée de crabes aux pinces grosses comme des coupe-boulons. Un déclic joua alors dans son esprit et il crut entrevoir la vérité. On se servait de ses souvenirs pour le réduire. Qui ? Les crabes, certainement. Des crustacés de cette envergure devaient être dotés de pouvoirs supra normaux...

Son regard accrocha alors les espèces d'antennes dont ils étaient pourvus. Elles leur servaient certainement à communiquer entre eux, et aussi à émettre... Réunis, ces monstrueux décapodes devaient avoir la faculté de pénétrer les psychismes de leurs victimes, de fouiller leurs mémoires pour s'en servir contre elles... Là, ils jouaient la corde sensible et tentaient de le faire revenir sur ses pas afin de s'en rendre maître plus facilement.

Blade se secoua. Il ne savait pas où il avait mis les pieds mais il fallait qu'il s'arrache de ce coin rapidement, avant d'être complètement sous influence, ligoté par des liens invisibles tirés de son propre esprit.

Les yeux fixés sur le grouillement de crabes qui avançait vers lui à la manière d'un régiment de blindés, il commença à reculer en s'efforçant de faire le vide dans sa tête.

— Richard, je t'en supplie, reviens ! J'ai froid, ne m'abandonne

pas !

Serrant les dents. Blade accentua son mouvement de fuite. Il ne devait pas s'en laisser conter, ne pas céder aux chants des sirènes. De toute façon, il ne reconnaissait pas la voix de Gretchen. Elle était désincarnée et lui emplissait le crâne sans qu'il puisse en déterminer la provenance. C'était facile de piller sa mémoire mais pas si simple de tout reproduire à la perfection.

— Richard, par pitié...

Blade sentit sa peau s'émeriser. Il y avait trop de détresse dans cet appel pour qu'il soit le fruit d'un ennemi, quel qu'il soit. Troublé, il s'arrêta, ne sachant plus que faire. La sensation de froid s'accrut malgré le soleil déclinant qui brillait dans le ciel bleu et il prit alors conscience de sa nudité.

C'était une constante du Projet DX. Où qu'il arrive, il était comme au jour de sa naissance. Il lui revenait alors de trouver à se vêtir dans les plus brefs délais. Là, il avait été pris de court, n'avait même pas pris conscience du danger que représentaient les crabes pour ses attributs virils.

Il se secoua. Il y avait plus urgent que de se couvrir. D'autant que Gretchen l'avait déjà vu dans le plus simple appareil. Pour l'heure, il s'agissait de la localiser même s'il conservait un doute sur le timbre de sa voix. Il l'appela à plusieurs reprises, changeant de direction, sans cependant obtenir de réponse.

Il s'interrogea alors sur ce qu'il convenait de faire. Normalement, Gretchen avait dû « atterrir » dans la même zone que lui, alors pourquoi ne la voyait-il pas, et pourquoi ne se manifestait-elle pas d'une manière un peu plus tapageuse ?

Il lui vint alors à l'esprit que, blessée lors de son arrivée dans ce monde, elle ne pouvait plus bouger, juste donner de la voix. C'était peut-être ce qui expliquait en partie qu'il ne la reconnaissait pas vraiment.

Son regard se fixa sur la lagune qui précédait la mangrove et il sentit un frisson lui parcourir l'échine. Si Gretchen était prisonnière de ce borbier, coincée comme lui il y a peu, à la merci des crocodiles, elle avait effectivement besoin de lui. Et si elle ne répondait plus...

Craignant le pire, un trou en guise d'estomac, il prit le parti de revenir en arrière, comme le lui demandait la jeune femme.

Il considéra alors les crabes qui revenaient à la charge et décida

d'aller au plus pressé, c'est-à-dire de traverser l'étendue frémissante.

S'élançant, il fut bientôt sur la ligne de ses poursuivants. Instantanément, les pinces, longues comme un avant-bras, se levèrent vers lui et tout le rameutement se hérissa d'une forêt de mâchoires meurtrières.

Serrant les dents, porté par l'image de Gretchen, Blade commença de fouler le tapis de crustacés. Des sons montèrent alors de la masse, contradictoires ; écoeurants lorsqu'il s'agissait de bruits ponctuant l'éclatement des carapaces, la dislocation des articulations ; et stimulants, portant à se dépasser, à voler au-dessus de la horde quand ils résonnaient comme des claquements de pièges à loups, trahissant la volonté farouche des décapodes de l'inscrire à leur menu.

Blade avait presque dépassé la multitude lorsque son pied s'enfonça malencontreusement dans une carapace, lui faisant comme une chaussure.

Bloqué net dans sa course, il bascula, bras en l'air, avant de s'abattre aux confins du grouillement.

C'est alors que Gretchen se manifesta de nouveau :

— Si tu m'entends, Richard, reviens ! Sans toi, je suis perdue...

Du sable plein la bouche, Blade n'eut pas le loisir de répondre car déjà le flux de crabes s'appliquait à le recouvrir.

En effet, mettant en pratique une stratégie qui n'appartenait qu'à eux, les énormes crustacés, au lieu de se ruer sur lui et de commencer à le dépecer, avaient entrepris de le river au sol.

Pour ce faire, ils s'agrippaient les uns aux autres par le biais de leurs pinces, « tricotant » ainsi une espèce de couverture aux mailles serrées, un filet-linceul dont il devenait impossible de s'affranchir. Ensuite, leur victime immobilisée, épuisée par de vains soubresauts, ils le clouaient définitivement au sol en lui sectionnant les muscles et les tendons des jambes avant de passer à table.

Blade connut alors un véritable moment de panique en voyant les crabes s'organiser si rapidement, en sentant le poids de l'inférieure couverture s'accroître au fur et à mesure que se multipliaient les couches de décapodes.

Écrasé par l'incroyable chape, mais bien conscient de ce qui se tramait, il parvint à se retourner, à faire face à l'extraordinaire enchevêtrement.

Alors, sans perdre plus de temps, oppressé, la poitrine comprimée

par la pesante charge, aveuglé, n'entrevoyant le ciel que par des interstices mouvants, le nez rempli de senteurs marines, il lança ses mains au jugé, à la recherche d'éventuelles prises.

Ses doigts se refermèrent sur des pinces cadénassées, s'accrochèrent à des carapaces humides, autant de points d'appui dont il éprouva brièvement la résistance avant de s'en servir à la façon des barreaux d'une échelle, pour glisser sous le rameutement de crabes et tenter de s'en extirper.

Heureusement, sa chute avait eu lieu alors qu'il avait presque dépassé la masse de ses poursuivants et il put bientôt s'extraire de sa singulière prison sans autre dommage que quelques égratignures et autant d'estafilades.

Émergeant à l'air libre, il n'attendit pas que les décapodes, floués, se ressaisissent et roula sur lui-même à plusieurs reprises avant de se relever dans la foulée et de se mettre à courir en surveillant tout d'abord ce qui se tramait derrière lui, puis en scrutant nerveusement la lagune et les premières frondaisons de la mangrove tout en appelant la jeune femme entre deux halètements.

Il parcourut ainsi quelques hectomètres sans succès avant que Gretchen se manifeste à nouveau.

— Richard, si tu m'entends, reviens ! J'ai besoin de toi ! Je t'en supplie...

— Où es-tu ? lança-t-il, désespéré.

De nouveau confronté au silence, Blade commença à s'interroger. Comment la jeune femme pouvait-elle ne pas l'entendre alors qu'elle venait de s'adresser à lui ?

Perplexe, il jeta un coup d'œil à la nappe de crabes. De ce côté-là, tout baignait dans l'huile. Désarçonnés par sa ruse, les crustacés allaient et venaient à sa recherche, comme des chiens soudain privés de flair, sans plus penser à se regrouper.

Blade se détourna en haussant les épaules. Et dire qu'il avait été jusqu'à leur prêter des facultés paranormales ! Ils étaient simplement organisés, sans plus.

Ce constat l'amena à approfondir le problème. Gretchen l'appelait sans que lui parvienne à la localiser... et lorsqu'il lui répondait, elle ne semblait pas l'entendre.

— Richard, ne me laisse pas ! j'ai tellement froid...

Blade se prit la tête à deux mains en grimaçant. L'appel venait

d'écarter dans son crâne comme craché par une sono de discothèque. Et pourtant, pour autant qu'il puisse en juger, il n'y avait nulle trace de la jeune femme alentour...

La solution lui apparut alors et il se maudit d'être passé à côté si longtemps. S'il n'arrivait pas à situer Gretchen, c'était parce que sa voix lui venait « en direct », c'est-à-dire sans passer par le canal de ses oreilles. Il avait oublié qu'il avait affaire à une très performante médium. Cette dernière avait certainement des dons de télépathe que les circonstances, extrêmes, avaient mis en évidence.

Faisant travailler ses neurones, Blade en déduisit que la jeune femme n'était pas en mesure de s'exprimer naturellement, qu'elle ne disposait que de sa volonté et de son esprit pour tenter de se faire entendre. Le fait qu'elle ne réponde pas à ses appels ne faisait que renforcer cette théorie.

Blade retrouva un peu de moral. Gretchen était certainement en mauvaise posture mais au moins elle n'était pas demeurée dans le *no man's land* qui séparait les univers, à jamais éparpillée en innombrables atomes.

Comme l'insupportable intensité du dernier appel de Gretchen laissait à penser que la jeune femme n'avait jamais été si proche, Blade regarda succinctement alentour, s'assura que les crabes, traumatisés par sa fuite, continuaient à tourner dans tous les sens avant de remonter vers la lagune.

Une fois là-haut, il fit une tentative pour joindre la jeune femme par le biais de son seul esprit mais le résultat fut plutôt décevant. Manifestement, il n'avait pas le don.

— Richard, tu es là, je te sens tout proche... Dépêche-toi, J'étouffe ! Je meurs petit à petit... Je m'éteins...

La voix avait perdu de sa tonicité mais Blade sentait qu'il touchait malgré tout au but. S'il « recevait » Gretchen avec moins de puissance, c'était parce qu'elle s'affaiblissait.

La gorge sèche, il contempla la lagune, s'arrêta plus précisément sur une zone recouverte de lentilles d'eau. Un détail attira alors son attention et il dut plisser des yeux tout en se penchant pour mieux voir.

La course de son sang s'accéléra alors dans ses veines.

Quelque chose crevait la surface glauque...

Bien qu'il soit incapable de l'identifier, Blade sut qu'il touchait au

but.

Cette inexplicable impression se trouva renforcée lorsque, s'avancant vers ce qui lui apparut dans un premier temps comme un moignon de branche, il éprouva une fantastique sensation de froid. Gretchen se plaignait du froid...

S'avancant dans le borbier, progressant en se déhanchant tout en prenant garde de ne pas s'enfoncer trop profondément, Blade parvint bientôt devant ce qui l'avait intrigué mais n'en retira rien de positif. Il s'agissait bien d'une ramure brisée, de l'ampleur d'un avant-bras, dont le sommet affleurait juste à la surface de l'eau croupie.

Il ne put retenir un juron. Il s'était emballé trop vite. D'ailleurs comment avait-il pu croire une seule seconde que Gretchen était là, plongée dans cette boue liquide ? S'il avait froid jusqu'à la moelle des os, c'était parce qu'il était détrempé par son séjour dans cette vasière, et aussi parce que rien n'allait dans le bon sens.

Il s'apprêtait à rebrousser chemin lorsque la voix de la jeune femme le figea.

— Richard, tu es venu, tu es là... Je savais que tu ne m'abandonnerais pas... Sors-moi de là, vite !

Incrédule, Blade ne sut que demeurer sur place, bouche bée, bras ballants, pas sûr d'avoir bien entendu.

Puis, se remémorant les paroles de Gretchen, il s'intéressa de nouveau à cette branche toute proche. Se cassant en deux, il laissa ses mains descendre le long de la ramure, s'arrêta bientôt, respiration bloquée.

La branche, longue d'une vingtaine de centimètres, précédait un tronc à demi enfoui dans la vasière.

La joue affleurant la surface du borbier, jambes fléchies, Blade parvint à cerner le volume de l'ensemble. Un doute lui vint alors sur la nature de ce mystérieux bloc. C'était trop dur pour être du bois, et pas assez brut dans la structure. Il sentait des creux, des bosses... Sans compter que le bois flottait, d'ordinaire.

Interdit, il laissa de nouveau ses mains parcourir sa trouvaille, finit par les glisser sous sa base. Puis, serrant les mâchoires, il arracha en ahanant le bloc au cloaque, le remonta ruisselant d'eau et de verdure.

Ce qu'il découvrit alors, le remplit d'horreur. À tel point que, terrorisé, il recula en hurlant, lâchant le bloc qui retomba dans un éclaboussement de vase.

— Richard, ne m’abandonne pas !

Frappé de stupeur, Blade demeura quelques secondes immobile avant de réagir et d’accepter la réalité.

Alors il se courba de nouveau au-dessus de l’eau et récupéra son extravagante trouvaille.

Gretchen !

Mais une Gretchen de pierre.

Statufiée.

Refoulant les sanglots qui lui grouillaient dans la gorge, il regagna la plage, se débarrassa de son singulier fardeau en le déposant précautionneusement sur le sable avant de l’observer à loisir.

Il s’agissait bien de Gretchen. Il ne savait pas par quelle chimie elle s’était pétrifiée, mais c’était elle, sans conteste. Il reconnaissait sa bouche trop grande, son cou trop long, ses seins parfaits...

Outre sa tête, il y avait aussi le tronc et les bras.

Le tronc coupé à hauteur du nombril...

Les bras amputés, l’un au niveau du coude, qu’il avait pris pour une branche, l’autre au milieu de l’avant-bras...

Bouleversé, Blade sentit ses jambes se dérober sous lui et il tomba à genoux devant ce qui demeurerait de la femme qu’il aimait, incapable de réagir, de proférer le moindre son.

Anéanti.

CHAPITRE VII

Littéralement assommé, Blade ne parvenait pas à réaliser ce qui lui arrivait. Il avait beau fermer les paupières, les rouvrir, rien ne venait gommer l'effroyable réalité. Quoi qu'il fasse, il conservait devant les yeux le spectacle hallucinant de Gretchen pétrifiée, privée de jambes et partiellement amputée des deux bras. Lui qui s'était réjoui quelques minutes auparavant de ce qu'elle ne soit pas éparpillée en une multitude d'atomes et égarée à jamais entre deux dimensions, regrettait à présent que ce ne fût pas le cas.

Frappée de plein fouet par le soleil encore puissant, la statue de Gretchen se mit soudain à fumer tandis que l'eau s'évaporait en chuintant sur toute sa surface.

Une inexplicable panique s'empara alors de Blade et il se demanda si la jeune femme pouvait encaisser tant de chaleur sans dommages. C'était une pensée quelque peu décalée en regard de la situation déjà démente, et Blade en avait parfaitement conscience, mais il était incapable de raisonner sainement.

Sans trop savoir pourquoi, il contourna Gretchen et se positionna de manière à obnubiler les rayons du couchant avec son corps.

— Merci, Richard ; sans toi, j'étais perdue, entendit-il alors.

Cette remarque acheva de le désarçonner. Comment, dans sa situation pour le moins critique, la jeune femme pouvait-elle envisager un avenir ? Bien qu'à tout prendre, le fait qu'elle puisse encore penser et communiquer pouvait être considéré comme positif.

— Où sommes-nous ?

La question amena une grimace sur le visage de Blade.

— Je ne sais pas trop, répondit-il machinalement. Mais toi, comment tu te sens ?

— Je t'ai demandé où nous étions, dit Gretchen.

Un moment désorienté, Blade répéta la première partie de sa réponse avant de comprendre que la jeune femme ne l'entendait toujours pas. Apparemment, elle était la seule à pouvoir s'exprimer.

Ses pensées parvenaient à Blade mais l'inverse ne fonctionnait pas.

Perplexe, Blade fit une nouvelle tentative pour joindre Gretchen par le biais de son seul esprit mais le résultat fut tout aussi décevant que précédemment. Il lui était impossible de communiquer avec sa compagne.

Un juron lui vint aux lèvres lorsqu'il constata soudain que la mer avait monté sans qu'il s'en rende compte. Voulant alors remonter la statue un peu plus haut sur la plage, là où le sable était encore sec, il eut la surprise de la soulever sans effort.

— Merde ! fit-il, ébahi, en la récupérant alors qu'elle flottait sur l'eau comme un ballon rempli d'air.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— C'est... C'est toi : tu flottes alors qu'il y a peu j'avais du mal à te porter.

— C'est la lumière qui modifie la densité de la matière...

— Qu'est-ce que la...

Puis Blade s'interrompt, prenant subitement conscience du lien qui s'était établi entre la jeune femme et lui.

— Mais, on peut se parler ! s'émerveilla-t-il. Tu m'entends ?

— Bien sûr.

— Depuis combien de temps ?

— Depuis que tu jures comme un charretier !

Désorienté, Blade demeura quelques secondes pensif avant d'entrevoir la solution. Le contact ! C'était certainement ça, le truc. Il devait toucher la masse minérale pour établir la communication.

— Comment tu te sens ? demanda-t-il alors en relâchant son emprise.

Confronté au silence, il comprit qu'il avait vu juste et réitéra sa question tandis qu'il remontait la statue de la jeune femme un peu plus haut.

— Plutôt bien, pourquoi ? répondit Gretchen avec un laconisme déconcertant.

— C'est que... Est-ce que tu as une idée de ton état ?

— À ton avis ?

— Tu te sens vraiment bien ?

— Aussi bien que toi.

Blade hésita à poursuivre. Manifestement, la jeune femme ignorait tout de son état et il se voyait mal lui annoncer la vérité. Il ne comprenait même pas comment elle conservait un atome de conscience. Le désespoir s'abattit sur lui et il souhaita mourir à la seconde plutôt que de continuer à se débattre dans ce cauchemar.

Comme le ciel ne se décidait pas à l'exaucer, il demanda :

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— C'est Cynthia... Nous étions en trop grande communion, toi et moi, prêts à vivre une félicité éternelle... Elle ne pouvait pas accepter ce qu'elle considérait comme une démission...

— Mais... elle n'était pas là.

— Cynthia a su me trouver alors que j'étais chez moi, à Corpus Christi... Elle est forte, très forte... Pour elle, il n'y a pas de distance... Quand elle a compris que nous sortions de notre couloir, elle est intervenue avec brutalité et m'a transformée...

Blade se racla la gorge.

— Il n'y a pas que ça, risqua-t-il.

— Je sais. La manœuvre de Cynthia m'a fait me rematérialiser trop tôt et j'ai raté ma rentrée dans cet univers... comme les navettes qui ricochent sur les couches denses de l'atmosphère... Le choc a été terrible et je me suis éparpillée tous azimuts...

— Et c'est tout l'effet que ça te fait ?

— Oui, parce que je sais comment m'en sortir...

— Tu pourrais peut-être m'en parler ; à moins que ce ne soit trop personnel, évidemment !

— Il suffit de récupérer tous mes morceaux.

— Hein ? s'étrangla Blade.

— Et ensuite, il faudra les remettre en place.

— Comme ça, en crachant dessus pour qu'ils tiennent mieux !

— Même pas : ils s'adapteront d'eux-mêmes.

Comme Blade sceptique conservait un silence révélateur de ses pensées, la jeune femme poursuivit :

— Ça peut te sembler incroyable, mais c'est le seul moyen que j'aie de m'en tirer. Et si tu ne me crois pas, je suis condamnée car tu es le seul à pouvoir m'aider.

— Comment peux-tu douter de moi ?

— Je te retourne la question.

— C'est que... mets-toi à ma place, j'ai du mal à réaliser.

— Je sais que la situation est pour le moins singulière mais le fait que nous puissions communiquer doit achever de te convaincre. C'est bien moi, Gretchen, qui te parle et qui te demande de m'aider à sortir de cette galère. Je suis vivante, Richard, tu comprends ? Vivante. Et cela malgré les apparences. Je sais que tout ce que j'affirme est le comble de l'extravagance mais crois-moi : c'est la vérité. Comment je peux le savoir ? Parce que je fais à présent partie d'un tout et que je ne peux m'en sortir qu'en allant au bout des choses. Tu sais, c'est Cynthia qui mène le bal.

— Je te crois, finit par déclarer Blade. Je te crois et nous allons nous en sortir tous les deux.

— Nous n'y parviendrons qu'en ramenant John Davis, rappela Gretchen. Et le problème, c'est que pour l'instant je n'ai plus aucune perception...

— Ça reviendra avec le temps, assura Blade. Je ne sais pas trop où nous avons échoué, mais nous sommes sur une plage.

— J'ai toujours aimé la mer. Chez moi, à Corpus Christi, à peine levée j'étais déjà dans l'eau. La mer et le soleil, il n'y a rien de mieux. C'est drôle, mais c'est ce que je ressens le plus actuellement : j'ai besoin de soleil. Tu crois que je pourrais nager de nouveau, un jour ?

— Les Texanes arrivent toujours à leur fin, non ? fit Blade sur un ton qui se voulait badin.

— Tu es gentil.

— Seulement ?

— Tu es comme tous les hommes : bouffi d'orgueil et avide de compliments.

— C'est un crime de vouloir faire reconnaître ses mérites ?

— Tu n'es qu'un indécrottable macho !

— Et toi une épouvantable féministe !

— Merci, Richard... Merci de faire comme si tout était normal... Mon Dieu !

Blade fit un bond.

— Quoi ? Que se passe-t-il ?

— C'est ma main... La gauche... Elle me démange !

Comme Blade, mortifié, ne se manifestait pas, elle revint à la

charge.

— Je sais que c'est démentiel, mais c'est pourtant la vérité ! C'est comme quand on se réchauffe les doigts après une bataille de boules de neige...

Blade conserva le silence. Il avait comme tout le monde entendu des mutilés dire qu'ils ressentaient souvent des douleurs dans leurs membres absents. Et cela semblait se vérifier une fois encore.

— C'est de plus en plus fort, s'exclama soudain la jeune femme. C'est parce que ma main se trouve à proximité ! Elle n'a jamais été aussi près !

Décontenancé, Blade demeura un instant interdit avant de regarder autour de lui sans rien découvrir. Puis, l'ultime remarque de sa compagne provoqua un déclic dans son esprit. « *Elle n'a jamais été aussi près* »... Comme Gretchen n'avait pas la possibilité de se mouvoir, on pouvait raisonnablement en déduire que c'était « sa main » qui avait bougé. Qui s'était rapprochée...

L'attention de Blade se porta alors sur la mer, sur les vagues qui venaient inlassablement se briser sur la grève. La course de son sang s'accéléra dans ses veines lorsqu'il aperçut, à quelques mètres de là, quelque chose qui roulait dans les flots.

Se levant d'un bond, il courut vers ce qui venait d'attirer son attention. Se cassant en deux, il récupéra l'objet en question, eut comme un vertige en constatant qu'il s'agissait bien de la main gauche de la jeune femme. Sa main gauche refermée en poing et environ dix centimètres de poignet. Juste ce qui lui manquait.

Du coup, la joie de sa découverte l'emporta sur sa défiance. Si tout se passait de cette façon, Gretchen serait vite reconstituée.

— C'est incroyable, mais tu avais raison ! s'écria Blade en levant sa trouvaille au ciel comme on le fait d'un trophée. On va s'en sortir, c'est sûr !

Puis il prit conscience du silence de son interlocutrice et comprit qu'il n'était plus en phase, qu'il lui fallait rétablir un contact tactile avec la statue s'il voulait renouer le dialogue.

Tournant vivement la tête, Blade eut une vision qui lui glaça le cœur. Gretchen avait décollé du sol !

Stupéfait, Blade demeura un instant immobile avant de s'élancer vers la statue qui continuait de s'élever lentement.

Seulement il eut beau piquer un sprint fulgurant, il lui apparut

bientôt que la masse minérale montait encore trop rapidement pour qu'il puisse stopper son incroyable ascension.

D'autant moins que le sable sec ne constituait pas un tremplin idéal.

Se bloquant, donnant un coup de reins désespéré, il s'éleva à son tour, crut un moment réussir, mais ne put en définitive que déséquilibrer la statue en la frôlant du bout des doigts.

Emporté par son élan, Blade boula au sol. Relevant brutalement la tête, il put alors constater que si son intervention avait quelque peu stoppé la montée de Gretchen, qui se balançait à présent mollement dans les airs, elle avait par contre modifié sa course en la dirigeant droit vers la mangrove.

CHAPITRE VIII

Allongé sur le sable, le souffle coupé par le choc, Blade prit le temps de faire le point tout en contemplant la statue qui n'en finissait plus d'osciller dans le ciel, telle une montgolfière brinquebalée par des vents contraires.

Il était difficile d'affirmer quoi que ce soit, mais l'étrange phénomène était certainement dû à l'action du soleil. La chaleur devait agir sur la masse minérale comme l'hélium dans un ballon classique.

Plus tôt, Blade avait été surpris de voir que la statue flottait quasiment sur l'eau. On pouvait donc en déduire que l'extravagant effet n'avait fait que se renforcer lorsqu'il avait cessé de faire de l'ombre à la statue.

Tout cela n'était guère rationnel, aucunement scientifique, mais il fallait bien se rendre à l'évidence.

En fait, il n'était plus temps de s'interroger mais de tout faire pour récupérer Gretchen avant qu'elle ne dérive trop loin. Après, il serait toujours temps d'essayer de comprendre.

Ce qui ne manquait pas de surprendre Blade, c'était la passivité de la jeune femme. Puisqu'elle avait la possibilité de s'exprimer par le biais de sa pensée, pourquoi cet inquiétant silence ?

Refusant d'envisager le pire, il se releva, récupéra la main gauche de Gretchen qui lui avait échappée lors de sa chute.

La statue atteignait à présent les premiers houppiers de la mangrove. Elle bloqua un moment sur une cime particulièrement touffue avant de se dégager d'un seul coup pour reprendre son périple, ruinant les espoirs de récupération facile de Blade.

Pestant contre le sort qui s'acharnait sur eux, ce dernier n'eut d'autre recours que de s'engager de nouveau dans la lagune tout en conservant un œil sur la montgolfière de pierre qui dérivait vers un horizon obscur dont on ne devinait rien.

Happé par la vase, il dut ralentir et il lui fut bientôt pratiquement

impossible de voir la statue. C'était tout juste s'il distinguait, à travers les ramures, la lumière du jour.

Tout en se déhanchant, il se demanda combien de temps il lui faudrait pour traverser la mangrove. Et, partant, quelle distance parcourrait la statue de Gretchen durant le même temps ?

Heureusement, le soleil déclinait et on pouvait raisonnablement penser que, privée de chaleur et de lumière, la masse minérale finirait par redescendre comme elle était montée. Il suffisait de rejoindre l'endroit de l'atterrissage au plus vite. En espérant aussi que le contact avec le sol ne se révèle pas catastrophique. Gretchen avait beau affirmer qu'elle était capable de se reconstituer en rajustant simplement ses morceaux, il valait mieux l'éviter.

Ces sinistres pensées aiguillonnèrent Blade. Il devait se remuer et franchir ce bosquet amélioré dans les plus brefs délais.

Au fur et à mesure qu'il se rapprochait de la lisière de la forêt intertropicale, le sol se faisait moins fouillant. Il devinait sous ses pieds le réseau inextricable des racines aériennes des palétuviers et autres végétaux exotiques qui composaient la mangrove.

Un détail le frappa alors qui tempéra son avance. Le silence. D'ordinaire, ces sylves côtières sont réputées pour receler des milliers d'oiseaux de toutes couleurs. Toute une faune de jagasseurs.

Simultanément, il fit plus sombre et plus frais. Émanant de la sylvie côtière où régnait un taux d'humidité dément, une forte odeur de pourriture enveloppa soudain Blade, lui attaquant les sinus, le faisant tousser violemment.

En un rien de temps, il se trouva aussi trempé que s'il venait de marcher une heure sous une pluie d'orage.

Une immense lassitude l'envahit subitement et il tenta de se secouer pour ne pas céder aux pouvoirs émollients du lieu. En vain. Soudain, la perspective d'avoir à traverser cette forêt l'épouvantait. Il se sentait usé, faible comme un nourrisson. L'odeur de pourriture végétale, l'haleine de la mangrove, le fit chanceler.

Incapable de se contenir, il recula vivement, regagna le sable sec comme s'il avait un monstre à ses trousses.

Une fois là, son calme retrouvé, Blade tenta d'analyser ce qui lui était arrivé. Cette peur, cela ne lui ressemblait pas. Cependant il savait que pour rien au monde il n'essaierait de franchir à nouveau la mangrove. Du moins dans les mêmes conditions.

Conscient toutefois qu'il lui fallait rapidement rejoindre Gretchen, il s'élança, parcourut la plage à la recherche d'une trouée naturelle ou provoquée. Les gens du coin vivaient certainement de pêche et c'était bien le diable s'il ne tombait pas sur un accès aménagé par leurs soins.

Les crabes avaient apparemment abandonné la partie. Blade prit cela pour un bon présage. Il allait rapidement arriver à ses fins.

Il avait parcouru pas loin d'un kilomètre sans dégoter le moindre passage lorsqu'il ralentit soudain, conscient d'avoir entr'aperçu quelque chose d'insolite qui émergeait du sol.

Faisant demi-tour, il revint en arrière, attentif, s'arrêta bientôt à hauteur d'une sorte de dôme écailleux qui émergeait du sable.

Il s'accroupit pour dégager l'objet mystérieux, en fait une carapace de tortue de mer, lorsqu'il perçut un son léger, soyeux, une espèce de froufroutis simultanément accompagné d'un curieux déplacement d'air.

Il se figea, tous sens en éveil. Il avait déjà connu la même sensation lors de combats avec des adversaires armés d'une épée ou d'un sabre d'abattis, lorsque le fer, manié avec adresse mais pas assez vivement, tranchait l'air à l'endroit précis où il se trouvait un millionième de seconde auparavant.

Se retournant d'un bloc, il s'apprêta à faire face à un ennemi éventuel, fut plutôt déconcerté en ne découvrant devant lui que le vide.

Inquiet, il jeta de longs regards alentour sans pour autant cerner l'origine du phénomène, se demanda alors s'il ne s'agissait pas d'une intervention de Gretchen.

Il en était là de ses interrogations lorsque quelque chose mobilisa son attention. Quelque chose de fugace qu'il mit un certain temps à identifier.

Un mouvement sur le sol.

Une ombre qui glissait sur le sable, se rapprochait de lui à une vitesse foudroyante.

Levant instinctivement les yeux vers le ciel, il découvrit ce qui générerait cette tache en mouvement.

La surprise le pétrifia.

Une bête de cauchemar volait vers lui.

Un animal hybride qui tenait à la fois de la chauve-souris, si l'on s'en remettait à ses ailes membraneuses dépourvues de poils et de

plumes, et du volatile un peu plus traditionnel pour ce qui concernait sa tête, semblable à celle d'un échassier, du moins pour ce qui était du bec, long et pointu comme celui de l'aigrette ou de la cigogne.

Un bec aussi meurtrier qu'une épée qui fondait sur lui !

La gorge sèche, le regard exorbité par le saisissement, Blade eut besoin de quelques secondes pour appréhender l'ahurissante vérité.

Ainsi, il n'avait pas rêvé. Le froufrou, le déplacement d'air, c'était dû à cet extravagant volatile. Simultanément, il réalisa qu'il venait de bénéficier d'une chance insolente en se baissant au moment précis où ce monstre allait lui planter son bec dans le dos.

Ce même bec qui fonçait à présent droit sur son ventre !

Pétri de réflexes, Blade parvint à sortir de la trajectoire de ce que l'on pouvait assimiler à une flèche vivante en se jetant en arrière à la toute dernière extrémité.

Allongé sur le dos, il eut alors une vision plus précise de son assaillant, mais on ne peut dire qu'il en fut pour autant rassuré. Car jamais de son existence, pourtant parsemée de rencontres insolites, il n'avait croisé le chemin d'un pareil animal.

Des souvenirs lui revinrent en mémoire, remontant de sa prime enfance. Dans un vieil atlas, pour illustrer l'évolution de la vie durant chaque ère, un dessinateur talentueux avait imaginé des scènes du quotidien de l'époque. L'une d'elles relatait un combat dantesque entre un incroyable reptile volant, un oiseau denté, et un volatile au bec interminable et aux ailes membraneuses ; lutte suivie de très près par d'autres animaux de taille, des dinosaures, des diplodocus, des lézards hérissés de piquants osseux, monstres cuirassés, blindés, dont certains, carnivores, attendaient l'issue du duel avec un intérêt qui dépassait la simple curiosité.

Blade n'en croyait pas ses yeux : ce singulier volatile couché sur papier glacé, voilà qu'il le retrouvait là, sur cette plage interminable. Rencontre dont il se serait volontiers passé, d'abord parce que la bestiole en voulait manifestement à sa vie, et ensuite parce que ce monstre volant, un ptérodactyle, sévissait pour autant qu'il s'en souvienne au beau milieu de l'ère secondaire, c'est-à-dire durant le Mésozoïque, il y avait environ 180 millions d'années !

Un méchant frisson parcourut l'échine de Blade. Si les ordinateurs du projet DX lui avaient fait effectuer un tel saut dans le temps, il était

mal. En effet, vu sa taille et ses possibilités naturelles de défense, il n'avait aucune chance de survivre bien longtemps.

Bien que l'avenir ne s'annonçât pas sous les meilleurs auspices, Blade se releva vite fait, histoire de loger son adversaire ailé.

Un trou en guise d'estomac, il vit le volatile fondre de nouveau sur lui à la manière d'un carreau décoché par une arbalète invisible. Coincé, il s'apprêtait à tenter de se dérober derechef à l'ultime seconde lorsque le ptérodactyle déploya soudain ses incroyables ailes pour réamorcer sa montée en passant juste au-dessus de lui, à la toucher.

La gorge sèche, Blade eut alors le loisir de visualiser l'animal comme jamais.

L'image du volatile d'un autre temps s'imprima dans ses rétines et il remarqua alors avec stupeur que si les ailes de cet oiseau étaient transparentes, son corps l'était également. Un corps protégé par une peau rose diaphane, fripée et glabre comme celle d'un oisillon, qui pendait, « bouillonnait » même par endroits, et à travers laquelle on distinguait nettement la masse des différents organes et le dessin du système circulatoire. Les pattes, longues, recouvertes d'écailles vertes, terminées par des ergots luisants comme du métal, contrastaient avec l'apparence fragile de son enveloppe corporelle.

Cet examen terminé, Blade réalisa brusquement que s'il avait eu le temps de détailler l'animal du bec aux ergots, c'était parce qu'il s'était en quelque sorte dérobé.

Perplexe, Blade suivit le vol de son assaillant. L'autre, déjà haut dans le ciel, amorçait un long virage. Il allait sans nul doute revenir à la charge. Et cette fois, il irait jusqu'au terme de son action. Il fallait filer de là et vite. Blade chercha un abri des yeux, en vain. Il n'avait d'autre solution que de gagner la mangrove. Une fois dans cette forêt inextricable, il serait tranquille. Exposé à d'autres périls, bien sûr, mais de plusieurs maux, il devait choisir le moindre.

Les yeux plissés, il jeta un nouveau regard en direction du volatile, fut tout surpris de constater qu'il n'avait pas, comme il pensait, entrepris de se rapprocher. Pour l'heure, toutes membranes alaires déployées, il se contentait de glisser dans le ciel bleu dans de majestueuses arabesques.

Cette conduite tout à fait inattendue ne rassura pas Blade pour autant. Cette soudaine accalmie ne lui disait rien qui vaille. Ce manque d'agressivité sonnait mal. Jamais on n'avait vu une joute s'interrompre après un seul assaut.

Et pourtant, c'était le cas. La curieuse épée volante poursuivait ses tourbillons, ses virevoltes, en émettant de curieux cris qui rappelaient le son caractéristique des « crécelles » des serpents à sonnette.

Blade pensa tout d'abord que son ennemi ailé se moquait de lui, qu'il cherchait à l'énerver. Cependant il lui apparut bientôt qu'il faisait fausse route en prêtant tant de finesse à un animal qui devait avoir la cervelle grosse comme la puce d'un pou. Pourquoi alors de telles réactions ?

Une idée germa dans l'esprit de Blade qui lui glaça le sang. Et si ce maudit serin amélioré n'avait pour but, avec ses fantasques acrobaties, que d'attirer et mobiliser son attention ?

Tous sens en alerte, il se retourna d'un bloc, tête levée. Le ciel était vide, dépourvu de menaces, serein. Il avait encore péché par excès de crédulité en prêtant de la ruse à cette fichue bestiole.

Rasséréné, il poussa un soupir... et sa quiétude vola alors en éclats.

Il avait vu juste finalement...

L'espèce de monstre d'un autre temps avait bien tenté de l'endormir, de faire diversion...

Un second volatile l'avait pris pour cible.

Mais au lieu de tomber du ciel, de piquer comme son prédécesseur, il volait droit sur lui, parallèlement à la plage, à moins d'un mètre du sol, presque en rase-mottes.

CHAPITRE IX

Blade sentit la peur le transpercer, pénétrer en lui comme la lame d'un couteau. Un froid mortel le paralysa. Cette fois, les carottes étaient cuites. Bien cuites. Jamais il ne pourrait échapper à l'espèce de missile ailé qui fondait sur lui, au ras du sol, à une allure vertigineuse.

Un hoquet le secoua. Il comprenait à présent pourquoi les volatiles avaient déserté le coin. Avec de pareils prédateurs, ils n'avaient aucune chance de durer. Tout comme lui. Il aurait voulu, il *voulait* solliciter son cerveau mais ses neurones étaient aux abonnés absents. C'était comme si son inconscient avait déjà accepté le pire.

L'espèce d'épée-volante était à présent à moins de cinquante mètres. Encore une poignée de secondes et ce serait l'échéance. Blade eut alors une pensée pour Gretchen. L'idée de ne plus la revoir et de l'abandonner lui fut plus intolérable que celle de sa propre mort. Il y avait Davis, aussi. Et Cynthia avec son souffle de pierre. Il ne pouvait faillir.

Le volatile antédiluvien avait parcouru la moitié du chemin. Il suivait sa trajectoire sans dévier d'un pouce, ses ailes enveloppant son corps, semblable à une fusée. L'impact allait, à coup sûr, être terrible. Il aurait fallu une méchante armure pour s'en sortir.

Ce dernier point de détail provoqua un flash dans l'esprit embrumé de Blade. Une armure, il en avait une...

Plongeant sur sa gauche, il lança ses mains à la recherche de la carapace de tortue entrevue quelques minutes auparavant, eut la chance de s'en saisir et de pouvoir la hisser devant lui au moment où son adversaire d'un autre âge, dont il apercevait à présent les singuliers yeux vitreux, inexpressifs, pareils à deux huîtres pas trop fraîches, arrivait sur lui.

Dents serrées, Blade se prépara au terrible impact. Le choc fut si brutal qu'il décolla de terre et parcourut ainsi une dizaine de mètres avant de retomber, le souffle coupé, et l'impression que ses bras s'étaient détachés de son corps.

Puis il réalisa que la carapace lui avait échappé et que s'il avait du mal à respirer, c'était avant tout parce que son assaillant était couché en travers de son abdomen.

Répugné par ce contact, Blade roula sur le côté et se remit à la verticale d'un seul bond pour faire le point de la situation. Apparemment, l'assaut avait été fatal au volatile. Son bec, pourtant effilé, n'était pas parvenu à transpercer le plastron corné qui se balançait à quelques mètres de là. Et la violence du choc lui avait rompu le cou.

Conscient d'avoir échappé au pire, Blade leva la tête, s'inquiéta du second volatile, éprouva un intense soulagement en le voyant juste au-dessus de lui, qui tournoyait haut dans le ciel. Apparemment, ce qui venait d'arriver à son congénère l'incitait à la prudence.

Blade lâcha un profond soupir. Il bénéficiait d'un sursis. Mais il ne fallait pas se leurrer : c'était juste une question de temps. L'autre finirait par laisser parler son instinct et il reviendrait alors à la charge.

Un regard en direction de la mangrove lui laissa un goût amer dans la bouche. Se risquer dans ce piège végétal ne l'emballait décidément guère. Il aurait préféré poursuivre sa quête et trouver un passage plus facilement praticable.

Une idée lui vint alors qui lui sembla ingénieuse : s'introduire dans la carapace de tortue, s'en faire une parure qui lui permettrait de continuer ses recherches sans craindre les attaques des ptérodactyles.

Comme il s'apprêtait à mettre son idée à exécution, un fait survint qui lui fit instantanément oublier sa décision.

La peau diaphane du monstre gisant se mit soudain à frémir comme une eau portée à ébullition, figeant Blade, le portant à réviser son jugement sur le sort de son assaillant.

Puis son ventre se mit à ondoyer, à se gonfler çà et là d'horribles protubérances qui ne cessaient d'enfler, distendant le derme jusqu'à le rendre aussi transparent qu'une vitre.

Incrédule, Blade eut bientôt sous les yeux une réplique de ces sacs qui servent à recevoir des denrées que l'on entend surgeler, enveloppes plastifiées dans lesquelles on faisait le vide.

C'était exactement le spectacle qui s'offrait à lui. À cette différence près que le processus était inverse, que ce n'était pas le sac qui venait se plaquer sur son contenu, mais ce dernier, qui en se dilatant au maximum, épousait si étroitement le tissu dermique que l'on pouvait

aisément en deviner la nature.

Frappé de stupeur, Blade crut alors identifier des formes familières.

Soumise à une pression extrême, la peau éclata soudain comme l'écorce d'un fruit trop mûr avant de se friper, se recroqueviller telle une feuille soumise à une trop intense chaleur, de se retrousser comme les lèvres d'une bouche sans dents.

Alors, du ventre du volatile d'une autre ère se dégagèa maladroitement une forme humaine.

Effaré, Blade comprit qu'il était en train d'assister à un inattendu phénomène de mutation.

En effet, de l'oiseau éventré émergeait une espèce de gros fœtus bariolé.

En un rien de temps, le fœtus se substitua au monstre ailé dont la masse se dissocia lentement avant de disparaître d'un seul coup, laissant Blade abasourdi.

Stupéfaction qui se renforça encore lorsque l'avatar, replié sur lui-même, se déplia, prit sa dimension, révélant un étrange personnage vêtu d'une tunique et d'un pantalon fait de carrés d'étoffes de couleurs différentes, et chaussé de drôles de souliers pointus et relevés dont la vue éveilla de lointains souvenirs dans l'esprit de Blade.

Il n'eut cependant pas le loisir de s'interroger plus avant car la créature issue de l'épée-volante leva la tête vers lui et lâcha :

— Sire, vous avez rompu le sortilège qui m'enfermait dans le corps d'un ptéro et je suis à ce titre votre serviteur à jamais !

Blade avait beau cligner furieusement des paupières, l'image du personnage habillé avec une couverture écossaise rapiécée demeurait imprimée sur ses rétines.

L'autre n'en finissait pas de le fixer de ses yeux globuleux, la bouche entrouverte, ses lèvres sèches et craquelées laissant apparaître une denture d'épouvante.

— Je crois que j'ai dû mal comprendre, finit par grimacer Blade.

— Je disais que vous m'aviez sauvé de la damnation éternelle, beau Sire, et que dès lors mon âme vous appartenait !

— Attends, cet oiseau, c'était bien toi ?

L'autre joignit ses mains aux gros doigts noueux recouverts de poils aussi rouges que les mèches entortillées qui dépassaient d'un curieux

bonnet à grelots enfoncé sur son crâne piriforme avant de répondre.

— À mon corps défendant, beau Chevalier, expliqua-t-il. C'est le mage Bahar qui m'avait ensorcelé.

Blade conserva le silence. Il fallait effectivement être très performant pour transformer un être humain en volatile des temps reculés mais il connaissait les fabuleux pouvoirs de certains magiciens et autres sorciers pour y avoir été souvent confronté lors de ces voyages dans les univers parallèles.

— Bahar est un grand Enchanteur, plaida le nouveau venu, rien ne lui est impossible. Il sait même transmuter le vil plomb en or !

Glissant deux doigts dans une poche de son curieux costume, il les ramena fleuris d'un mystérieux objet qu'il tendit à son interlocuteur. Il s'agissait d'une pièce grossièrement moulée, représentant d'un côté une tête de bouc, et de l'autre une couronne stylisée.

— C'est de l'or pur, affirma l'étrange bonhomme aux cheveux rouges. C'est un floquin, la monnaie de Kalmoor. Au départ, juste de la ferraille et du plomb.

— Rien ne prouve qu'il soit le fruit d'une transmutation. Ton Bahar n'est peut-être qu'un illusionniste de talent...

L'autre secoua la tête, un sourire béat découvrant sa denture délabrée.

— Que nenni, beau Seigneur : Bahar est un authentique magicien. Je sais de quoi je parle, j'étais son assistant. Et ce floquin, c'est moi qui l'ai fait en m'inspirant du Grand Livre des Initiés. C'est d'ailleurs ce qui a provoqué la colère de Bahar à mon encontre : frapper une monnaie est un droit régalien. Pour me punir, il m'a changé en ptéro. Mais parlons plutôt de vous, gentil Sire, vous avez l'air bien démuni... J'imagine que vous étiez sur un navire qui a naufragé et que vous vous tourmentez du devenir de vos compagnons d'infortune...

— Heu... non, bredouilla Blade pris de court. En fait, j'ai été précipité à l'eau lors d'une tempête et les courants m'ont porté jusqu'ici. J'étais seul sur le pont à ce moment-là et je ne suis pas sûr qu'on se soit rendu compte de mon absence.

— Il y a souvent du gros temps au large. Il y a aussi une méchante barrière de récifs. Nous avons beaucoup de naufragés.

— Et un drôle de comité d'accueil !

— Les ptéros se nourrissent ordinairement de poissons mais avec les nombreux naufrages, ils ont pris la mauvaise habitude de se

nourrir de cadavres.

— J'étais bien vivant quand vous... quand ils m'ont attaqué, ergota Blade.

Le nouveau venu se perdit dans la contemplation de la pointe relevée de ses chaussures.

— Les jeunes ont souvent été élevés à la chair humaine, alors leurs goûts ont évolué et ils la préfèrent à présent à celle des poissons.

— Lorsqu'on est dans la peau d'un ptéro, on conserve sa propre conscience ?

L'autre secoua négativement la tête, provoquant un concert de grelots.

— On ne conserve sa lucidité que lorsqu'on se transforme soi-même, pas quand on est métamorphosé par un tiers, gentil Sire.

— Je m'appelle Richard.

— Et moi, Wilbur, preux Chevalier. Que puis-je faire pour vous être agréable ?

Blade inspira profondément. Il avait des tas de vœux à formuler mais se défiait d'un homme dont il ne savait pas grand-chose, sinon qu'il était plutôt vénal.

— Je peux vous confectionner des philtres, des poudres sympathiques, des gris-gris, des talismans et autres amulettes, dévoila Wilbur. Je connais le secret du carré magique, la formule de l'invisibilité. Je sais comment lever une armée à partir de cadavres, tout ce qui concerne les envoûtements, les métamorphoses ; comment créer des génies dévoués, des nymphes expertes aux jeux de l'amour ; comment dérober les ombres des vivants pour s'en rendre maître ; comment faire commerce avec le diable... Vous n'avez qu'à demander.

Impressionné par le discours de son interlocuteur, Blade leva la tête vers le ciel.

— J'aimerais déjà être tranquille de ce côté-là, grogna-t-il en désignant le second ptéro qui continuait de tourner au-dessus d'eux.

— Il n'attaquera pas tout de suite, Messire Richard, ma « mort » le rend prudent.

— Tu ne pourrais pas me transformer, juste le temps que je franchisse cette jungle et ce bournier ? plaisanta faussement Blade en pensant à rejoindre Gretchen dans les plus brefs délais.

— J'ai mieux que ça, beau Sire, laissez-moi faire. Mais avant...

Ramassant une poignée de sable, il souffla dessus à plusieurs reprises avant de la lancer en l'air tout en récitant une formule indistincte. Alors, sous les yeux effarés de Blade, le sable se changea en étoffe et bientôt Wilbur lui tendit une tunique d'un rouge vif qui semblait avoir été spécialement taillée pour lui.

Alors, tandis que Blade, débarrassé de la carapace de tortue qu'il tenait pudiquement devant lui depuis un moment, enfila le vêtement, Wilbur s'affaira à une tâche mystérieuse.

Il commença par tracer une espèce de cercle sur le sable avant d'en saupoudrer le contour avec une poudre brillante contenue dans un sac de toile tiré de sous sa veste et attachée à son cou par un lacet de cuir.

— C'est un pulvérulat de mandragore mélangé avec des élytres de mouches de paradis, commenta-t-il. C'est ce qui convient le mieux pour les transferts simples. Venez, Messire. Rejoignez-moi mais prenez garde de ne pas piétiner le pourtour du pentacle, sinon nous risquerions d'en pâtir vous et moi...

— Qu'est-ce qui se passerait ? s'enquit Blade en franchissant prudemment le trait de poudre après avoir récupéré et placé sous son bras gauche la main de Gretchen.

— On arriverait Dieu sait où, et cela dans le meilleur des cas...

— Ou alors ?

Wilbur remisa son sac dans sa veste avant de sortir un petit couteau dont il fit jaillir la lame en pressant un bouton.

— Ou alors on se perdrait dans les plaines du néant, gentil Seigneur, répondit-il. Je suppose que vous n'aimez pas que l'on vous pique, même au premier sang ? ajouta-t-il en arborant son couteau.

Comme Blade esquissait un geste de recul, il s'employa à le rassurer.

— Calmez-vous, Messire Richard, mon sang suffira à condition que vous vous accrochiez à moi...

Ce disant, il s'enfonça la pointe de la lame dans le gras de la paume de la main gauche, grimaça brièvement, puis pressa la blessure pour en faire sourdre le sang.

Après quoi, il rempocha son canif, s'accroupit puis tendit la main droite à Blade, surpris.

— Empoignez-moi, preux Chevalier, et n'ayez pas peur de bien me serrer ! Allez !

Hésitant, Blade finit par s'exécuter. Il referma ses doigts sur le

poignet de son interlocuteur, assura sa prise.

Alors Wilbur vida le contenu de sa main gauche en plein sur la mystérieuse poudre.

Perplexe, Blade vit avec stupéfaction le pulvérulat s'enflammer au contact du sang.

Un cercle de feu entoura bientôt les deux hommes.

Blade eut soudain l'impression que le sol se déroba sous lui, qu'il se trouvait dans une cabine d'ascenseur brutalement décrochée de ses câbles.

Son estomac lui remonta dans la gorge.

Des milliers de phosphènes emplirent son horizon et il perdit connaissance.

CHAPITRE X

Ce fut une terrible sensation d'inconfort qui présida au « réveil » de Blade. Quelque chose lui sciait le dos. Sans ouvrir les yeux, il laissa ses mains courir sur le sol, identifia une succession de demi-circonférences dont il eut cependant du mal à cerner la nature.

Intrigué, il roula sur lui-même, ouvrit les paupières et demeura interdit en constatant qu'il reposait sur un plancher fait de tiges de fer.

Se retournant, il découvrit qu'il était en fait entouré de ferraille. Des barreaux de l'ampleur d'un pouce. Partout. Dessous, dessus, sur les côtés...

Il était en cage.

Abasourdi, Blade se laissa aller contre l'une des parois ajourées, cherchant à regrouper ses souvenirs. Il se rappelait la plage, les énormes oiseaux d'un autre âge, et Wilbur, l'espèce de bouffon transmutateur de vil plomb en or...

Un sentiment de gêne lui fit palper son flanc gauche. Ses doigts se refermèrent sur la main gauche de Gretchen et il jura. Tout était bien réel. Ensuite, il y avait eu le rituel du transfert, qui devait leur faire franchir la mangrove et...

Et voilà qu'il se retrouvait en cage !

Il fit rapidement le tour de son nouveau domaine, en éprouva les barreaux, cherchant un éventuel point faible. En vain. Liées entre elles par des filins de cuir mouillé, les tiges semblaient coulées dans le béton, inébranlables.

Il s'intéressa alors à son environnement. Il était dans une cour de ferme, entourée de bâtiments aux murs lézardés. Apparemment, ceux qui vivaient là ne craignaient pas les courants d'air ! Des poules rousses avançaient mécaniquement, la tête au ras du sol, plantant leur bec entre des pavés polis par le temps.

La couleur des poules le ramena à Wilbur. Où était-il donc passé ? Comme il y avait peu de chance que le phénomène de « transfert simple » l'ait jeté seul dans cette cage, Blade en déduisit que l'autre

l'avait roulé dans la farine avec ses pratiques singulières.

À cet instant, une porte cochère s'ouvrit en grinçant, laissant justement le passage à Wilbur accompagné d'un personnage tout de noir vêtu, maigre, long comme un échalas.

— Tiens, le voilà réveillé ! lança Wilbur. Quand je te disais qu'il était tout ce qu'il y a de fringant.

— Faut me comprendre, je peux pas acheter chat en poche, grommela son compagnon. Surtout à ce prix-là !

— Mille floquins pour un gaillard de cette trempe, c'est donné, tu le sais bien !

— Donné, donné, t'en parles à ton aise.

— Je sais que tu as preneur à cent fois plus.

— Cinq cents floquins, proposa l'escogriffe.

— Mille ou rien, dit Wilbur. À ce prix-là je trouverai preneur n'importe où.

— D'accord, finit par soupirer l'autre. Je reviens.

Tournant les talons, il disparut laissant Wilbur et Blade en présence.

— Tu ne devais pas être mon serviteur à jamais ? interrogea ce dernier.

— Mille floquins, c'est une somme pour moi. Messire Richard. Et puis j'ai tenu parole : je vous ai fait franchir la mangrove !

— Qu'est-ce qui va m'arriver ? s'inquiéta Blade.

— Ce pour quoi vous êtes né, beau Sire. Personne ne peut aller contre son chemin.

Puis Wilbur rejoignit l'échalas. Les deux hommes se concertèrent à voix basse un moment, et une bourse bien rebondie changea de mains, scellant définitivement l'affaire.

Après quoi, Wilbur se hissa difficilement sur un cheval gris et quitta la cour pavée sans même se retourner.

L'homme en noir s'approcha alors de la cage.

— T'avalerais pas une bolée de soupette, avant de partir ? proposait-il.

— Parce qu'on va partir maintenant, à la tombée de la nuit ? s'étonna Blade.

L'autre eut un gloussement.

— Là où on va, y'a pas de différence. Je sais pas trop d'où tu viens mais partout t'aurais été mieux qu'à Kalmoor, le royaume des ténèbres !

*
* *

On ne pouvait pas dire de l'échalas qu'il avait été baptisé avec une aiguille de phono. Plus taciturne que lui, c'était difficile. Depuis leur départ de la ferme, près d'une heure plus tôt, occupé à mener son attelage, deux énormes chevaux de trait, il n'avait pas ouvert la bouche.

Blade en avait profité pour faire le point. Le tour de la question avait été rapide. Il n'avait rien appris ou bien peu. Apparemment, l'endroit s'appelait Kalmoor et il avait à sa tête un mage dénommé Bahar. C'était tout ce qu'il savait. Et pour l'heure, on l'emmenait il ne savait trop où, pour le vendre à il ne savait qui.

Curieux, Blade s'était intéressé au décor, espérant en tirer quelque enseignement. Mais il n'avait fait que traverser une lande pelée, couverte çà et là d'arbustes rabougris. Un paysage quasi lunaire. Si par un hasard extraordinaire il parvenait à se libérer, il aurait du mal à se cacher sur un terrain aussi peu accidenté. Et il faudrait également qu'il se méfie de ce qui volait. Le coin devait regorger de ptéros. En tout cas, l'échalas ne semblait pas s'en préoccuper, qui pilotait son chariot sans jamais relever la tête.

Chemin faisant, Blade se dévissait le cou à chercher des traces de Gretchen. Elle avait fatalement atterri quelque part. En fait, il devait se rapprocher d'elle. C'était le seul point positif. Il allait à un moment ou à un autre entrer dans sa zone d'influence et renouer le contact. Une idée lui vint alors qui le glaça : pétrifiée et éparpillée, la jeune femme n'était certainement plus récupérable par les ordinateurs. Il fallait absolument qu'il la retrouve et qu'il lui rende son intégrité s'il voulait qu'elle puisse effectuer le voyage retour. Seulement enfermé dans cette cage, ce n'était guère facile.

Une ornière fit danser la voiture, lui arrachant un cri.

— Ça ne va pas ? s'enquit l'échalas sans se retourner pour autant.

— Une vieille douleur, ça passera, renvoya Blade. Dites, je peux vous demander où vous m'emmenez ?

— Moins on en sait, mieux ça vaut quelquefois...

Blade laissant passer quelques secondes avant de revenir à la charge.

— Je me demandais si vous auriez vu mon frère, dit-il.

— Vous avez un frère dans le coin ? s'étonna l'escogriffe. Wilbur m'a dit que vous étiez naufragé.

— Mon frère s'est perdu en mer ; moi, je le recherche. Vous ne l'auriez pas vu ?

L'autre poussa un soupir.

— Tous les étrangers me passent pas entre les mains. À quoi il ressemblait ?

— Il avait à peu près ma stature mais il avait une fossette au menton.

— Jamais vu ! C'est vieux ?

Blade réserva sa réponse. L'ennui, avec les dimensions inconnues, c'est qu'on ne connaissait pas la valeur du temps. En effet, une heure terrienne pouvait correspondre à des jours, voire des semaines dans les mondes d'ailleurs.

— Ça fait un moment, finit-il par lâcher, prudent.

— Jamais vu, répéta l'échalas, laconique.

Blade prit bonne note de ce que Davis n'était pas passé par cette filière. Essai non transformé. Il n'y avait pas réellement cru mais allez savoir. Dans la foulée, il tenta de piéger son interlocuteur.

— Vous croyez que je vais faire l'affaire ? demanda-t-il d'un ton très détaché.

— Bien sûr, répondit l'autre, comme n'importe qui puisqu'il s'agit de...

Puis il éclata d'un rire fatigué avant de reprendre :

— Vous êtes tous les mêmes, hein : curieux comme des fouines !

— J'aimerais juste savoir pourquoi je vaudrais cent mille floquins.

— Rien que ça !

— C'est ce qu'affirmait Wilbur.

— Le beau merle !

— Vous m'avez quand même acheté, ergota Blade.

— Sinon un autre l'aurait fait, alors autant que j'en profite. De plus, j'ai pas vraiment le choix : tu pourrais être l'Homme-Lumière...

— « L'Homme-Lumière » ? répéta Blade, intrigué.

— Celui qui tirera Kalmoor des ténèbres... C'est pour ça que tu ne dois pas vivre...

— Vous allez me tuer ?

— Pas moi.

Le souffle coupé par ce que l'autre venait de lui asséner, Blade demeurait néanmoins peu convaincu.

— Qui paierait juste pour me tuer ? s'entendit-il demander. Ça ne tient pas debout ?

— Ceux qui souhaitent que rien ne change.

— Qui ?

— Vous êtes tous les mêmes, répéta l'échalas, jamais satisfaits des réponses et toujours à en demander plus !

— C'est ma vie, argumenta Blade. Et j'ai de droit de savoir pourquoi je vais mourir !

L'autre eut un haussement d'épaules.

— Et moi j'ai le droit de conserver le silence. Je ne dirai plus rien.

Le ton de son interlocuteur fit comprendre à Blade qu'il ne gagnerait rien à insister. D'ailleurs, il n'en avait pas vraiment envie, même s'il ne pouvait empêcher son esprit de vagabonder. Pour l'heure, il devait trouver un moyen de s'arracher de cette cage. Et vite.

Une fois encore, arc-bouté, il tenta de faire plier les barreaux en poussant le « plafond » de ses pieds nus mais ne réussit qu'à se provoquer de méchantes crampes.

Il s'intéressa de nouveau au cadenas qui bouclait le système de fermeture à targette, renonça faute d'une pièce métallique pour s'y attaquer. C'était ça l'ennui : il ne disposait de rien.

L'angoisse, qui le tenaillait depuis son arrivée dans ce drôle d'univers, monta de quelques crans. Lui qui n'avait jamais souffert de claustrophobie sentit la panique le gagner.

Canalisant sa respiration, il s'efforça de recouvrer un minimum de sang-froid. Ce n'était pas le moment de craquer. Une idée lui vint : s'il n'avait pas ce qu'il fallait pour forcer le cadenas, il disposait tout de même d'un projectile...

Sa décision fut prise en un rien de temps. Il s'assura que la main de pierre de Gretchen passait entre les barreaux. Puis, la tenant par le poignet, il passa à son tour, en forçant un peu, son propre poignet entre les tiges de fer. Ensuite, il visualisa l'arrière de la tête de

l'escogriffe, là où il avait l'intention d'expédier son projectile de fortune. C'était ça, son plan : mettre l'échalas hors de combat. L'empêcher de se rendre sur les lieux de la vente. Les chevaux se montraient en effet plutôt rétifs et on pouvait penser que délivrés de la poigne de leur maître, ils n'iraient pas plus loin.

C'était évidemment un peu sommaire comme projet vu qu'il resterait pas moins engagé mais c'était la seule action envisageable.

Établissant un trait imaginaire entre son projectile et la nuque de celui qui projetait de le vendre, Blade prit une profonde inspiration et le lança.

La trajectoire était bonne mais le destin s'en mêla sous la forme d'une méchante ornière qui fit pencher le chariot au moment crucial. Tant et si bien, ou plutôt si mal, que la main de pierre frôla l'oreille gauche de l'escogriffe avant d'aller atterrir en plein entre les deux oreilles du cheval de gauche qui commença par se cabrer avant de partir dans un galop effréné.

En fait, l'affaire se passa en deux temps car le second cheval, surpris par la nervosité soudaine de son compagnon d'attelage, mit un moment à réagir. Décalage qui fit méchamment tanguer la charrette et déséquilibra l'escogriffe, lequel gicla de son siège en hurlant avant de passer sous l'une des roues lorsque l'équipage s'emballa.

Dans sa cage, Blade n'était guère mieux loti. Apprenti sorcier, il connaissait les affres de ceux qui ne peuvent maîtriser les actions dont ils sont les malencontreux instigateurs.

Secoué, malmené, il rebondissait, le souffle coupé, d'une paroi à l'autre de sa prison, laquelle, répondant aux mêmes lois de physique élémentaire, glissait d'une ridelle à l'autre générant des chocs de plus en plus violents.

Quelques changements de direction anarchiques de l'attelage emballé amenèrent petit à petit la cage vers l'extrémité du chariot, jusqu'à ce que l'un d'eux, plus brutal encore que les précédents, la fasse basculer hors du plateau.

Le contact avec le sol ne fut pas d'une violence inouïe mais les nombreux rebonds de la cage eurent raison de Blade qui sombra dans le néant bien avant que sa prison se soit immobilisée.

*

* *

Blade eut l'impression d'émerger d'un tunnel.

Puis il prit conscience qu'on le traînait sur le sol. Sa conscience lui revint alors et il réalisa qu'on le sortait de sa cage, certainement disloquée par la chute.

Prudent, il décida de se faire une idée de la situation avant de montrer qu'il avait recouvré ses facultés. Il nota avec soulagement qu'il ne ressentait rien de douloureux. Apparemment, son numéro de cascadeur improvisé ne lui avait pas causé de dommage.

À travers ses cils à peine joints, il eut d'abord une vision du ciel. Il n'y avait pas encore d'étoiles mais la pénombre s'installait doucement. Il distingua deux formes penchées sur lui. Deux petits gabarits dont il n'aurait aucun mal à se débarrasser.

Une troisième silhouette pénétra dans son champ de vision. Plus grande. Blade pensa un moment à l'échalas mais identifia bientôt une femme lorsqu'elle s'accroupit. Une blonde dont les longs cheveux vinrent lui caresser les mains. Les autres aussi étaient des femmes. Plus vieilles, moins avenantes.

— Il est mort ? s'inquiéta l'une d'elles lorsqu'elles furent elles aussi accroupies près de lui.

— J'espère que non, répondit la blonde. Je l'ai longuement observé quand il était sur la plage... Je l'ai vu poser ses mains sur une forme de pierre qui s'est mise à blanchir, à briller comme un soleil avant de s'envoler !

— Tu crois que c'est enfin l'homme de la légende ? demanda la troisième femme.

La blonde secoua gravement la tête.

— J'en suis sûre, affirma-t-elle. C'est bien celui qui nous délivrera des ténèbres. C'est l'Homme-Lumière !

CHAPITRE XI

La blonde, elle s'appelait Inger, fixait Blade de ses grands yeux azur.

— Voilà, Messire Richard, vous savez tout, souffla-t-elle. Vous allez nous venir en aide, n'est-ce pas ?

Blade se racla la gorge tout en esquissant un sourire à l'égard de Lori et Lofty, ses deux compagnes.

— C'est que... c'est une lourde tâche, estima-t-il. Je ne sais pas si j'en suis capable.

— Nul autre que vous ne saurait mieux s'en acquitter, assura la blonde. Vous êtes le seul à pouvoir ramener notre princesse Ophélia à la vie en réchauffant sa statue de vos mains...

— Et alors les ténèbres qui pèsent sur Kalmoor se dissiperont à jamais, ajouta Lori.

— Et notre royaume retrouvera son harmonie d'antan, fit à son tour Lofty.

— C'est ce que dit la prophétie, conclut Inger. Vous ne pouvez vous dérober à ce qui est écrit, Messire Richard.

— Si c'est écrit, c'est comme qui dirait...

— Alors, c'est vrai : vous acceptez ? s'écrièrent les trois femmes d'un seul cœur.

— Cochon qui s'en dédit ! lança Blade. Mais avant tout, il faut que je récupère quelque chose...

Et, sous le regard inquiet du trio, il parcourut quelques dizaines de mètres, revint avec la main gauche de Gretchen heureusement intacte.

— C'est un talisman, je ne m'en sépare jamais, fit-il peu désireux de se lancer dans des explications forcément alambiquées.

Ce qu'il venait de raconter n'était pas très plausible, mais dans un monde où la sorcellerie faisait loi peu importait. D'ailleurs les trois femmes ne firent aucun commentaire, trop heureuses, à ce qu'il semblait, de s'être assurées son concours. En fait, il ne savait pas s'il

pourrait réellement les aider, il avait simplement donné son accord parce que la direction de Kalmoor était celle empruntée par Gretchen.

*
* *

— Wilbur est un triste bouffon, mais vous avez eu de la chance de tomber sur lui, estima Inger. Un véritable ptéro vous aurait arraché la vie.

Ils marchaient depuis une bonne demi-heure. Blade passait le plus clair de son temps à observer les alentours, espérant à chaque seconde découvrir Gretchen sur la lande pelée qui menait à Kalmoor.

— Et ici, on ne craint rien ? s'inquiéta-t-il.

— Les ptéros quittent rarement la grève, c'est leur principal terrain de chasse.

Rétrospectivement, Blade réalisa qu'il avait effectivement bénéficié d'un heureux hasard. Une question lui vint alors à l'esprit qu'il s'empressa de formuler.

— Vous êtes souvent sur la plage ?

— Nous avons toujours quelqu'un en surveillance, répondit Inger.

— C'est dangereux, non ?

La blonde eut un demi-sourire.

— Vous savez comment on nous surnomme ? Les tortueuses ! Parce que nous nous protégeons en enfilant des carapaces de tortue. Ça ne suffit pas toujours mais c'est le seul moyen de se déplacer sur la grève sans prendre trop de risques.

— Les « tortueuses », c'est un peu caustique, non ?

— Ce sont les Holbies qui nous ont donné ce surnom ! cracha Inger, des éclairs dans les yeux. C'est un petit peuple d'anciens mineurs qui vit dans un réseau de galeries. Ce sont des êtres disgracieux, au teint blafard. La malédiction qui frappe Kalmoor ne les gêne pas car ils sont à l'aise dans les ténèbres. Ils font tout pour que rien ne change. Ils font surveiller la grève et essaient d'acheter tous ceux qui, comme vous, s'y échouent afin que la prophétie ne puisse s'accomplir. C'est à eux que Berg voulait vous vendre. Vous avez eu de la chance de ne pas tomber entre leurs mains, Messire Richard, car ceux qui s'y perdent ne sont jamais revenus.

— Berg ?

— L'homme auquel Wilbur vous avait cédé... Il n'achètera plus personne.

— Vous nous suiviez ?

— On attendait le moment propice pour intervenir.

— Vous m'auriez racheté ?

La blonde secoua la tête.

— Nous n'avons pas les moyens... Nous attendions juste une sorte de miracle et vous en avez été l'artisan.

— Il y a eu des ventes, ces derniers temps ? demanda Blade.

— Pas depuis un moment. Pourquoi ?

— Mon frère a dû échouer sur cette plage... Il est à peu près de ma stature mais on le reconnaît au pli vertical qui barre son menton. Je pensais que vous pourriez l'avoir vu...

Les trois femmes secouèrent négativement la tête.

— Non, mais ça ne veut rien dire car la grève est immense et Berg n'est pas le seul négociant à traiter avec les Holbies, dit Inger.

Puis, s'arrêtant elle déclara :

— C'est là-bas que commence le monde des ténèbres !

Le front de Blade se plissa. Jamais il n'avait été confronté à semblable phénomène.

Devant eux, à une portée de fronde, l'obscurité s'élevait, droite, plantée en terre comme une interminable cloison.

*

* *

L'horizon était si sombre qu'il paraissait compact. Blade dut alors s'avouer que, l'esprit tourmenté par le devenir de Gretchen, il n'avait prêté jusque-là qu'une oreille distraite aux propos de son interlocutrice et n'avait de ce fait jamais réellement attaché d'importance à ses propos.

— C'est plutôt étrange, commenta-t-il, pour meubler le silence.

— C'est la malédiction, dirent Lori et Lofty.

— Et vous êtes là pour la lever, Messire Richard, rappela Inger.

Blade se mordit les lèvres. Il n'aimait pas trop la confiance que ces trois femmes plaçaient en lui. Tout ce qui s'était déroulé jusqu'à

présent lui avait totalement échappé et il se voyait mal en « réchauffeur » de statue. Tout ce qui se passait en ces lieux ne lui disait rien qui vaille et il avait du mal à adhérer aux attentes angoissées de ses nouvelles compagnes. Il ne croyait pas être l'Homme-Lumière de la légende. S'il suivait le mouvement, c'était uniquement parce qu'ils avançaient dans le sens du léger vent qui balayait l'endroit, direction prise par Gretchen, et aussi parce que la princesse était statufiée, ce qui créait un lien avec le phénomène qui frappait Cynthia Davis.

— J'aimerais bien vous venir en aide, mais je ne saurais jurer de rien, dit-il.

— La modestie est la marque des cœurs purs, affirma la blonde, vous réussirez, Messire Richard. Vous ramènerez la douce Ophélia à la vie et Kalmoor coulera de nouveaux jours de liesse.

Ils atteignirent bientôt la curieuse frontière. De près, c'était encore plus extravagant. On aurait vraiment pu croire à une authentique construction, une muraille érigée par de singuliers bâtisseurs.

Inger, qui marchait en tête, se dirigea soudain vers un buisson duquel elle tira une cage qui renfermait un animal dont elle n'eut aucun mal à se saisir avant de le déposer sur son épaule.

— C'est un pantag, expliqua-t-elle en se tournant vers Blade. Il faudrait être bien téméraire pour s'aventurer sur le territoire de Kalmoor sans une de ces merveilleuses petites bêtes...

Blade reçut l'information avec perplexité. Il aimait bien les animaux, mais ne voyait pas ce que la présence d'un mammifère rongeur arboricole pouvait avoir de rassurant. Car le pantag ressemblait comme deux gouttes d'eau à un vulgaire écureuil. Même pelage roux, même queue touffue, rien à voir avec un animal d'attaque ou de défense.

Le pantag, apparemment apprivoisé, se tenait sur l'épaule droite de la blonde tout en se lissant laborieusement les moustaches.

— Il n'est pas farouche, estima Blade. Les écureuils que j'ai connus ne se laissent pas approcher, même lorsqu'on leur lançait des noisettes.

Lori et Lofty considérèrent Blade avec réprobation.

— Hungy n'est pas un écureuil, se récrièrent-elles. C'est un pantag !

— Chez moi, les écureuils et les... pantags se ressemblent, s'excusa

Blade.

— Est-ce qu'un écureuil est capable d'avaler un buffle ? demanda Inger.

— Bien sûr que non, répondit Blade en haussant les épaules.

— Eh bien, un pantag, si ! asséna la blonde. Et Hungy pourrait même en avaler deux : hein, Hungy ?

Sollicité, l'animal s'interrompit un instant pour frotter sa tête contre le cou de la jeune femme.

— Les pantags aiment qu'on les aime, précisa Inger. Vous les aimez, Messire Richard ?

— Je ne me suis jamais posé la question.

— Eh bien, c'est le moment ou jamais, grincèrent Lori et Lofty.

— C'est si important ? interrogea Blade, pris au dépourvu.

— C'est important pour votre survie, Messire Richard, déclara la blonde. Et pour la nôtre aussi. Alors ?

— Alors je n'ai rien contre les pantags en général, ni contre... Hungy en particulier, grogna Blade. Je le trouve même très sympathique et il ne me viendrait pas à l'idée de l'agresser... à moins évidemment qu'il ne s'en prenne à moi.

La réponse de Blade parut satisfaire la blonde.

— Caressez-le, pour voir, ordonna-t-elle.

Hésitant, Blade finit par approcher sa main de la boule de poils roux. Prudent, l'animal promena son museau sur ses doigts avant de donner de la tête contre, comme il l'avait fait quelques instants plus tôt contre le cou de Inger.

— Bien, fit cette dernière, rassurée. À présent, on peut y aller !

Et, ouvrant le chemin, elle s'enfonça dans le rideau de ténèbres.

*

* *

— Rien ne sert de vous épousseter le visage. Messire Richard, dit Inger, il n'y a jamais rien.

— Vous ne sentez pas ? s'étonna Blade. Moi, ça me frôle sans cesse ; on dirait des toiles d'araignées...

— On prétend que ce sont les cheveux de Bahar, déclarèrent Lori et Lofty.

— Ce serait sa façon de rappeler qu'il est partout, avança la blonde.

— Vous y croyez ?

— Bahar est un homme puissant, il l'a prouvé à maintes reprises...

— On prétend aussi qu'il est l'obscurité qui nous entoure, affirmèrent Lori et Lofty avec emphase. Que son âme noire est l'essence des ténèbres qui recouvrent Kalmoor.

— C'est une grande âme, ironisa Blade.

— Vous auriez tort de le méjuger, prévint Inger. Il est doté de pouvoirs maléfiques.

— C'est lui qui a transformé votre princesse Ophélia en statue ?

— Non. Ce sont les vents pétrifiants...

Blade, qui progressait prudemment, s'arrêta net.

— Les quoi ?

— Les vents pétrifiants, répéta la blonde. Ce sont des nuées qui émanent du sol et qu'il faut éviter si l'on ne veut pas être statufié.

Le cœur de Blade se mit à battre plus vite. L'affaire qui l'avait amené ici tournait autour d'un phénomène de pétrification et il semblait cette fois entrer dans le vif du sujet.

— Ils montent, à ce qui se dit, tout droit de l'enfer qui est sous nos pieds et sont saturés de malfaisances, précisa Inger.

— Il suffit de les respirer pour prendre la consistance de la pierre, révélèrent Lori et Lofty.

Blade demeura silencieux. Tout cela lui paraissait un peu délirant mais il avait déjà connu des situations tout aussi extravagantes lors de ces précédentes incursions dans l'Inconnu. Quand on voyageait comme lui dans des univers parallèles, il fallait renoncer au rationnel et seulement juger sur pièces.

— Et on les trouve où, ces vents pétrifiants ? interrogea-t-il au bout d'un moment.

— Partout, répondit la blonde.

Blade eut une moue incrédule.

— Comment ça : partout ?

— Partout sur Kalmoor, débitèrent Lori et Lofty.

— Ici comme ailleurs, confirma Inger. C'est pour cela que nous avons emmené Hungy...

À l'énoncé de son nom, l'espèce d'écureuil se mit à taper dans ses pattes en poussant de petits cris pointus.

— Il est très joueur, commenta la blonde en caressant le dessous du cou de l'animal.

— Je ne vois pas le rapport avec les vents pétrifiants, grogna Blade un peu irrité par la futilité des trois femmes.

— Les pantags ont la faculté de prévoir les périodes d'émanation, dirent Lori et Lofty.

— Longtemps à l'avance ?

Inger eut une moue qui creusa deux irrésistibles fossettes sur son visage de poupée.

— Le temps de cuire un œuf de tortue, répondit-elle.

Blade n'avait jamais mangé d'œufs de tortue mais il pouvait facilement se faire une idée sur un temps de cuisson moyen. Cinq minutes, environ. Et il voyait mal comment on pouvait, en si peu de temps, se soustraire au danger. Car il ne s'agissait pas de se mettre simplement à l'abri, comme on le fait pour une brutale ondée, mais d'éviter de respirer un air vicié qui avait la propriété de s'infiltrer dans les plus petits recoins.

Blade allait s'ouvrir de son analyse à ses compagnes, lorsqu'un obstacle se trouva sur son chemin qui faillit le faire chuter. S'accroupissant, il découvrit le corps fossilisé d'un ptéro.

— Il n'a pas échappé aux vents pétrifiants, commentèrent Lori et Lofty.

Sur l'épaule de la blonde, Hungy se mit à couiner en entamant une curieuse danse.

— Il marque sa joie, dit Inger. Les pantags n'aiment pas les ptéros, ce sont les seuls prédateurs qu'ils craignent.

— Je les comprends, fit Blade en promenant un regard connaisseur sur la dépouille statufiée.

— En général, ils volent trop haut pour être incommodés, dit la blonde, mais il arrive qu'ils se fassent piéger.

— C'est un vrai, soufflèrent Lori et Lofty en considérant la forme pétrifiée avec gravité.

— Certains, comme Wilbur, sont le fait de Bahar, expliqua Inger. C'est sa manière de se débarrasser des fâcheux et de ceux qui l'ont trahi...

Comme Blade tendait machinalement la main vers l'animal pierreux, la blonde Inger le mit en garde :

— N'y touchez pas, Messire Richard, ça porte malheur ! Même les écumeurs ne s'y risquent pas.

— Qui ça ?

— Les récupérateurs des victimes des vents pétrifiants... On les appelle les écumeurs... Des manants sans foi ni loi qui font commerce de tout !

— Que peuvent-ils bien tirer de ces corps de pierre ?

— Ils les revendent aux artisans de la Tour, répondirent Lori et Lofty.

— Des illuminés qui se sont mis en tête d'ériger un édifice qui surplomberait les ténèbres, poursuivit la blonde. Et pour arriver à leurs fins, ils se servent des corps comme principal matériau en les enchevêtrant de savante manière.

— C'est fou ! souffla Blade.

— C'est surtout un procédé ignoble, grincèrent Lori et Lofty. Se servir de ses congénères pour édifier une construction qui n'arrivera jamais à terme !

— Ça, c'est vous qui le dites, mes cailles ! tonitrua soudain une voix inconnue.

Pétri de réflexes, Blade se retourna et eut le temps d'entrevoir une silhouette à travers les mailles du filet qui s'abattait sur lui et ses compagnes.

CHAPITRE XII

Lancé avec adresse, le filet, lesté de boules de plomb, enveloppa Blade et ses compagnes, les précipitant au sol.

— Trois bécasses et un gibier de choix, joli coup ! se réjouit le nouvel arrivant, un type vêtu d'une souquenille sombre qui lui permettait de se déplacer sans attirer l'attention. Ceux de la Tour vont être contents... et ma bourse encore plus !

— Mais nous sommes encore bien vivants ! se défendit Blade, furieux, en tentant de se relever.

— Ça, seigneur et gentes dames, c'est un détail qui se réglera avec le temps, fit l'autre en se rapprochant, mains sur les hanches, hilare. D'ailleurs, il se pourrait bien qu'on ait quelques rafales durcissantes avant longtemps : j'ai sur le gros orteil un cor qui me chatouille...

— Vous n'oseriez tout de même pas nous exposer aux vents pétrifiants ? s'étrangla Inger.

— Qu'est-ce qu'on parie ? ricana l'écumeur.

— Vous n'êtes qu'un triste larron ! s'exclamèrent Lori et Lofty.

— Et vous, deux faces de cul, renvoya l'autre en leur faisant une grimace.

Pareillement excitées, les quatre victimes du lanceur de filet voulurent s'affranchir de ce piège à larges mailles mais ne firent en définitive que s'empêtrer davantage, ce qui déclencha à nouveau le rire de leur tourmenteur.

— Même les fauves ne se sortent pas de ce genre de rets, alors vous pouvez toujours vous agiter ! gloussa-t-il.

— Si vous nous libérez, nous vous paierons le double de ce que vous auraient donné les bâtisseurs de la Tour, proposa Inger.

— Demain, on rase gratis, je connais !

— Vous avez notre parole, appuyèrent Lori et Lofty.

— Ceux de votre sorte n'ont pas de religion ; aussitôt dit, déjà oublié. Et de toute façon, je ne suis pas seul à décider : il me faut l'avis

de mes deux compagnons. Nous mettons tout en commun...

— Nous sommes en mesure de lever la malédiction, révéla la blonde aux yeux d'azur.

— Billevesées, soupira l'écumeur.

— Certainement pas, affirmèrent Lori et Lofty : nous avons avec nous l'Homme-Lumière !

— Il n'est pas très brillant, rigola l'autre en observant Blade empêtré dans les replis du piège de chanvre.

— C'est pourtant lui, proclama Inger. C'est l'homme de la légende.

L'écumeur eut un haussement d'épaules.

— Je ne crois pas à toutes ces fariboles. Et puis ce monde me convient tel qu'il est. Notre petit commerce nous rapporte des milliers de floquins.

— Vous devriez avoir honte, reniflèrent Lori et Lofty.

— C'est pas dans mes moyens. Mais je vais tout de même en parler à mes associés, on ne sait jamais...

Blade se pencha vers la blonde que leurs gesticulations avaient rapproché de lui.

— Retenez-le ! lui souffla-t-il à l'oreille.

Comme elle se tournait vers lui, le regard arrondi par la surprise, il expliqua :

— Même si nous parvenons à nous libérer avant qu'ils reviennent, nous n'échapperons pas à trois hommes entraînés. Gagnez du temps par n'importe quel moyen !

Interloquée, la jeune femme se racla la gorge avant d'interpeller l'écumeur qui tournait déjà les talons.

— Attendez ! lança-t-elle. On peut peut-être trouver un terrain d'entente...

Voyant l'homme marquer le pas, elle ajouta vivement :

— Je... Je ne vous plais pas ? Je serai à vous si vous me sortez de là !

— Inger, tu ne parles pas sérieusement ? se récrièrent Lori et Lofty.

— Vous ne le regretterez pas, poursuivit la blonde en ignorant les récriminations de ses compagnes. Voyez ce que j'ai à vous proposer...

Joignant le geste à la parole, elle écarta les pans du haut de sa tunique, découvrant deux seins ronds qu'elle mit en évidence en les

faisant glisser entre les mailles du filet.

Hypnotisé par les deux magnifiques globes de chair, l'homme resta un moment à se passer la langue sur les lèvres, indécis.

— Je ferai tout ce que vous voudrez, insista Inger. Vous pourrez même me prendre à trois si ça vous chante...

— Inger, en voilà des propos dans la bouche d'une jeune fille ! chevrotèrent Lofty et Lori, horrifiées.

— Silence, les deux laidasses ! intima l'écumeur en se rapprochant, les yeux fixés sur la fière poitrine de la blonde. Et ne vous inquiétez pas de la bouche de votre demoiselle, j'ai dans mon haut-de-chausse de quoi la remplir !

Tendu, prêt à bondir, Blade attendait que l'homme soit à bonne portée pour lancer ses mains à travers les mailles et le saisir aux chevilles. Ce n'était pas un plan très élaboré mais il fallait faire avec les moyens du bord. Comme il l'avait succinctement expliqué à sa blonde compagne, leur salut passait par la neutralisation de l'écumeur. S'il voulait en effet avoir une chance de récupérer Gretchen et retrouver la piste de Davis, il devait absolument avoir les coudées franches. Et donc empêcher ce type de prévenir ses amis...

Sa fébrilité devait être palpable et ses intentions transparentes car l'autre lui décocha soudain un coup de pied qui l'atteignit sous le menton, le rejetant en arrière avec violence.

— Celle-là, on me la fait à chaque fois ! grasseya l'écumeur. Et ça ne marche jamais car j'ai pour règle de ne pas mélanger l'ouvrage et la bagatelle. Quant à toi, tu peux remballer ta nichonnée, j'aime les gueuses sans trop de relief ! Mais peut-être que tu seras du goût de mes amis...

— Il faudra d'abord nous passer sur le corps ! émirent Lori et Lofty.

— Faut pas rêver, ricana l'homme en tournant les talons.

Sonné, un goût de sang dans la bouche et des phosphènes plein les yeux, Blade sentit une main de glace se refermer sur son cœur. Comment avait-il pu croire une seconde que l'autre allait se laisser prendre à cette ruse grossière ?

Voulant se relever, il sentit une forme sous lui, identifia le corps fossilisé du ptéro. Une idée lui vint alors qui enfiévrâ son esprit. Palpant maladroitement le sol tout en conservant un œil sur l'écumeur qui s'éloignait, il trouva bientôt ce qu'il cherchait.

Se redressant, il passa son bras droit à travers une maille du filet,

le leva haut, le rejeta aussi loin en arrière que possible avant de l'abaisser sèchement.

Bien assuré dans sa main, son projectile improvisé lui échappa alors pour fendre l'air et se planter à la base du crâne de l'écumeur, lui pulvérisant le cervelet avant de ressortir par la bouche en lui enlevant le devant du maxillaire supérieur, faisant gicler ses incisives à quelques mètres de là.

— Joli coup, Messire Richard appréciaient Lofty et Lory, impressionnées.

— Très moyen, commenta Blade, je visais la région du cœur.

Terminant de rajuster sa tunique, Inger marqua son étonnement.

— Avec quoi l'avez vous occis ?

— Avec sa sœur, révéla Blade en arborant la partie supérieure du bec du ptéro. J'ai pu les détacher facilement, la corne ne se pétrifie pas. Et c'est dur comme le marbre et coupant comme un rasoir.

Les traits de la blonde se décomposèrent.

— Vous n'auriez pas dû !

— Je n'avais pas le choix, dit Blade en s'attaquant aux mailles du filet en se servant de ce qui restait du volatile comme couteau.

— Ça porte malheur de toucher un ptéro, rappela-t-elle.

— C'est à lui qu'il faut dire ça, sourit Blade en désignant l'écumeur du menton.

*

* *

Libérée, la petite troupe s'était remise en route.

L'ivresse de la victoire passée, Blade recommençait à broyer du noir. Il faut dire que le décor n'était pas spécialement joyeux.

Constitué d'une succession de cônes basaltiques de hauteurs différentes à peine moins sombres que les ténèbres environnantes, tumultueux qu'il fallait sans cesse contourner, il évoquait un paysage lunaire. En dehors de quelques plaques de mousse et autres lichens vaguement phosphorescents, il n'existait aucune forme de végétation.

Tout en cheminant, Blade s'interrogeait sur le devenir de Gretchen, priait pour qu'elle ne soit pas venue jusque-là, elle qui disait avoir tant besoin de soleil...

Ils marchaient depuis un moment lorsque se dessina soudain une zone de lumière, tache palpitante qui attestait de la présence proche d'un feu et, par voie de conséquence, d'une ou plusieurs personnes.

Par signes, Blade invita ses trois compagnes à demeurer à l'écart tandis que lui se rapprochait prudemment. Un murmure, puis des bribes de conversation lui apprirent qu'il avait vu juste : il y avait du monde.

Son but atteint, il se coula le long d'une pyramide de tuf et découvrit alors un spectacle qui lui coupa le souffle.

Deux hommes étaient là, même ment vêtus que l'homme au filet, qui devisaient près d'un feu de bois en considérant un objet assez volumineux, à terre, entre eux. À l'écart se dressaient des cages à oiseaux géantes. Deux d'entre elles recelaient des jeunes filles nues qui considéraient passivement le spectacle, les mains accrochées et les joues soudées aux barreaux de leur prison.

— Mais... ne dirait-on pas qu'il s'agit de la forme de pierre que vous avez rendue plus légère que l'air. Messire Richard ? murmura soudain une voix à l'oreille de Blade.

Ce dernier sursauta, jeta un regard polaire à Inger qui l'avait rejoint passant outre ses recommandations. La jeune femme lui avait désobéi mais il avait pour l'heure mieux à faire que lui chercher querelle.

D'autant qu'elle avait parfaitement raison : c'était bien Gretchen statufiée qui se trouvait à quelques mètres.

Et, apparemment, l'un des deux hommes s'était mis en tête de la briser en la frappant avec la masse qu'il faisait nerveusement rebondir entre ses pieds.

CHAPITRE XIII

Blade avait du mal à se pénétrer de ce que ses yeux lui rapportaient, c'est-à-dire cet homme qui attendait, impatient d'abattre sa masse sur Gretchen. Heureusement, son compagnon ne semblait pas d'accord.

— Je ne vois pas ce qui te tourmente, argumentait-il. C'est jamais qu'un tas de pierre !

— Une pétrifiée qui tombe droit de la voûte, c'est pas normal, décréta l'autre, un géant au crâne lisse luisant de sueur.

— Doit bien y avoir une explication.

— C'est tout expliqué, oui : s'agit d'une créature de Bahar et on gagnera rien à y toucher. Y'a pas mieux à faire que de la réduire en poussière !

— Ceux de la Tour nous en donnerons cinq cents floquins.

— Cinq cents floquins d'une chose toute tronquée ? Tu rêves !

— Même la moitié, c'est de l'argent trouvé par terre.

— Sûr que c'est une diablerie... Je vais l'émietter, la rendre inopérante !

— On ferait mieux d'attendre Corentin, il a du bon sens, il saura lui...

— Y'a rien à savoir, fit Crâne-Luisant en secouant la tête. Quand c'est pas normal, faut pas chercher à raisonner.

— Tu peux pas faire ça, on est associés : on doit être trois pour décider.

L'argument parut désarçonner le géant qui demeura bouche bée, à réfléchir.

Tendu comme un arc, Blade se demandait comment intervenir. Un peu plus loin sur la gauche, attendaient, attachés à des pieux, une dizaine de bourricots.

— C'est beaucoup d'ânes, pour seulement trois hommes, souffla-t-il à Inger.

— Les écumeurs se déplacent à pied, le renseigna sa compagne. Ils ne se servent des ânes que pour transporter leur butin.

Du menton, Blade désigna un empilement de caisses de faible encombrement.

— Qu'est-ce qu'ils trimbalent, là-dedans ?

La blonde eut un haussement d'épaules.

— Des pantags, bien sûr. Il en faut pour sauvegarder tous les mulets.

Sceptique, Blade se garda cependant de relever le propos car près du feu les événements se précipitaient.

— Les absents ont toujours tort, éruçait Crâne-Luisant. Et comme on est que deux, je décide pour moi !

— C'est pas normal, fit l'autre, un type râblé, en remuant la tête. Corentin sera pas content.

— Corentin, je lui pisse au cul ! Ôte-toi de là !

— Vas-y mais faudra nous payer notre part.

— Quelle part ?

— Ce qu'on aurait touché des bâtisseurs de la Tour.

— Rien, oui ! Vous devriez même me remercier. Pousse-toi, je te dis !

— Après tout, pourquoi pas ? Vas-y !

Décontenancé par la soudaine volte-face de son interlocuteur, Crâne-Luisant le considéra avec un étonnement mêlé de suspicion.

— Allez, vas-y mais attends que j'ai pris un peu de champ ! insista l'autre en commençant à reculer.

— Où tu vas ?

— Je me prémunis... Si c'est une créature de Bahar, personne peut savoir ce qui va arriver à celui qui veut la détruire...

Le géant eut un haussement d'épaules.

— Je vais pas me laisser arrêter par des nigauderies !

Blade se pencha vers Inger :

— Si vous voulez m'aider, allez détacher les mulets, lui souffla-t-il.

Habitée à vivre dans un climat de danger perpétuel, la blonde n'eut pas besoin d'autres précisions pour se faufiler vers le corral improvisé.

Près du feu, la discussion n'était pas encore terminée.

— Je sais pas si t'as remarqué, mais ce tas de pierre, on le voyait pratiquement pas, au début...

— Évidemment, il est tombé du ciel !

— N'empêche, regarde : il luit de plus en plus !

— C'est l'action du feu.

— Et... Et si c'était l'Homme-Lumière ?

Crâne-Luisant pouffa.

— Y a que toi pour croire à ces niaiseries ! Si tu veux te défiler, c'est le moment !

— Faudra bien qu'elle se lève un jour, toute cette noirceur qui nous entoure.

— Toi et moi, on sera plus là pour le voir... Dégage, je te dis !

— Tout ce qu'a un devant a forcément un derrière... Et s'il y a une malédiction, y'a fatalement un moyen de la briser.

— L'Homme-Lumière, c'est ça ?

— Parfaitement !

— Y'a combien de temps que t'as pas vu une femme pour pas t'être rendu compte que ce tas de pierre était pas un bonhomme ?

— Qui te dit qu'il y a pas un homme sous cette apparence ? Un homme que tu vas libérer...

— Billevesées ! Allez, circule !

Blade se prépara à intervenir. *A priori*, Crâne-Luisant était à tous points de vue plus dangereux que son compagnon mais cela ne lui donnait pas le droit de l'effacer sans crier gare, d'un lancer de bec de ptéro.

Prenant une profonde inspiration, il se décolla de son point d'observation et fit quelques pas à découvert avant de prendre la parole.

— Messieurs, il me semble que vous avez là quelque chose qui m'appartient ! déclara-t-il.

Cueillis à froid, les deux hommes se retournèrent d'un bloc.

— Et j'entends bien le récupérer, ponctua Blade pour dissiper toute ambiguïté.

Une plage de silence s'ensuivit qui permit à chacun de toiser l'adversaire en puissance.

Blade ne devait pas sembler bien impressionnant à Crâne-Luisant, car ce dernier se contenta d'abord de sourire, puis de rire bruyamment avant de s'adresser à son acolyte.

— Y'a longtemps qu'un malavisé était pas venu mettre le nez dans nos affaires, grasseya-t-il.

— C'est vrai que ça fait un bout qu'on n'a pas arraché la vie à quelqu'un, répondit l'autre en rentrant dans le jeu.

— Remarque y'a pas de mal à avouer qu'on s'est trompé, susurra Crâne-Luisant.

— Non, mais y'a tout de même offense.

— C'est vrai... et ça mérite réparation. Qu'est-ce qui te plairait ?

— Bah... sa tunique.

— Il va te la donner, assura Crâne-Luisant. Hein, que tu vas lui donner, roule-ta-bosse ?

— Blade. Je m'appelle Blade.

— Blaise va te donner sa tunique, confirma le géant.

— Bla-de, corrigea ce dernier en assurant les mâchoires cornées dans ses mains. Et si vous voulez ma tunique, il va falloir la prendre.

— Oh là, tout doux, Blaise, fit Crâne-Luisant. Ça sert à rien de faire le gros dos : on a le nombre pour nous... Et puis tu me sembles un peu court côté armement !

— Il suffit de savoir se servir de ce qu'on a... Votre ami Corentin en a fait l'expérience.

Douchés, les deux écumeurs se jetèrent un bref regard avant de considérer Blade d'un œil nouveau.

— Je ne veux pas vous détrousser, mais juste reprendre ce qui est à moi, rappela Blade.

Le géant eut un mauvais sourire.

— N'importe qui peut prétendre à n'importe quoi...

— J'ai une preuve de ce que j'avance, dit Blade en maudissant Inger et sa longueur d'intervention.

— Ah oui : un écrit, un billet signé par un marchand d'orviétan ?

— J'ai ça, annonça Blade en sortant de sous sa tunique la main gauche de Gretchen.

— C'est quoi ? renifla le second écumeur en plissant des yeux.

— Un élément de... du personnage de pierre que vous entendez

briser.

— J'ai déjà ramassé de ces pierres qui tombent du ciel, dit Crâne-Luisant, est-ce que ça me rend pour autant propriétaire des espaces aériens ?

Blade soupira doucement. Ces deux-là n'allaient pas être faciles à manœuvrer. Décidément, il fallait s'occuper en priorité du géant. Lui réduit, son compagnon serait plus malléable.

Blade en était là de son analyse lorsque, lancée de main de maître et avec une rapidité confondante, la masse de Crâne-Luisant lui arriva en plein abdomen.

Le souffle coupé par la violence de l'impact, Blade décolla littéralement de terre avant de se répandre sur le sol, aussi surpris que sonné.

À la recherche d'un air introuvable, le ventre dévasté par une indicible souffrance, Blade vit, à travers un brouillard constellé d'étoiles rougeâtres, Crâne-Luisant se précipiter sur lui en brandissant la statue de Gretchen.

— Puisque tu la voulais, tu vas l'avoir ! rugit le géant.

La bouche grande ouverte sur un cri que sa gorge, cadénassée par la peur et surtout le regret de s'être laissé aussi facilement possédé, ne parvenait à émettre, Blade ne savait plus comment réagir. Il lui aurait en effet été aisé de se dérober mais il voulait à tout prix éviter d'autres déboires à la statue de Gretchen et se devait donc d'endiguer l'assaut de l'écumeur.

Au-dessus de lui, la face haineuse de Crâne-Luisant fut bientôt gommée par la masse de la statue qui grossit démesurément avant d'emplir tout son horizon.

Comprenant qu'il ne pourrait résister de ses seuls bras, Blade ramena ses genoux sur son ventre et leva ses pieds au moment où le géant se jetait sur lui dans le but manifeste de lui écraser la tête.

Détendant brutalement ses jambes, Blade bloqua dans un premier temps l'attaque de Crâne-Luisant. Puis, tout en se saisissant de la statue de Gretchen, il fit passer son adversaire par-dessus lui, l'envoyant s'écraser sur le sol quelques mètres en arrière.

Se relevant vivement, Blade déposa la statue de Gretchen à l'écart et se prépara à affronter de nouveau le géant. Une bonne surprise l'attendait. Crâne-Luisant s'était mal reçu et l'angle bizarre que formait sa tête par rapport à son corps prouvait qu'il s'était rompu le

cou.

Un juron poussé par le second écumeur fit volter Blade. L'autre ne savait manifestement plus où il en était qui regardait tour à tour les mulets qui, enfin libérés, disparaissaient au loin, avalés par l'obscurité, et aussi son équipier défunt.

Habitué à vivre dans l'ombre de son compagnon, il avait perdu ses marques et n'arrivait pas à se pénétrer de la réalité. Il lui apparut cependant que Blade était responsable de l'écroulement de son univers et, tirant de sa ceinture un court sabre d'abattis, il fonça sur lui en poussant un terrible rugissement.

Rompu à ce genre d'assaut, Blade se concentra sur la lame étincelante qui fondait sur lui, bloqua mécaniquement mais fermement le bras armé de son adversaire, le tordit de manière à amener la lame à hauteur du plexus de l'écumeur et n'eut pratiquement aucun effort à fournir pour que l'autre, emporté par son élan, s'embroche jusqu'à la garde avant de choir au sol, le regard et les lèvres écarquillés par ce nouveau et ultime virage de son destin.

— Belle façon de vous débarrasser d'un gêneur, Messire Richard, le complimenta Inger en le rejoignant avec Hungy toujours perché sur son épaule. J'ai eu raison de vous faire confiance !

— Je ne peux pas en dire autant, grogna Blade en lui jetant un regard éteint. Il vous en a fallu du temps pour détacher cinq paires d'ânes !

— Il fallait d'abord libérer leurs pantags afin de les désorganiser complètement, expliqua la blonde.

Blade fut tenté d'ergoter, renonça. Manifestement, ceux de Kalmoor avaient leur façon d'appréhender les choses et il ne servirait à rien d'aller contre leurs valeurs.

Philosophe, il s'intéressa à son entourage. Il avait retrouvé Gretchen, et c'était finalement tout ce qui comptait. Il allait pouvoir à nouveau entrer en contact avec elle. Peut-être avait-elle à présent retrouvé ses facultés paranormales ?

— Beau travail, Messire Richard ! s'exclamèrent Lori et Lofty en arrivant à leur tour. Vous avez débarrassé Kalmoor de trois fieffées canailles, vous êtes vraiment celui qu'on attendait !

Pressé de reprendre contact avec Gretchen, mais hésitant à le faire devant ses trois compagnes, Blade se rapprocha des cages pour aider Inger à libérer les deux adolescentes qui demeuraient accrochées aux

barreaux sans manifester la moindre émotion.

— Elles sont conscientes mais incapables de seulement remuer un cil, expliqua Inger. On les drogue, c'est plus pratique pour tout...

Blade comprit que les malheureuses avaient dû en voir de drôles avec les trois écumeurs. Simultanément, il réalisa que la vie dans ce coin n'avait rien d'une sinécure et il lui vint l'envie sincère de combattre la malédiction concoctée par Bahar.

Il aidait ses compagnes à sortir les adolescentes de leur cage lorsque Hungy sauta brusquement de l'épaule de sa blonde maîtresse pour courir en tous sens en émettant un curieux ronronnement, manège qui provoqua aussitôt un formidable mouvement de panique chez les trois femmes.

— Vite, s'exclamèrent Lofty et Lory, il faut se mettre à l'abri ! Vous d'abord, Messire Richard !

Comme ce dernier fixait le trio avec ahurissement, Inger lui asséna la vérité.

— Une tempête, prévint-elle. Les vents pétrifiants !

CHAPITRE XIV

Blade eut du mal à se pénétrer de l'avertissement de la blonde Inger. Cela tenait au fait qu'elle avait annoncé une tempête et qu'il ne régnait pour l'heure pas la plus petite brise.

Cependant, l'épouvante qui animait les trois femmes finit par ébranler son scepticisme. L'angoisse qui déformait leurs traits ne pouvait être mise sur le compte d'une quelconque psychose. Le danger existait bel et bien et il devait en tenir compte.

Le cœur battant, il jeta un regard alentour cherchant l'abri proposé par Lori et Lofty. Sa quête se révéla décevante. Il n'y avait nulle part où se réfugier. Pas même une entrée annonçant une simple grotte de toute façon inefficace contre les effets d'un air frelaté. Dans l'état actuel des choses il aurait fallu s'élever, gagner les hauteurs pour se soustraire à l'invisible fléau. Et lui n'avait rien d'un oiseau.

Il observa de nouveau ses compagnes, fut surpris de les découvrir sinon calmes, du moins à peine fébriles et curieusement regroupées alors que le climat incitait plutôt au sauve-qui-peut.

Comme il se rapprochait, il s'aperçut que les trois femmes s'étaient rassemblées autour du pantag. Le petit animal avait cessé ses gesticulations et il se livrait pour l'heure à une activité qui parut à Blade bien curieuse.

— Quand je vous disais que Hungy était capable d'avaler deux buffles, commenta Inger en s'écartant pour que Blade puisse jouir tout à son aise du spectacle.

Le regard agrandi par la stupéfaction, ce dernier demeura muet de saisissement. Ce qui se déroulait sous ses yeux était proprement inimaginable.

L'espèce d'écureuil était en train de se retourner comme une chaussette !

Pour parler clair, il était affairé à « vomir » son estomac. En réalité, une interminable poche luisante recouverte d'une peu ragoûtante mousse couleur lie-de-vin.

— Avec sa panse mobile, il peut réellement avaler deux buffles, poursuivit la blonde devant l'air effaré de Blade. Et il les digère très vite grâce à cette écume...

L'extravagante exhibition fit travailler les neurones de Blade et il entrevit soudain une application du fantastique phénomène qu'il eut du mal à formuler tellement cela lui semblait improbable.

— Ne... ne me dites pas que vous allez... que c'est votre abri, dit-il d'une voix blanche.

— Vous avez parfaitement compris, Messire Richard, sourit Inger en pensant le rassurer.

— Mais... il va vous... Il va nous digérer aussi !

La blonde secoua la tête.

— Que nenni. Les pantags peuvent à leur convenance stopper l'effet corrosif de leurs suc digestifs. Il suffit pour cela qu'ils aiment ceux qu'ils vont abriter...

Les différentes pièces du puzzle se mettaient en place. Blade comprenait à présent ce qui l'avait jusque-là démonté. Sous ses yeux ébahis, Hungy n'en finissait pas de dévider une poche stomacale qui couvrait à présent une superficie avoisinant les vingt-cinq mètres carrés. On aurait dit une moquette, un de ces tapis que l'on déroule pour éviter aux chefs d'État en visite chez leurs confrères de fouler un sol jugé trop ordinaire pour leurs augustes semelles.

Blade ne parvenait pas à se repaître du fantastique spectacle de ce petit animal roux, à la queue empanachée, à peine plus gros que le poing, qui arrivait cependant à étaler près de lui une tripaille qui aurait pu servir de terrain d'atterrissage à un hélico.

— Regardez, Messire Richard, comme il peut commander à sa panse, se réjouirent Lori et Lofty. C'est fol, non ?

Blade se contenta d'acquiescer du chef. Ce qu'il voyait était effectivement singulier. Le pantag se servait de son estomac comme d'un véritable organe. C'est-à-dire qu'il arrivait à le soulever, et même à l'enrouler comme le faisaient certains lézards avec leur langue pour attraper les insectes qui passaient à leur portée.

Une inquiétude s'en vint visiter Blade qu'il ne put s'empêcher de formuler.

— Et comment fait-on pour respirer une fois que... à l'intérieur ?

— Les suc digestifs agissent comme des filtres, le renseigna Inger. Les pantags sont des animaux merveilleux...

— Et elles durent longtemps, ces tempêtes ?

La blonde gonfla les joues.

— C'est difficile à dire, car on perd très vite la notion du temps... Mais quelle importance puisqu'on est à l'abri ?

Blade eut un signe de tête qui pouvait passer pour un assentiment alors qu'en réalité le temps était pour lui un facteur déterminant. Il devait en effet s'occuper de Gretchen, veiller à ce qu'elle ne manque pas de luminosité trop longtemps. S'il n'était déjà trop tard...

— Vous savez, Messire Richard, on n'est pas obligé de demeurer seul dans son coin, murmura Inger en décochant un regard incendiaire à son interlocuteur.

Blade fit celui qui ne comprenait pas. En d'autres temps, il n'aurait pas demandé mieux que de répondre à l'invite de la pulpeuse blonde mais il avait la tête pleine de Gretchen. Une Gretchen pour laquelle il craignait le pire et dont il ne pouvait s'occuper dans le contexte.

Une brutale montée de vent précipita les choses. Les trois femmes se tournèrent alors vers Blade, l'invitant à s'allonger sur l'extravagant tapis de chair où les deux adolescentes, toujours droguées, avaient déjà été déposées.

Blade demeura un instant hésitant, écartelé entre le désir profond de demeurer près de la statue de celle qu'il aimait et celui de céder à la raison qui lui commandait de jouer la sécurité.

Il trouva un moyen terme en s'emparant de la statue et en la rapprochant du foyer qu'il regarnit rapidement de quelques rondins amenés par les écumeurs. Puis, ne voulant se risquer à demi déshabillé dans l'étrange abri, il passa à la hâte des fringues et une paire de bottes récupérés dans des caisses appartenant aux défunts écumeurs.

— Vite ! s'impatientèrent Lori et Lofty. Les vents mauvais se renforcent !

Les deux femmes disaient vrai. L'endroit était à présent balayé par des rafales qui couchaient les flammes, faisant vaciller les ombres, remaniant le décor.

Sur le sol, Hungy ne cessait de relever les confins de sa poche stomacale, annonçant l'imminence de l'invisible fléau.

— Le grain va se calmer et alors il sera trop tard, avertit la blonde. La mort va arriver sans plus prévenir et transformer tout ce qui est vivant en froide pierraille.

Coincé, Blade se rapprocha du tapis de chair, refusa cependant de

s'allonger le premier, laissa ses trois compagnes prendre place, ne consentit à les imiter que lorsque les bords de leur singulier abri commencèrent à se relever puis à s'enrouler autour d'elles.

Alors, et alors seulement, il se coucha à son tour près de la blonde qui lui tendit la main.

— Ainsi nous ne ferons qu'un une fois recouverts, souffla-t-elle alors que la langue de chair glissait à présent lentement au-dessus d'elle comme un rideau mécanique.

Désorienté par la folle tournure des événements, autant que par la douceur et l'odeur agréable de la poche stomacale et aussi la cruauté des choix qui s'offraient à lui, Blade referma machinalement ses doigts sur ceux de la jeune femme mais n'en tira aucune forme de réconfort, aucun sentiment de trouble.

La gorge sèche, un trou en guise d'estomac, il attendit, allongé, que l'incroyable panse du pantag le recouvre également tout en demeurant étranger aux pressions répétées que Inger exerçait sur ses doigts, préoccupé par le fait qu'il n'avait pu établir de contact avec Gretchen durant le court moment où il avait transporté sa statue pour la rapprocher du feu.

Une voix éclata soudain qui le fit sursauter.

— Richard, j'ai besoin de toi ! Il faut que tu viennes !

Gretchen ! C'était elle ! Elle l'appelait ! Elle était toujours vivante ! Et elle avait besoin de lui !

Se libérant de l'étreinte de sa compagne d'abri, il s'extirpa avec difficulté des replis de la panse à la fois souple et rigide du pantag et boula à l'extérieur où il demeura quelques instants à observer l'extravagant phénomène. Les cinq femmes étaient entièrement recouvertes. Puis ce fut au tour de Hungy de disparaître, en quelque sorte absorbé par lui-même.

Blade se releva sans pouvoir décoller ses yeux du singulier conteneur vivant dans lequel il aurait dû se trouver, et qui avait pour l'heure l'aspect d'un long canapé fatigué, affaissé çà et là, défoncé par le poids des corps et des ans.

Il mesura alors l'étendue de son action irréfléchie. Qu'est-ce qui lui avait pris de bondir inconsidérément hors de cet abri ? Il était bien avancé, maintenant ! Comment comptait-il aider Gretchen dans ce climat empoisonné ?

Il remarqua que le vent était tombé, fit un rapide tour d'horizon,

les narines palpitantes, humant malgré lui l'air ambiant, cherchant à y déceler une senteur différente.

Il s'interrogea alors sur la conduite à adopter. Que pouvait-il entreprendre ? Courir ? Pour aller où ? Escalader une des nombreuses éminences qui l'entouraient ? Elles n'étaient pas assez élevées pour le mettre hors d'atteinte des émanations fossilisantes.

Un scintillement attira soudain son attention. Il s'agissait de la main gauche de Gretchen perdue lors de l'affrontement.

Jurant contre sa négligence, Blade marcha jusqu'à ce fragment de Gretchen, s'accroupit pour le ramasser, ressentit un certain trouble en constatant qu'il avait du mal à s'en saisir, que ses doigts ne lui obéissaient plus comme avant.

Comme il tentait de se révéler, il comprit la raison de cette brutale gêne à effectuer le plus commun des mouvements.

Il commençait à se pétrifier !

CHAPITRE XV

Serrant les dents à s'en faire péter les mâchoires, au prix d'une incroyable dépense d'énergie, Blade parvint à se redresser. C'était dément ce qui lui arrivait. Le moindre mouvement exigeait une somme d'efforts considérables. Et cela précisément au moment où la situation n'avait jamais demandé tant de promptitude.

C'était comme s'il était recouvert d'une armure aux mécanismes rouillés. La démarche lourde et maladroite, il ressemblait à un scaphandrier évoluant dans un océan d'huile à haute viscosité.

La poitrine écrasée par l'angoisse, et aussi par le phénomène de durcissement de tout son corps qui limitait insensiblement ses capacités respiratoires, Blade se dirigea vers Gretchen. S'il ne lui restait qu'une chose à faire, c'était bien d'aller replacer la main gauche de celle qu'il aimait.

Progressant péniblement, il dut jeter un coup d'œil sur sa propre main pour se convaincre de la présence du fragment de la statue. Il ne sentait plus rien, avait perdu toute sensibilité.

Il ressentit brusquement une vive douleur dans la tête. Son cerveau devait durcir, se racornir. La peur déferla en lui comme un paquet de mer. Il n'allait même pas atteindre Gretchen. Un voile descendit sur ses yeux et il fut plongé dans un noir d'encre l'espace d'une seconde. Sa peur redoubla. Il devait faire vite. Très vite. Et jamais il ne s'était déplacé aussi lentement.

Le souffle court, la respiration sifflante, il fixa son regard sur l'endroit de la statue où il devait positionner le poing gauche de Gretchen, abaissa son bras droit en conséquence... émit un râle de fureur en constatant que ce dernier demeurait bloqué bien trop haut.

Forçant, il parvint enfin à bouger son membre récalcitrant mais le résultat se révéla catastrophique si l'on songe qu'il le fit de manière si heurtée que le fragment de statue lui échappa pour rouler sur le sol.

Tout proche mais hors d'atteinte. Blade savait que s'il arrivait à se baisser, jamais il ne pourrait rejoindre la position verticale.

L'air étant vecteur du mal, il s'efforça de retenir sa respiration. Puis il s'interrogea : à quoi bon chercher à gagner du temps ? Il était coincé.

Une idée lui vint tout à coup qui pourrait, s'il parvenait à la mettre en pratique, le tirer de ce mauvais pas.

Un nouveau trou noir l'empêcha de se réjouir. Une terrible douleur fulgura le long de sa colonne vertébrale pour exploser dans son crâne, lui arrachant un grognement qu'il lâcha avec difficulté, sa gorge étant comme tapissée de fins hameçons.

Dépasant le mal, il se mit en branle. Il lui apparut alors qu'il devait peser des tonnes et du coup le plan qu'il venait d'échafauder lui parut encore plus impossible à mener à bien.

Jusqu'au-boutiste, soulevant avec peine ses pieds qui paraissaient rivés au sol, il se rapprocha de la statue et entreprit de la faire glisser sur le sol en la poussant devant lui à l'aide de ses tibias.

La douleur s'empara brutalement de son corps entier. Simultanément, il eut un drôle de goût en bouche ; comme lorsqu'on suce un caillou. Il fit claquer sa langue contre son palais, généra un bruit qui lui résonna dans toute la tête, lui provoquant une terrible pression derrière les yeux, comme si des doigts invisibles les poussaient hors de leurs orbites. Il voulut grimacer mais fut incapable de commander à ses muscles faciaux. Un froid polaire le submergea.

Puisant dans ses dernières forces, il shoota dans la statue et la fit rouler exactement là où il le voulait : sur ce qui demeurerait du feu de camp. Alors, allant au-delà de lui-même, il suivit le même chemin et se coucha sur la masse de pierre, s'y accrocha comme à une bouée et attendit.

Se référant à ce qui s'était passé sur la plage, lorsque la statue, exposée à la chaleur solaire, avait pris de l'altitude, Blade avait fait le pari fou de reproduire le phénomène en se servant cette fois du pouvoir calorifique des flammes. Et si cela fonctionnait, il n'aurait plus qu'à s'accrocher à Gretchen, en espérant qu'elle serait en mesure de le soulever et de l'emmener suffisamment haut pour qu'il puisse échapper aux vents pétrifiants.

C'était un plan assez fragile, pour ne pas dire parfaitement déraisonnable, mais il n'avait guère le choix.

Perdant toute sensibilité et donc à l'abri des brûlures, il risquait surtout de nuire à l'intégrité de Gretchen, mais aux situations désespérées répondaient les solutions les plus folles.

Il n'y avait plus à souhaiter qu'il fût vraiment l'Homme-Lumière de la légende !

Une nouvelle onde de souffrance lui traversa d'abord le crâne puis le corps entier, le tétanisant. Il eut la sensation de se refermer sur la statue, l'enserra comme s'il entendait se fondre en elle. Il aurait voulu lui parler mais était incapable de prononcer le plus petit mot. Il se consola en pensant qu'il allait finir en étreignant celle qu'il aimait.

Le noir s'imposa de nouveau à lui. Un noir total qui l'isola brutalement du contexte, renforçant son angoisse.

Puis, lui qui ne distinguait plus aucun son depuis un moment fut soudain agressé par un bruit sourd mais omniprésent qui faisait vibrer tout son être. Un bruit grave mais régulier qui faisait vaciller ce qui lui demeurait de raison. Une résonance, cependant, familière dont il finit par cerner l'origine : son cœur. Il s'agissait en effet des battements de son cœur dont les échos rebondissaient en lui comme un projectile ricochant sur les parois intérieures d'un carré.

Un son assourdissant, quasi insupportable, mais qui révélait néanmoins qu'il restait en lui un souffle de vie.

L'obscurité se déchira quelque peu et le décor lui revint, nébuleux, masqué par une espèce de brouillard qui étoilait la lumière. Il lui sembla qu'on lui poignardait les yeux, qu'une lame de glace lui pénétrait dans les orbites. Il comprit qu'il s'agissait des effets d'une vive et soudaine clarté. Un fol espoir naquit en lui, qui se trouva concrétisé par un soudain ébranlement.

Il ressentit simultanément une impression de chaleur, mais fut incapable de la situer. Il pensa que ses bottes ou son pantalon avaient peut-être pris feu mais n'y attacha pas d'importance car, à sa grande joie, l'ébranlement s'intensifia, marquant le décollage de la statue, donnant du corps à son plan.

Sa liesse fut de courte durée car, répondant à certaines lois de physique incontournables, et victime du poids de son passager, la statue se mit à basculer puis à pendiller interminablement.

Il ne demeurait pas assez de conscience à Blade pour éprouver une quelconque peur ou avoir des nausées, mais suffisamment cependant pour craindre d'être éjecté.

Mais le mouvement pendulaire finit par s'interrompre sans qu'il soit décroché et stabilisée, la masse de pierre s'éleva alors plus franchement mais par à-coups, jouet de courants aussi mystérieux qu'invisibles.

À travers la « buée » qui lui embrouillait le regard, Blade aperçut le sol qui s'éloignait, le rougeoiement du foyer et, plus loin, étrangement lumineuse, une boule qu'il identifia comme la main gauche de Gretchen.

Malgré son peu de discernement et les tourments qui l'accablaient, il ressentit comme un remords. C'était un peu comme s'il avait déserté. Gretchen comptait sur lui pour sa « reconstruction » et lui n'avait songé qu'à sauver sa vie.

La tête farcie d'idées contradictoires, épuisé nerveusement et physiquement, Blade se laissa aller et tenta, avec le peu de moyens intellectuels qui lui restaient, de faire le point.

Le bruit de son cœur s'imposa alors à lui.

Un bruit à la fois régulier, insistant, obsessionnel, hypnotique...

Qui le fit sombrer.

*
* *

Reprenant conscience, Blade demeura un moment dans le flou avant de se replonger dans la réalité. Et même là encore, il lui fallut remonter loin en arrière avant de raccrocher le présent. Les pièces du puzzle s'imbriquèrent alors et la vérité lui revint à la vitesse d'une traînée de poudre enflammée qui court vers un dépôt de munitions.

Il volait, accroché à la statue de Gretchen, dans l'atmosphère glauque, empoisonnée et ténébreuse de Kalmoor.

Simultanément, il éprouva une douleur lancinante au niveau de la main droite, en ressentit paradoxalement de la joie. Dans son cas, ressentir le mal, c'était très bon signe. Cela signifiait qu'il avait échappé à la pétrification et, qu'au pire, il survivrait dans cet état d'homme-statue. Un peu comme Gretchen...

Il remarqua qu'il n'entendait plus les battements de son cœur et qu'il respirait beaucoup plus librement qu'auparavant, que l'air sifflait moins en franchissant sa gorge.

Son moral ne s'en trouva cependant pas amélioré car, dans le même temps, ses muscles, tétanisés, se relâchaient trop vite. Comme il tentait de compenser, il lui venait des crampes qui dégénéraient insensiblement en espèces d'hernies, monstrueux nœuds de chair extrêmement douloureux qui l'obligeaient à desserrer son emprise sur

la statue.

Angoissé, il voulut tourner la tête pour tenter de se situer, fut tout surpris d'y parvenir, mais n'en tira aucun enseignement sur sa position par rapport au sol, l'obscurité étant son seul décor.

Il se demanda alors combien de temps il était demeuré sans conscience.

La statue n'était plus lumineuse au sens strict du terme, juste un peu laiteuse. Par contre, elle dégageait encore un peu de chaleur, ce qui signifiait qu'il n'était pas resté déconnecté des heures durant.

Il s'interrogea alors sur la suite des événements. S'il avait réussi à décoller lorsqu'il était lourd comme la pierre, il avait toutes les chances de continuer à voler à présent qu'il n'était plus qu'un passager de chair, mais comme tout ce qui s'élève finit par redescendre, l'avenir s'annonçait tourmenté. Et peut-être plus vite qu'il ne le souhaitait si l'on songeait que son emprise se relâchait à chaque seconde.

Encore un peu et il s'enfoncerait en hurlant de peur dans le gouffre obscur qui l'entourait.

Une image lui vint, celle du Baron de Crac voyageant sur un boulet de canon, qui lui tira un rire.

— Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ? fit soudain la voix de Gretchen.

Surpris, Blade faillit lâcher prise.

— Alors ? insista la jeune femme.

— Rien, c'était nerveux, éluda Blade le cœur gonflé de joie. Tu ne disais plus rien, je commençais à m'inquiéter...

— Je suis fatiguée d'appeler dans le vide, alors je fais des pauses.

— Tu vas bien, maintenant ?

— Mieux que tout à l'heure. J'avais froid. Tu as récupéré ma main gauche ?

— Oui mais... comme tu t'étais... envolée, j'ai dû la mettre en lieu sûr.

— Comment ça : envolée ?

— Sous l'effet d'une trop grande lumière, ta... tu t'élèves comme une montgolfière.

— Nous sommes toujours sur une plage ?

— Heu... Oui, toujours, simplifia Blade un peu agacé par le feu roulant des questions de la jeune femme.

— C'est bizarre...

Comme Blade, perclus de douleurs et affairé à se maintenir accroché, semblait ne pas avoir entendu, Gretchen revint à la charge.

— Tu m'écoutes ? s'inquiéta-t-elle. Je disais que c'était bizarre...

— Tout est bizarre, par ici, siffla Blade à bout de force.

— J'ai de drôles de sensations... Tu sais quoi : j'ai la plante des pieds qui me brûlent ! Tu devrais voir si tu ne les trouve pas qui traînent par là... Et pendant que tu y es, il y a mon bras droit qui me gratte... Tu te rends compte, avec ma main gauche, je serai au complet ! Tu vois quelque chose ?

Déjà en grande difficulté, Blade se contenta d'un grognement qui pouvait passer pour un acquiescement. Il se voyait mal, dans les circonstances présentes, entamer une conversation fatalement compliquée. D'autant moins que la jeune femme semblait avoir quelque peu perdu les pédales. Car à l'altitude où tous deux voguaient, ils avaient peu de chance de tomber sur ses pièces manquantes. Son état devait la perturber, même si elle se plaisait à affirmer le contraire.

— Cherche bien, surtout, car j'ai de nouvelles sensations, poursuivit Gretchen. C'est important car telle que je suis, j'ai peu de chances de pouvoir faire le voyage retour...

— Bien sûr que si, protesta Blade.

— Je sais ce que je dis : éparpillée, je suis condamnée à demeurer dans cet univers.

Comme Blade, consterné, conservait le silence, la jeune femme lança :

— Tu me caches quelque chose !

— Hein ? couina Blade.

— Parfaitement. Tu dis que je me suis envolée et ensuite tu prétends que nous sommes toujours sur une plage...

— C'est que... nous nous sommes juste déplacés sur le littoral, souffla Blade, fatigué.

— Et on continue, non ?

— Pourquoi ?

— À moins que quelque chose se rapproche de nous, estima la jeune femme. Un bateau, par exemple... Tu vois un bateau ?

Un flash éclata dans la tête de Blade, marquant les limites de sa résistance. Il avait beau aimer Gretchen, il arrivait à saturation. C'était

trop. Un bateau ! Voilà qu'elle lui demandait s'il voyait un bateau ! Alors qu'ils dérivaienent en pleine altitude !

— Tu vois quelque chose ? insista la jeune femme. Pourtant, ça se rapproche sérieusement... À présent, tu ne peux manquer de l'apercevoir... D'ailleurs, je sens qu'on est quasiment dessus, on va entrer en contact !

Tout se passa alors très vite.

Alerté par le ton pressant de Gretchen, et par la teneur pour le moins extravagante de ses propos, Blade tourna brutalement la tête dans ce qui lui semblait être le sens de la marche et il eut alors la surprise de découvrir non une masse, comme le prétendait sa compagne, mais un trait de lumière.

Une ligne verticale.

Puis, un peu plus loin, une seconde.

Deux droites opposées pas tout à fait rectilignes cependant, qui montaient chacune selon un angle de quarante-cinq degrés environ, comme les côtés d'un triangle dont le sommet demeurerait pour l'heure invisible.

Blade n'eut pas le temps de s'interroger plus avant sur la présence de ces étranges lignes lumineuses, pas plus que sur leur fonction, car sa brusque rotation de tête déséquilibra son extravagant véhicule.

Dès lors, lui qui ne tenait plus accroché à la statue que par pur miracle sentit ses doigts glisser sur la pierre parfaitement poli et il ne demeura plus accroché à la statue que par les jambes.

Il demeura ainsi, tête en bas, quelques milliènièmes de secondes, jusqu'à ce que l'étau de ses genoux se desserre à son tour pour le jeter dans le vide enténébré.

CHAPITRE XVI

Un trou en guise d'estomac, Blade recommandait déjà son âme à Dieu lorsqu'il heurta quelque chose de la tête et des épaules. Une surface dure mais pas vraiment lisse, hérissée de saillies qui lui labouraient le dos.

L'une d'elles lui fut cependant salutaire si l'on songe que, crevant l'étoffe de sa tunique, elle s'enfila dans son col sans pour autant stopper sa chute, mais la ralentissant, et ramenant Blade en meilleure position, si toutefois le fait d'effectuer un demi-tour pour tomber « normalement », c'est-à-dire tête en l'air et pieds en bas, pouvait constituer un plus.

Blade se retrouva donc une nanoseconde bloqué avant que son col ne craque et qu'il ne reprenne sa folle descente.

Le fait d'être dans le bon sens n'apportait, hélas, pas un grand réconfort, car la mystérieuse paroi défilait sous lui à une vitesse vertigineuse. Ses pieds rencontraient des creux, ses mains des aspérités, mais il glissait trop vite pour seulement prétendre freiner sa dégringolade.

Blade décida de mieux gérer sa chute. Pour ce faire, il donna un violent coup de reins qui le décolla un moment de l'espèce de toboggan, retomba sur le ventre et connut, malgré les coups encaissés sur toutes les parties de son corps, le sentiment de soulagement qu'apporte le fait de rentrer en contact étroit avec la matière... même si celle-ci défilait sous lui à plus d'un mètre seconde.

Tout allait si vite qu'il était incapable d'identifier la nature de ce qui défilait sous lui.

Puis, soudain, la paroi se déroba et, privé de soutien, il s'abattit droit dans le vide, s'enfonçant de nouveau dans un puits de ténèbres.

Le cœur dans la gorge, saisi par un brutal regain de panique, Blade aspira en sifflant l'air ambiant, comme si le fait de gonfler ses poumons pouvait compenser sa plongée vers un sol invisible.

Puis, se débattant, griffant l'obscurité de ses ongles, il eut d'un seul

coup la surprise de sentir une forme glisser entre ses doigts. Quelque chose de dur, de froid, qu'il identifia cependant instantanément.

Il s'agissait d'une chaîne.

Jugeant que c'est ce qu'il avait de mieux à faire, Blade referma ses mains sur la succession d'anneaux d'acier.

Emporté par la vitesse, il crut tout d'abord que ses bras se décrochaient de son corps. Il entendit les os de ses poignets craquer tandis que les maillons continuaient de défiler sous ses doigts comme s'ils étaient enduits de graisse animale.

Pétri de réflexes, il se colla contre la chaîne afin d'en accroître la friction contre la plus grande partie de son corps. Puis il parvint à enrouler sa jambe droite le long de la corde de fer sans se soucier de la spirale de feu qui consumait sa cuisse et sa botte.

Sa chute ralentie puis enfin stoppée, il demeura un moment accroché à la théorie de maillons allongés, immobile mais tremblant de toute sa membrure, la joue collée contre les anneaux tiédés par sa descente.

Là, il s'appliqua à faire le point, chercha tout d'abord à se situer en suivant le parcours de la chaîne. En vain. L'obscurité était si dense que rien ne se dessinait ni sous lui ni au-dessus. Pire que le fog londonien contre lequel il avait l'habitude de pester et qu'il regrettait pour l'heure amèrement. Un fog qu'il avait peu de chance de revoir s'il ne reconstituait pas la statue de Gretchen car les ordinateurs avaient enregistré leur double empreinte lors du transfert et comme l'une d'elles n'existait plus sous sa forme initiale, le voyage retour devenait improbable.

Chassant ces pensées pessimistes, Blade entreprit alors un mouvement pivotant et découvrit de nouveau la présence de ces curieuses lignes sur sa gauche. Moins brillantes, moins nettes, elles formaient toujours un immense triangle dont il était difficile de cerner la finalité.

La gorge sèche, il eut la sensation d'être coincé sur une de ces cordes que les fakirs et autres enchanteurs font se dresser dans les airs en jouant de la flûte magique.

À la seule différence, du moins il l'espérait, que sa chaîne était fatalement reliée à quelque chose de concret.

S'aidant des bras et des jambes, il entreprit de remonter à son point d'ancrage. Il le fit avec précaution, ressentant après coup une

extravagante sensation de vertige, et un besoin de se retrouver sur du « dur ». Du solide.

Tout en remontant, il s'interrogea sur le sort de Gretchen. Gretchen dont il s'était moqué quand elle prétendait « sentir quelque chose » qui se rapprochait.

Marquant un temps d'arrêt dans sa progression, Blade remarqua que les étranges lignes se rapprochaient insensiblement l'une de l'autre tout en s'éloignant de lui au fur et à mesure de son ascension.

Levant machinalement la tête, il s'aperçut qu'elles ne se rejoignaient pas comme il l'avait cru, mais qu'elles étaient barrées puis entourées plus haut par d'autres lignes, horizontales celles-là, dont l'une semblait supporter sa chaîne.

Reprenant son escalade, il continua d'observer le décor constitué par ces curieuses lignes, mais ne put en tirer aucun enseignement, sinon que cela évoquait une pyramide tronquée, surmontée, s'il s'en remettait à la topographie de ce qu'il venait de dévaler, d'une autre pyramide, peut-être tronquée elle aussi.

Un bien curieux jeu de construction...

Renonçant, momentanément, à essayer de deviner ce qui l'attendait en haut, il poursuivit son ascension. La chaîne se balançait moins, preuve qu'il se rapprochait de son point d'attache.

La barre lumineuse horizontale fut d'ailleurs bientôt sur lui et là encore, l'espèce de fluorescence qui la recouvrait s'estompa quelque peu au profit de zones d'ombres générées par les différentes formes dont elle était composée.

Les yeux et le front plissés par la curiosité, Blade mit un certain temps à identifier la nature de ce qui constituait la base de cette pyramide supérieure.

Un méchant frisson lui parcourut alors l'échine et il eut un mouvement de recul qui faillit le rejeter dans les ténèbres.

Cette corniche, au-dessus de lui, n'était pas une œuvre entièrement sculptée comme il l'avait tout d'abord cru, mais un incroyable entrelacs de sculptures habilement imbriquées les unes dans les autres.

Une phrase de la blonde Inger lui revint alors : « Des illuminés se sont mis en tête d'ériger un édifice qui surplomberait les ténèbres. Et pour arriver à leurs fins, ils se servent des corps pétrifiés par le vent comme principal matériau en les enchevêtrant de savante manière ».

Blade demeura abasourdi.

L'aveugle destin l'avait jeté sur la Tour !

CHAPITRE XVII

La Tour !

Blade mit un moment à se pénétrer de ce qui lui arrivait et surtout de ce que représentait cet inconcevable tumulus. Sa peau s'émerisa et il eut soudain froid jusqu'à la moelle des os.

Il dut reconnaître qu'il n'avait jamais réellement cru à cette histoire, même s'il avait été confronté aux manigances de ceux qu'on surnommait les écumeurs. Car il y avait une marge certaine entre les agissements d'une poignée de détrousseurs et le fait d'ériger un pont entre la terre et le ciel à l'aide de corps gelés par des vents de pierre.

Blade se sentit paralysé. D'abord par ce que représentait moralement cette incroyable construction, et aussi, plus prosaïquement, parce que cet assemblage, monté par un empilement de savants entrelacements, défiait toutes les lois de l'architecture.

Du coup, il n'osa plus bouger. Puis sa chute lui revint en mémoire, les chocs encaissés par l'édifice durant sa longue dégringolade, et il fut à demi rassuré. La construction devait pouvoir supporter son poids sans se démantibuler et s'abattre dans ces sombres abysses.

Il reprit son ascension sans avoir besoin d'escalader la corniche car il découvrit, noyé dans l'obscurité, une espèce de large trou d'homme dans lequel il s'engagea pour émerger dans la paroi d'où il venait d'être éjecté.

Une fois-là, il prit pied sur le dur et demeura un instant accroupi à reprendre son souffle, toujours accroché à la chaîne, elle-même fixée à un cercle d'acier entourant la taille de ce qui avait été une femme s'il fallait en croire le fessier charnu qui suivait.

Contrairement à ce qui se passait d'ordinaire, son regard ne s'accoutumait pas à l'obscurité et il était impossible de distinguer quoi que ce soit à plus d'une longueur de bras.

En fait, il n'existait comme points de repère que ces curieuses lignes lumineuses. Elles semblaient baliser la Tour et donnaient de la sorte une idée des formes de l'extraordinaire construction.

Afin de mieux voir, Blade se laissa couler jusqu'au bord de la corniche tout en demeurant prudemment cramponné à la chaîne. Là, allongé tête en bas, il se pencha sur un alignement composé de têtes, de pieds, d'épaules, les membres inférieurs ou supérieurs, entiers ou repliés, selon.

Un frisson lui parcourut l'échine lorsqu'il réalisa qu'il aurait pu, dans un futur proche, faire partie de cet inimaginable empilement de corps.

S'intéressant de nouveau à la corniche, ou du moins à ce qui la rendait lumineuse, il promena son index sur une épaule, le ramena enduit d'une drôle de matière poisseuse qui rendit l'extrémité de son doigt brillante.

Alors qu'il la portait à son nez, comme on le fait souvent par réflexe lorsqu'on se trouve en présence d'une substance inconnue, il ressentit subitement le besoin impérieux d'en découvrir le goût.

Cédant à sa pulsion, il goûta d'abord de la pointe de la langue, puis plus goulûment, comme s'il n'avait rien absorbé depuis un siècle.

Immédiatement séduit, il racla de l'ongle du pouce un tronçon de cette extravagante corniche, en l'occurrence un avant-bras, et goba aussi sec une boule de la grosseur d'une noix qu'il écrasa lentement entre langue et palais pour en tirer toute la saveur.

Jamais Blade ne se souvenait avoir rien mangé d'aussi bon. C'était sucré et épicé à la fois, et ça évoquait, entre autres et très fugacement, le miel, la cannelle, la baie de genévrier. Le légendaire nectar des Dieux ne pouvait être meilleur. C'était comme une explosion. Le goût divin se propageait partout dans son corps comme les ondes concentriques sur la surface de l'eau, apportant apaisement et sérénité.

Jamais non plus il ne s'était senti si bien.

Saisi d'une brusque fringale, il s'apprêtait à repiquer au truc, en griffant cette fois la corniche de ses cinq doigts, lorsqu'une voix le statufia :

— À ta place, j'évitais d'en reprendre !

Se retournant si brusquement qu'il faillit lâcher la chaîne, Blade découvrit une silhouette à quelques mètres de lui. Celle d'un homme à demi nu, juste vêtu d'une espèce de pagne, que sa maigreur rendait plus grand que la réalité.

— Je t'ai entendu dévaler mon étage ; t'as eu de la chance...

Blade conserva le silence. Il n'avait pas envie de discuter avec ce

type aux cheveux courts et blancs comme la neige et au corps si décharné qu'on pouvait lui compter les côtes. Il ne voulait d'ailleurs discuter avec personne. Il voulait juste qu'on le laisse en paix.

— C'est souvent que des ptéros, et même des Transformés comme toi viennent s'écraser contre notre tour, dit l'homme. T'es le premier que je vois s'en tirer. Les autres sont tous arrivés en bas, brisés comme du petit bois, qu'ils soient simples volatiles ou frais désenvoûtés comme toi. On peut dire que t'es né sous une bonne étoile !

Comme Blade demeurerait obstinément muet, l'autre s'approcha et s'accroupit en lui tendant la main.

— Je m'appelle Dante, se présenta-t-il, et je vais t'aider à rejoindre le sol avant qu'il ne soit trop tard...

Les traits figés sur un masque de défiance, Blade se releva sur un coude, considéra un moment son interlocuteur comme s'il ne le voyait pas. Puis un éclair passa dans ses yeux et, mécaniquement, il prit la main tendue avant de lâcher :

— Blade. Et c'est moi qui vais t'aider à rejoindre le sol !

Ce disant, il se rejeta brusquement en arrière, tirant à lui le nouveau venu qui, happé, s'envola littéralement avant de passer par-dessus la corniche.

Laissant filer quelques maillons de la chaîne, Blade roula sur lui-même pour se retrouver au bord du vide à fixer Dante qui se balançait lentement au bout de son bras.

— T'es fol, qu'est-ce qui te prend ? chevrota ce dernier en levant une face couleur de parchemin vers Blade.

— Il n'y a pas de place pour deux à cet étage, tu le sais bien, murmura Blade comme s'il chapitrait un enfant demeuré.

— Tu... Tu vas tout de même pas me lâcher ?

— Tu vois un autre moyen ? soupira Blade en accentuant insensiblement le balancement.

— Tu... Tu peux pas faire ça, couina Dante en jetant des regards apeurés alentour. C'est le brag, c'est lui qui est responsable !

Comme Blade semblait sourd à ses arguments, l'autre insista :

— Cette pâte lumineuse, c'est une drogue ! C'est pour ça que je t'ai mis en garde...

Blade eut un gloussement.

— Dis plutôt que tu voulais tout garder pour toi.

— Il me faut juste une boule de la grosseur d'une noix par jour, gémit Dante.

— C'est encore trop, décréta Blade. Je veux tout !

— Si tu en prends encore, tu ne quitteras plus la Tour...

Blade eut un nouveau rire.

— Je n'en ai pas l'intention. Mieux : je vais éjecter tous les autres. Je veux être maître du terrain !

— C'est la première phase, haleta Dante, on s'imagine qu'on n'aura jamais assez de brag et on ne pense qu'à agrandir son territoire, c'est-à-dire régner sur tous les étages. Puis on se rassasie et on se contente d'un seul niveau. Le problème, c'est qu'une fois ce stade atteint il est trop tard pour revenir en arrière : on est lié à la Tour de manière irréversible.

— Je verrai... Toi, par contre, je vais te libérer... Il ne te reste que peu de temps pour apprendre à voler !

— Ne fais pas ça, s'exclama l'autre, tu vas te damner !

— Tu l'as bien fait.

— Je n'ai pas eu le choix, c'était ça ou servir de matériau de base à la Tour, comme tous les autres. Parce qu'au début, on était enchaînés, liés à l'édifice ; ce n'est que plus tard, quand on a pris de l'altitude, que le brag s'est déposé sur les structures et que, pour notre malheur, on y a goûté... Mais toi, t'en es pas là... T'avais bien une vie avant que Bahar te transforme en ptéro, alors pense plutôt à retrouver les tiens !

— Je n'ai personne.

— C'est pas possible ! Et pour que Bahar prenne la peine de te métamorphoser, c'est que t'avais de l'importance...

— Qui ça ?

Dante eut une grimace de désespoir.

— C'est le brag... Ta mémoire commence à se diluer. Plus rien ne va compter pour toi que la Tour si tu te remues pas.

— Plus rien ne compte déjà plus, déclara Blade d'une voix désincarnée. Plus rien. Surtout pas toi. C'est pourquoi je vais te lâcher pour déguster quelques boulettes de ce... brag.

— Tu vas t'enfermer, t'isoler ! Tu seras bientôt même plus capable de communiquer !

— Tu le fais bien, toi !

— Moi c'est pas pareil : j'ai revu la lumière !

Plutôt hermétique jusque-là, Blade fronça les sourcils, trahissant soudain un évident trouble intérieur.

— La vraie lumière, poursuivit Dante, conscient de l'égarement qu'il venait de susciter chez son interlocuteur. Pas celle que procure le brag et qui permet d'y voir un peu plus clair lorsqu'on vient d'en absorber... Tu veux que je te la montre ?

— Je trouverai tout seul, merci.

— Je sais ce que tu ressens...

— Alors tu ne seras pas surpris si je te lâche, soupira Blade avec un détachement inattendu.

— La Tour va devenir ta vie, tu ne respireras plus que pour elle, tu n'envisageras plus de vivre loin d'elle !

— Je verrai bien.

— Tu vas devenir son esclave ! Tu la serviras jusqu'à ta mort !

— Je me servirai d'elle pour m'affranchir des ténèbres, corrigea Blade.

— Non, justement, argumenta Dante. Petit à petit, par le biais du brag, tu vas « devenir » la Tour. Tu vas pas te solidifier et servir sa croissance, mais elle va exister à travers toi et t'empêcher de la détruire.

— La détruire ?

— Oui, car à long terme, c'est ce qui arrivera... La lumière mettra fin à la malédiction et les... « sculptures » retrouveront leur état premier... ce qui entraînera la disparition de la Tour... Mais la prise régulière de brag va t'amollir et te fera renoncer à poursuivre la construction.

— Je ne te crois pas.

— Tu as tort... La Tour fait partie de la malédiction... Bahar l'a laissée construire car il savait qu'elle n'aboutirait pas, qu'elle finirait par asservir ses artisans et constructeurs.

— Tu me sembles bien virulent pour quelqu'un d'asservi.

— C'est la lumière qui m'a ramené à la réalité !

— Je croyais que la Tour ne devait pas aboutir.

— Je parle d'une autre lumière que celle du jour ou du soleil...

— Ça ne m'intéresse pas, ricana Blade. Adieu !

Comprenant que sa fin était proche, Dante profita de l'élan que lui

donnait le mouvement de balancier imprimé par son adversaire pour risquer un violent coup de reins, lancer son autre main et se saisir du poignet de Blade au moment précis où ce dernier le lâchait.

Pris au dépourvu, déséquilibré par la manœuvre désespérée du travailleur de la Tour, Blade sentit la chaîne lui échapper. Cherchant vainement à se raccrocher, il lança ses doigts sur la pente comme on jette un grappin avant de glisser par-dessus la corniche.

Emporté par le poids de Dante, Blade pivota sur le ventre d'un demi-tour avant de basculer dans le vide.

CHAPITRE XVIII

Tout se passa si vite que Blade n'eut pas le temps d'éprouver de la peur.

D'autant moins qu'il se sentait en complète harmonie avec la Tour et tous ses composants et qu'à aucun moment il ne lui vint à l'esprit qu'elle puisse lui nuire.

Par une chance dont il n'eut donc pas conscience, ses doigts se refermèrent sur une forme ronde et allongée, en fait un bras replié, sur lequel ils glissèrent durant quelques centimètres avant d'être stoppés par l'angle droit du coude.

Sa chute interrompue, Blade demeura en suspension, bras écartelés, dans une posture que tout autre aurait trouvé critique mais que lui, euphorique en diable, n'arrivait pas à prendre au tragique.

Moins serein, Dante se racla la gorge avant de s'adresser à lui.

— Si tu pouvais te balancer vers l'intérieur, je pourrais attraper la chaîne et te soulager, dit-il.

— Je me sens capable de tenir des années.

— C'est... c'est le brag qui te donne cette impression, haleta Dante, mais tu finiras par lâcher.

— Tu lâcheras avant moi. De toute façon, rien ne peut m'arriver. Et tu sais quoi ? Je suis juste sous la corniche et elle est parsemée de stalactites de brag... Je peux m'en gaver rien qu'en remontant de quelques centimètres et je ne vais pas m'en priver !

— Ce serait ta perte.

— Ça me regarde.

— Tu... Tu te souviens de ton nom ?

— Bien sûr.

— Vas-y, dis-le !

— Blade. Richard Blade.

— D'où tu viens ?

— C'est mon affaire... Eh ! mais qu'est-ce que tu fais ?

— Rien.

— Si, tu te balances pour attraper la chaîne !

— C'est pour te soulager avant que tu lâches.

— Je t'ai déjà dit que je me sentais de taille à tenir aussi longtemps que je voudrais !

— C'est l'effet du brag... Il agit aussi sur la mémoire... Il gomme tous les souvenirs, tout ce qui n'est pas la Tour...

— J'ai toute ma tête.

— Ah oui ? Comment es-tu arrivé jusqu'ici ?

— J'y suis, c'est tout ce qui compte. Et j'entends y demeurer seul !

— Tu ne te rappelles rien. Le brag a commencé à te laver la mémoire.

— Je connais mon nom.

— Moi aussi. Ça ne prouve rien. Essaie de te souvenir d'autre chose...

— C'est facile.

— Je t'écoute.

— Eh bien, je ne sais pas moi...

— Parle-moi des tiens... Parle-moi de ta mère, par exemple, personne n'oublie jamais sa mère... Comment elle s'appelait ?

Comme Blade ne répondait pas, Dante revint à la charge.

— Elle était blonde, brune ? Mais peut-être que tu ne l'as pas connue, qu'elle est morte en couches... Alors parle-moi de ton père... Ou encore de tes frères et sœurs, si t'en a eus... Un frère, ça ne s'oublie pas...

Il y eut un silence puis Blade s'agita quelque peu avant de pousser un cri qui glaça Dante.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'inquiéta-t-il.

— C'est... Je crois que c'est mon frère, dit Blade.

— Je ne voulais pas te faire de peine, c'était juste pour te montrer les effets du brag.

— Il... il s'appelle John...

— Tu... Tu t'es souvenu, exulta Dante, incrédule. J'aurais jamais cru !

— Je n'ai pas eu d'efforts à faire, souffla Blade. Il est là...

— Quoi ? Tu voudrais pas répéter ?

— Il est là, juste au-dessus de moi, dévoila Blade. Il fait partie de la corniche !

— Le brag t'a pas seulement ruiné la mémoire, il te donne des visions cornues, fit Dante.

— C'est bien lui, c'est John, et il vient d'ouvrir les yeux...

— C'est bien ce que je redoutais : le brag t'a rendu fol, commenta Dante.

Assis, encore tremblant de la mésaventure qu'il venait de connaître, les doigts refermés sur les maillons de la chaîne, Dante observait Blade sans rien dire.

Tout s'était passé dans le plus pesant silence.

Assommé par la terrible découverte, Blade était resté un moment sans bouger. Puis il avait manœuvré pour amener Dante près de la chaîne et ensuite, libéré du poids du travailleur de la Tour, il s'était facilement hissé sur la corniche où Dante l'avait rejoint après avoir escaladé la succession de maillons.

Allongé, Blade n'en finissait pas de caresser la tête de la statue de son « frère », de lui pétrir la nuque et le haut des épaules comme les masseurs le font pour relaxer leurs clients.

Gêné, Dante se racla la gorge.

— Merci... Merci de m'avoir remonté, murmura-t-il.

Puis, comme Blade ne répondait pas, il ajouta :

— Des familles entières sont passées dans la Tour...

Blade se retourna, l'air grave, puis revint à sa position initiale, renonçant à engager un dialogue impossible. Comment en effet expliquer à son interlocuteur qu'il venait de retrouver John Davis ?

— Il faut voir le bon côté des choses, commenta Dante. Sa présence t'a remis les idées en place. Sans lui, tu devenais un esclave de la Tour... Et puis rien n'est définitif : la malédiction levée, il redeviendra comme avant...

Dante avait raison. La découverte de John Davis avait agi sur lui comme un électrochoc. Heureusement, car le brag l'avait sorti de la réalité. Il avait commencé à tout mélanger et avait même cru, en découvrant Davis, qu'il s'agissait vraiment de ce frère qu'il s'était inventé depuis son arrivée sur Kalmoor.

Et il n'avait pas rêvé en voyant Davis ouvrir les yeux. Bien que pétrifié, ce dernier conservait un ultime carré de conscience. Comme l'avait affirmé Gretchen, l'ombre de Cynthia planait sur l'ensemble de cette histoire. L'amour qu'elle portait à son père lui avait permis d'établir avec lui des liens qui se riaient des distances et des circonstances. Et lorsque son père, projeté sur Kalmoor par les ordinateurs du Projet DX, s'était retrouvé pétrifié, Cynthia était venue à son secours en parvenant à se substituer à lui par le biais de la pensée juste avant qu'il ne soit entièrement fossilisé. Alors, c'était elle qui avait en quelque sorte pris le relais pour se pétrifier à son tour. Puis, comme le phénomène perdurait et menaçait de les réduire, d'abord elle et ensuite son père, elle avait cherché d'autres vecteurs. Peu lui importait qu'elle « contamine » le monde entier pourvu que son père conserve une parcelle de vie. Puis elle avait réussi à accrocher la « fréquence » de Gretchen, médium de renommée internationale, et s'était alors servie de la jeune femme pour arriver à ses fins, c'est-à-dire sensibiliser les initiateurs du Projet DX.

Voilà en gros ce qui s'était passé. Ce que Blade avait appris rien qu'en touchant la statue de John Davis, en la délivrant en quelque sorte de sa charge émotionnelle.

Voilà ce qu'il ne pouvait expliquer à Dante, lequel, dans le meilleur des cas l'ensevelirait sous un monceau de questions pertinentes mais embarrassantes, et dans le plus mauvais le considérerait à jamais perverti par les effets pernicioeux du brag. Un point de détail avait cependant retenu son attention qu'il se mit en devoir d'éclaircir.

— J'ai mal compris ou tu as dit que la malédiction levée, toutes les victimes des vents de pierre retrouveraient la vie ? interrogea-t-il.

— C'est ce qu'a affirmé Bahar. « La lumière revenue, tout sera comme avant ». C'est ce qu'il a dit.

— Et les malheureux qui auront été... brisés après leur transformation ?

— Tout sera comme avant !

Blade s'aperçut alors qu'il ne savait pas grand-chose de ce qui se tramait à Kalmoor. Il connaissait les grands traits de la situation, du moins ceux que la blonde Inger et ses compagnes avaient bien voulu lui révéler, mais sans plus.

Apparemment, le moment était venu d'approfondir la question.

— Voilà, à présent, tu en sais autant que n'importe lequel d'entre nous, conclut Dante. Maintenant, tu peux peut-être me dire d'où tu viens, non ?

— D'ailleurs, soupira Blade. Et lui aussi, ajouta-t-il en désignant le corps de John Davis imbriqué dans la corniche, et je voudrais bien qu'il puisse y retourner. Mais après ce que tu viens de me raconter, j'ai l'impression que ça ne va pas être facile !

Effectivement, s'il fallait en croire les renseignements donnés par le travailleur de la Tour, l'affaire était loin d'être menée à bien.

Dans l'ensemble, la situation était bien celle décrite par la blonde Inger. Dans l'ensemble seulement, car il y avait des détails, et pas des moindres, qui différaient.

Pour résumer, il s'agissait d'une banale histoire d'amour contrarié.

Bahar, le mage, l'enchanteur du royaume, était, malgré son grand âge, tombé fou amoureux de la princesse Ophélia, laquelle, n'éprouvant aucune sympathie pour lui, et faisant fi des conseils de ses augustes parents que le sorcier influençait depuis des lustres, avait radicalement repoussé ses avances.

Fou de rage, Bahar, qui comptait faire d'une pierre deux coups, c'est-à-dire mettre un tendron dans sa couche tout en visant le trône à plus ou moins brève échéance, Bahar donc avait alors exercé un chantage sur l'objet de sa convoitise : elle acceptait les épousailles ou bien il transformait le roi en ptéro et la reine en araignée géante.

Prise à la gorge, la princesse avait demandé à réfléchir. Puis, coincée, elle avait préféré mourir en s'offrant aux vents pétrifiants.

À la fois dépité et affligé, Bahar avait fait comme il avait dit, à la seule différence qu'au lieu de changer la reine en araignée géante, il l'avait transformée en putois.

Puis, après avoir fait construire un tombeau pour Ophélia, il avait voué Kalmoor aux ténèbres quasi éternelles puisque le seul moyen de gommer la malédiction consistait à sortir la princesse de son « sommeil de pierre ».

Et c'était là que la version de la blonde Inger divergeait.

— On prétend qu'il s'agit seulement de réchauffer la princesse pour la ramener à la vie, dit Blade.

Dante eut une sorte de hoquet.

— Quand il s'agit d'attraper les innocents, toutes les fables sont bonnes, ricana-t-il. C'est l'entourage de la princesse qui colporte toutes ces hérésies : c'est une manière de recruter des sauveurs sans les effrayer, car s'ils savaient d'emblée ce qui les attend, ils refuseraient tout net ! La plupart de ceux qui composent la Tour se sont ainsi fait prendre et...

Dante s'interrompit brutalement avant de porter sur Blade un regard nouveau.

— Tu es du nombre ! s'exclama-t-il. Ces foutues bonnes femmes t'ont piégé !

— Nos intérêts allaient dans le même sens...

— Tiens donc ! Tu sais comment on les appelle par ici ? Les tortueuses ! Et pas seulement parce qu'elles s'affublent de carapaces de tortues géantes pour échapper aux ptéros, mais parce qu'elles ont l'art d'embrouiller les têtes les mieux ordonnées. Comme elles savent que personne dans Kalmoor ne sera assez fol pour s'approcher de la princesse, elles ont pris le littoral comme terrain de chasse et s'arrangent pour enrôler les étrangers... En fait, elles simplifient volontairement quand elles parlent de « réchauffer », mais une fois à pied d'œuvre, elles devront changer de discours...

— Devront ?

Dante approuva d'un hochement de tête répété.

— À ma connaissance, personne n'est jamais arrivé assez près de la princesse pour vérifier la justesse des propos des tortueuses... Tous les étrangers recrutés jusqu'à maintenant ne sont jamais arrivés en vue du tombeau.

— Pourquoi prétendre qu'elles mentent, alors ?

Le travailleur de la Tour eut un haussement d'épaules.

— Parce qu'elles ont interprété à leur manière les termes de la malédiction... Réchauffer veut dire amener à la lumière, exposer aux rayons du soleil, et non recouvrir d'une couverture ou d'un corps chaud...

Ce fut au tour de Blade de hocher du chef à plusieurs reprises.

— Si je comprends bien, cette tour, vous l'avez construite dans le but de crever les ténèbres et d'amener la statue de la princesse à son sommet, dit-il après réflexion. C'est ça ?

— C'est ça ; seulement c'était compter sans le brag et ses effets languissants...

Une question brûlait les lèvres de Blade.

— Pourquoi se lancer dans une construction aussi démesurée alors que vous pouviez tout aussi bien emmener la princesse sur le littoral, là où la malédiction n'a pas de prise ?

— Parce que Ophélia est justement la princesse de Kalmoor et que la malédiction ne peut être levée que sur le territoire du royaume, là où elle sévit.

Blade prit alors le temps de la réflexion. L'affaire était décidément loin d'être jouée. À première vue tout semblait simple, mais il y avait loin de la coupe aux lèvres.

— Et vous en êtes où, de la construction ? Demanda-t-il.

— Dante eut une moue dubitative.

— Je n'en sais rien, avoua-t-il.

— Comment ça ?

— Chacun est responsable de son niveau, c'est tout.

— Vous ne communiquez pas ?

— Pour... Pour quoi faire ? Tout est bien comme ça...

Une sonnette d'alarme retentit dans la tête de Blade. L'autre n'avait plus la parole très sûre et ses réponses devenaient plutôt évasives. Il était évident qu'il n'avait plus tous ses esprits. C'était certainement « l'effet brag » qui reprenait le dessus.

— Tu es en train de replonger ! s'exclama-t-il. Tu voulais me montrer la lumière tout à l'heure, c'est le moment !

Dante mit un certain temps à assimiler les propos de son interlocuteur. Son front se plissa, trahissant une concentration extrême qui ne déboucha cependant sur rien de constructif.

— La lumière ? se contenta-t-il de répéter. Quelle lumière ?

Un frisson parcourut l'échine de Blade. Le seul appui sérieux dont il disposait semblait se déliter. Se relevant, il fit marcher ses neurones. Dante avait affirmé que chaque travailleur était en quelque sorte rivé à son niveau par l'inertie inhérente à la prise de brag. Donc s'il avait « revu la lumière », c'était fatalement à son étage.

Attrapant Dante par le bras, avec douceur pour ne pas le braquer, Blade reprit son interrogatoire sous un autre angle.

— Il y a bien un endroit où tu vis...

Parce que l'autre continuait de le considérer avec hébétude, comme s'il était transparent, Blade décida de se débrouiller seul.

Il réalisa alors qu'il avait gagné en acuité visuelle. Les structures de la Tour lui apparaissaient plus nettement. Un avantage lié au brag dont il devait profiter avant qu'il se dissipe.

L'édifice n'étant qu'une suite de niveaux en forme de pyramide tronquée, il n'était pas idiot de penser que les travailleurs avaient élu domicile le plus près possible de l'étage suivant.

Fort de ce raisonnement, Blade se lança dans l'ascension sans plus se préoccuper de Dante, lequel, soudain frappé d'une espèce de léthargie foudroyante, ne manifestait plus aucun signe d'ouverture.

D'abord gêné par le fait de se déplacer en piétinant des corps, en s'agrippant à des membres, ayant l'impression de commettre un sacrilège permanent, Blade finit cependant par se faire une raison, d'autant plus qu'il savait œuvrer pour la bonne cause.

Conscientieux, ne voulant rien manquer, il entreprit un mouvement tournant qui lui permit d'avoir une idée plus précise de la configuration du lieu. S'il ne s'était pas trompé sur la forme des étages, il s'était en revanche fourvoyé pour ce qui concernait le refuge de Dante. Il se trouvait à mi-hauteur.

Un abri qu'il découvrit pratiquement sans le chercher puisqu'il s'imposa à lui par le biais d'une lueur palpitante.

En fait, lueur était un bien grand mot si l'on songe que la lumière dispensée alors n'aurait pas seulement permis de se frayer un chemin dans un tunnel.

Une lueur qui, dans le contexte, prenait des allures de véritable phare.

Intrigué, le souffle court, Blade s'approcha de l'entrée du refuge. Un réduit grossièrement aménagé au centre de la pyramide. Une espèce de cube dans lequel on pouvait entrer – ou sortir – par chaque face en empruntant une ouverture en forme de losange.

Un logement un peu austère qui ne recelait rien si ce n'est deux blocs posés à même le sol de l'endroit.

Deux blocs qui s'illuminaient à intervalles réguliers, baignant les parois intérieures du cube d'une clarté douceâtre.

Deux blocs que Blade identifia instantanément comme les deux ultimes pièces du « puzzle Gretchen ».

Il fallut un certain temps à Blade pour assimiler sa découverte.

Puis, obéissant à un réflexe primaire, il leva la tête, scruta les ténèbres qui l'entouraient, en fut pour ses frais. Nulle trace de la

statue de Gretchen qui lui avait échappé quand il volait dans les ténèbres. Il s'intéressa alors de nouveau aux deux blocs et s'interrogea sur leur état.

Pourquoi, alors qu'ils baignaient dans l'obscurité la plus épaisse, pourquoi dispensaient-ils de la lumière ?

Manquant d'informations il retourna auprès de Dante, le retrouva comme il l'avait laissé, le regard vide, authentique zombie, presque semblable aux corps qui composaient la Tour.

Le cassant sur son épaule, Blade l'emmena sans lui tirer le plus infime soupir ni la moindre rebuffade. Il le transporta d'autant plus facilement que le malheureux ne pesait pas cinquante kilos. S'il fallait en croire le décor spartiate de son abri, Dante ne survivait qu'en absorbant du brag et cela se sentait.

Ce ne fut que quelques minutes après avoir été enfourné dans son réduit qu'il redonna des signes d'intelligence.

— Ces blocs lumineux, tu les as trouvés où ? lui demanda Blade dès qu'il eut le regard un peu moins flou.

— Plus haut... Ils étaient encastrés sous la corniche... Ils ont juste bousculé l'ordonnancement sans rien casser... Je me demande comment ils ont pu arriver jusque-là...

Blade aussi mais il se garda bien d'en faire mention. Après ce qu'il avait appris de la statue de John Davis sur le fantastique pouvoir de Cynthia, il évitait de rationaliser.

— Et je me demande aussi pourquoi ils brillent comme ça ? fit Dante. Pas toi ?

— Il y a longtemps que tu les as découverts ? éluda Blade.

L'autre gonfla les joues.

— Je peux pas dire... Ici, le temps n'existe plus... On reste à attendre sans se rendre compte... Mais c'est pas long, on est bien... Et puis le chant de la chaîne nous appelle et alors on fait ce qu'on a à faire...

— Le « chant de la chaîne » ?

— Le bruit des maillons qui s'entrechoquent... C'est le signal qu'il y a du travail... Alors on descend jusqu'à la corniche et on hisse ce qu'il y a à remonter, un ou plusieurs corps, selon, qu'on garde pour consolider un point fragile ou qu'on expédie dans les niveaux supérieurs...

— Combien d'étages au-dessus ?

Dante eut une nouvelle mimique de perplexité.

— Aucune idée... Je sais qu'ici c'est le niveau 41, c'est tout...

Se livrant à un rapide calcul, tout en prenant cinquante mètres comme base de chaque pyramide tronquée, Blade ne put s'empêcher de ressentir comme un vertige en réalisant qu'il se trouvait actuellement à plus de deux kilomètres du sol.

— Au début, j'étais au 33 expliqua Dante. Et petit à petit je suis arrivé là, au 41...

— Mérite, ancienneté ?

— Non... On remplace juste ceux qui meurent... De chutes, souvent, et aussi d'attaques de ptéros...

Blade réprima un soupir. Il ne tirerait rien de constructif de son compagnon de rencontre. La vie sur la Tour l'avait totalement déphasé et s'il avait quelquefois des sursauts d'entendement, il ne pouvait efficacement puiser dans un réservoir de souvenirs faussés par sa dépendance au brag.

— Et Bahar, qu'est-ce qu'il est devenu ? demanda-t-il pour maintenir son interlocuteur en éveil.

— Je ne sais pas.

— On prétend qu'il règne sur Kalmoor par le biais des ténèbres, insista Blade.

— On dit tellement de choses, répondit mécaniquement Dante.

Blade remarqua alors que la clarté émise par les fragments de Gretchen avait baissé d'intensité. Ils palpitaient toujours, certes, mais comme une flamme qui est près de s'éteindre. Ce qui expliquait le manque de réaction de Dante. La lumière n'était sans doute plus assez puissante pour le sortir de son état catatonique.

Blade s'interrogea alors sur le sort de Gretchen. Jusqu'où avait-elle dérivé après sa chute ?

Se secouant, il décida de monter dans les étages supérieurs, autant pour aller voir jusqu'où s'élevait la Tour que pour tenter d'en apprendre plus sur Gretchen.

Cependant, conscient du danger que lui faisait courir l'omniprésence du brag lié à la chape d'obscurité qui pesait sur l'édifice, il choisit de ne pas s'embarquer sans biscuits et récupéra l'un des fragments encore lumineux de Gretchen, le moins encombrant, l'avant-bras droit et la main qui allait avec, qu'il coinça dans sa tunique afin de conserver les mains libres.

Une fois paré, il eut un dernier regard pour Dante, fut un instant tenté de l'emmener avec lui afin de faciliter ses contacts avec les responsables des autres niveaux mais y renonça. La situation était trop sérieuse pour qu'il s'encombre d'un poids mort.

Il fit cependant un crochet par la corniche et se pencha sur John Davis.

— Je vais nous tirer de là, assura-t-il en étreignant son épaule de pierre. Je vais te ramener chez nous et débarrasser Cynthia de son souffle de pierre !

Puis, sur ces engagements, il se lança dans l'escalade de ce qui demeurait de la Tour.

Vers la Lumière.

Vers le Salut.

CHAPITRE XIX

Parvenu au niveau 49, ressentant un impérieux besoin de souffler, Blade s'accorda une courte pause.

Assis sur une corniche, il s'efforça de faire le point tout en scrutant les ténèbres au-dessus de lui, essayant d'entr'apercevoir une lueur annonciatrice de lendemains qui chantent, ou de deviner la silhouette tronquée de Gretchen, l'un n'allant pas sans l'autre dans son entendement.

En effet, en montant, il avait eu tout le loisir de remuer des idées et il lui était apparu que si les fragments luisaient de cette façon douceâtre, c'était certainement parce qu'ils réagissaient à distance à l'emprise de la statue, leur « mère ».

La statue de Gretchen qui, en s'élevant, devait être sortie de l'obscurité...

Ne découvrant rien qui éveille son attention, il s'apprêta à repartir. L'ascension se révélait fastidieuse car il s'était fait un devoir de parcourir les quatre faces de l'édifice afin de ne rien laisser au hasard. Les maîtres de chaque niveau, cloîtrés comme Dante dans leurs abris, ne lui avaient heureusement jusque-là posé aucun problème.

Se relevant, il se remit en route après avoir intensément fixé le bras droit de Gretchen qui reposait plaqué sur son ventre. Il s'obligeait à ce rite pour ne pas céder aux mystérieux pouvoirs du brag. D'ailleurs, il avait pris comme habitude de compter jusqu'à cent avant de stopper une dizaine de secondes, autant pour reprendre son souffle cassé par l'escalade, que pour s'emplir les yeux d'une lumière salvatrice.

Lumière qui rayonnait de moins en moins alors que le brag, lui, ne cessait de gagner du terrain. Il ne se limitait plus, comme plus bas, aux angles saillants de la Tour, mais recouvrait à présent la quasi-totalité des structures. De plus, il avait tendance à s'enfler, à s'épaissir. À tel point qu'il devenait fatigant à fouler, chaque pas générant un curieux bruit de succion qui n'était pas sans rappeler une marche dans les

fonds boueux.

Tout en montant, une évidence s'imposa soudain à Blade. Le brag ne dégagait plus de luminosité. Nulle part. Il avait au contraire une couleur d'encre qui se confondait avec l'obscurité ambiante.

Qui rejetait l'édifice dans le néant.

Il venait de franchir la corniche qui marquait la base du 50^e niveau, repartait après une brève halte, lorsqu'il buta contre un obstacle sur lequel il s'écrasa en jurant avant de constater dans une explosion de joie qu'il s'agissait de la statue de Gretchen. Elle gisait là, collée à la paroi par le brag. Son périple s'était achevé sur la Tour, comme il l'avait envisagé.

Le premier moment d'ivresse passé, il tenta de nouer contact avec la femme qu'il aimait. Mais il eut beau faire, elle ne répondit pas à ses appels. Désespéré, il demeura un long moment à monologuer, à dévider des mots, des pensées qu'il n'avait jamais osé délivrer à quiconque. Puis, il laissa ses mains courir sur les formes de la jeune femme mais renonça bientôt en constatant que ses doigts étaient devenus quasiment insensibles. L'action du brag, certainement.

Alors il se secoua. Il ne servait à rien de se lamenter. Il devait poursuivre sa quête, escalader la Tour jusqu'à son sommet. Il repartait lorsqu'un détail retint son attention. S'il avait estimé, en voyant les deux fragments de la jeune femme récupérés par Dante, que leur luminosité leur venait de la statue, il lui fallait à présent réviser son jugement. Gretchen n'était nullement exposée à la lumière et elle n'était nullement luminescente.

Perplexe, il fut un moment tenté de replacer l'avant-bras droit de Gretchen sur son corps tronqué mais renonça de peur d'un échec. Il avait déjà son content d'ennuis.

*
* *

L'étage, le cinquantième en l'occurrence, était construit sur le même dessin que les précédents.

Ayant de plus en plus de mal à s'arracher à l'emprise du brag qui devenait de plus en plus gluant, Blade, n'ayant plus rien à découvrir, avait décidé de monter droit et vite. Il ralentit cependant en constatant que l'abri du responsable de ce niveau était vide. Si le maître de l'endroit n'était pas comme les autres au bercail, abruti par

le brag, tout était à craindre.

Redoublant de prudence, s'attendant à chaque seconde à se trouver nez à nez avec le responsable du lieu, Blade continua néanmoins de progresser, une boule d'angoisse à hauteur du plexus. La perspective d'engager un corps à corps dans cette mélasse ne le tentait guère.

Le danger lui vint sous une toute autre forme. Il faillit en effet basculer dans le vide. Pas en manquant une prise, en glissant ou en perdant l'équilibre comme on pourrait le penser.

Simplement en montant.

Il se hissait droit lorsque ses doigts, répondant à une attitude mécanisée, lancés vers le matériau que l'on sait, ne trouvèrent rien sur quoi de refermer.

Un signal d'alarme se déclencha alors dans son esprit, mais il était trop tard. Un coup de jarret l'avait déjà propulsé trop haut. Privé de soutien, il battit un instant l'air de ses bras avant de basculer en avant, avant de tomber à l'intérieur de la Tour.

Par chance, une extrémité d'un membre statufié s'enfila dans sa ceinture de pantalon, stoppant net sa chute.

Un moment ballotté, il se ressaisit vivement, s'agrippa à la structure intérieure, demeura accroché là à reprendre son souffle tout en s'appliquant à faire le point.

L'évidence lui apparut bientôt : la Tour s'arrêtait là. Voilà qui expliquait l'absence du maître d'étage. Il avait dû chuter en « tricotant » son niveau et personne n'était encore venu le remplacer. Et à voir comment les choses évoluaient sur l'édifice, on pouvait se demander combien de temps il faudrait pour que cela bouge.

Il était en effet clair que tout ici partait en eau de boudin. Il aurait fallu un authentique maître d'œuvre, une présence constante et inflexible. C'était certainement ce qui s'était produit au tout début, avant que l'usure s'installe, puis la déception de ne pas aboutir. Ensuite, la présence du brag avait parachevé le tout en effritant les volontés. De plus, il devait devenir compliqué de se procurer de la matière première, Kalmoor n'étant plus très fréquenté...

Une chape de désespoir s'abattit sur Blade. Cette fois, c'était bien fini. Jamais il n'aurait la possibilité de sortir la princesse Ophélia de son sommeil de pierre. Il eut un hoquet. Ah ! il était beau, l'Homme-Lumière ! Il réalisa qu'à force de s'entendre baptiser de ce surnom, il avait fini par y croire.

Durement ramené à la réalité, Blade resta un moment comme assommé avant de remonter afin de regagner l'extérieur de la Tour.

Il remarqua, au moment de s'extraire des entrailles de l'édifice, que la paroi opposée s'élevait plus que celle qu'il venait d'escalader.

Intrigué, il s'y risqua après l'avoir éprouvé de quelques tractions, se hissa, n'eut pas à faire beaucoup d'efforts.

En effet, la différence avec les autres faces n'excédait pas un mètre.

Un mètre qui remet cependant tout en question si l'on songe qu'il permit à Blade, effaré, d'émerger des ténèbres.

CHAPITRE XX

Abasourdi, le souffle coupé, les yeux douloureux. Blade faillit lâcher prise de saisissement. Il y était arrivé ! Il avait vaincu les ténèbres !

Au-dessus de lui, l'aube se dessinait. Les derniers lambeaux de nuit encore piquetés d'étoiles se désagrégeaient lentement, comme s'estompaient les contours circulaires de deux lunes livides, tandis que s'annonçaient les premiers rougeoiements d'un soleil encore invisible.

Étreint par une émotion sans précédent, Blade demeura muet de stupéfaction alors qu'il aurait voulu hurler sa joie et en même temps exorciser la peur et l'angoisse qui le tenaillaient depuis son émergence dans ce monde étrange.

Jamais jusque-là il n'avait pris tant de plaisir à contempler le ciel. Il n'en avait pas été privé très longtemps mais cela lui semblait une éternité.

La gorge serrée, il se perdit dans la contemplation de l'univers bleuté qui s'étendait alentour, bordé sur trois fronts par la découpe serratiforme des vertigineux sommets qui enfermaient Kalmoor.

Son ivresse dissipée, Blade fit le point. S'il avait en quelque sorte vaincu les ténèbres, il n'était pas tiré d'affaire pour autant. Restait à présent à amener la princesse Ophélie jusqu'à ce niveau et là, c'était une autre paire de manches. Une tâche colossale, quasi insurmontable, qu'il aurait en tout cas bien des difficultés à mener à bien seul. Mais peut-être trouverait-il des appuis lorsqu'il aurait rejoint le pied de la Tour ?

Il en était là de ses réflexions lorsqu'il eut soudain l'impression de détenir une bête vivante dans sa tunique. Incrédule, il réalisa qu'il s'agissait du bras droit de Gretchen, lequel, soudain exposé à la lumière, se découvrait des envies de liberté.

Veillant à ce qu'il ne puisse lui échapper, Blade se retourna, prêt à redescendre, lorsqu'il aperçut avec stupeur, à travers les interstices de la construction, une importante tache de lumière.

Le front barré de rides, il identifia la statue de Gretchen. Elle ne luisait pas comme un phare mais dispensait à présent une sourde clarté alors qu'on ne la distinguait pas de l'obscurité quelques minutes auparavant.

Une clarté qui allait, d'ailleurs, crescendo, tout comme celle qui émanait du bras droit, lequel ne cessait de soubresauter contre son ventre, tel un animal pris au piège.

Blade eut alors une révélation. Il crut comprendre pourquoi les deux fragments de Gretchen luisaient légèrement auparavant. Ils réagissaient au troisième élément, celui qui avait été abandonné près du feu de camp des écumeurs. Exposé aux flammes, ce dernier emmagasinait une clarté qui avait la propriété de se diffuser dans tous les autres fragments d'un même tout. Il s'agissait d'un singulier phénomène d'induction. Et si la statue n'avait, elle, pas été influencée, c'était en raison de sa masse trop imposante pour le peu de lumière dispensée par le foyer.

Pour vérifier sa théorie, Blade sortit la main droite de Gretchen, l'exposa pleinement à la lumière crue de l'aube tout en prenant garde qu'elle ne lui échappe pas. Plus bas, la statue devint quasi instantanément plus lumineuse.

Ravi d'avoir vu juste, Blade éclata alors d'un rire homérique.

Il venait de trouver le moyen de tirer la princesse Ophélia de son sommeil de pierre.

*
* *

Blade jeta un ultime coup d'œil à son travail, poussa un grognement de satisfaction. Il avait fait pour le mieux avec les moyens dont il disposait.

Fort de sa découverte, du phénomène de transmission de lumière dont jouissaient les différents éléments de Gretchen, il avait concocté un plan qu'il s'appliquait pour l'heure à mettre en pratique.

Plutôt que de s'atteler au travail de Titan qui consistait à hisser la princesse jusqu'au faite de la Tour, il avait imaginé de lui apporter la lumière à domicile par le biais du bras droit de Gretchen.

Pour ce faire, il venait, après l'avoir montée jusque-là, de fixer la statue tronquée de Gretchen au sommet de l'édifice avec des lanières d'étoffe tirées des manches de sa tunique. Il aurait pu se contenter de

la coincer dans d'autres éléments de la Tour mais avait finalement préféré l'attacher de peur qu'elle ne se décroche et disparaisse dans les nuées.

Malgré de nombreuses tentatives, il n'avait pu de nouveau entrer en contact avec la jeune femme.

Cependant, bien qu'il en éprouvât une sourde inquiétude, il était pour l'heure porté par la perspective de lever la malédiction et cela lui gonflait le cœur d'espoir. D'autant qu'il était redescendu au 41e niveau récupérer les « jambes » de Gretchen et qu'il avait pu, comme elle l'avait prétendu, les lui « rajuster » sans problème.

Au passage, retrouvant Dante de nouveau sorti de l'emprise du brag, il lui avait donné pour mission de rejoindre la base de la Tour et de préparer les autres maîtres des différents niveaux à son arrivée.

Sur le point de redescendre à son tour, Blade jeta un dernier coup d'œil à Gretchen, s'assura de la présence de son bras droit contre son abdomen, avant de s'abandonner quelques secondes à la contemplation d'un spectacle qu'il n'était pas près de revoir, du moins dans de telles conditions.

C'était magnifique. Éclaboussés de soleil, les crêts qui encadraient Kalmoor ressemblaient à de longs fuselages sombres lancés à l'assaut des cieux. Certains pics, émaillés de plaques de schiste micacé, n'étaient pas sans évoquer un univers de glace.

Rassasié, Blade se tournait en direction du littoral, les yeux plissés par la trop forte splendeur, lorsqu'une forme sombre fondit soudain sur lui.

Totalement pris au dépourvu, il identifia un ptéro au moment précis où les serres du volatile se refermaient sur ses épaules.

Arraché de son perchoir, il bascula en hurlant par-dessus Gretchen, lança par réflexe ses mains à la recherche d'un improbable soutien, le trouva cependant en la présence des pattes écaillées sur lesquelles il referma ses doigts.

Il fallut quelques secondes à Blade pour comprendre ce qui lui arrivait. Il n'eut cependant pas le temps d'avoir peur car très vite il réalisa que le volatile était en mesure de supporter son poids, ce qui était somme toute rassurant. Ce qui l'inquiétait, par contre, c'était la suite des événements. Sans nul doute, le ptéro l'avait enlevé pour en faire son repas et il allait l'emmener loin de la Tour, sur un des crêts voisins où il avait ses habitudes, ou encore le remmener vers le littoral, ce qui de toute façon ne faisait pas son affaire.

Imaginant sans peine ce qu'il était advenu du maître du dernier niveau de la Tour, Blade décida de ne pas partager son sort. Limité dans ses possibilités d'intervention, et faisant fi des serres du volatile, qui lui entraient profondément dans la chair, il se balançait d'avant en arrière, contrariant le vol du ptéro, cassant son rythme, avant de donner un violent coup de reins qui le renversa tête en bas tandis que ses pieds entraient en contact avec le ventre de l'animal.

Blade n'avait trouvé que cette parade pour obliger le volatile à ralentir : lui comprimer la cage thoracique. En clair, l'étouffer.

Tirant sur ses bras, il accentua sa pression. Ses semelles s'enfoncèrent dans le corps mou et il lui sembla entendre d'horribles craquements malgré l'air qui lui sifflait aux oreilles.

Une impression qui trouva sa confirmation dans le fait que le ptéro desserra ses ergots, cherchant manifestement à se débarrasser d'une proie finalement récalcitrante.

Loin de relâcher son emprise, Blade la renforça au contraire, provoquant soudain un virage brusque et une descente en plongée du volatile, lequel rabattit ses ailes le long de son corps avant de piquer vers le sol.

Rejeté en arrière par le changement de cap et la vitesse, Blade parvint à compenser en sollicitant les muscles de ses bras comme jamais.

Quittant la lumière, il pénétra soudain dans le ciel enténébré de Kalmoor avec la fâcheuse impression d'entrer dans un mur.

La raison chancelante, il s'efforça de contenir la panique qui montait doucement en lui en s'appliquant à maintenir sa pression. Insensiblement il se sentait mollir. Cela tenait surtout à l'obscurité et à la perte de références qui en résultait. Il s'attendait à s'écraser au sol à chaque seconde.

La force centrifuge le rejeta brutalement sur sa droite et il comprit que le volatile avait entrepris une descente en spirale en virant très sèchement autour d'une forme qu'il devina en apercevant ses lignes extérieures lumineuses. Le ptéro tournait autour de la Tour.

Cette constatation glissa sur Blade. Peu importait la technique employée par le volatile pour se débarrasser de lui, il devait tenir, même si cela relevait de l'impossible.

Un voile rouge lui descendit devant les yeux et il sentit son estomac lui remonter dans la gorge. Ses forces l'abandonnaient. Il

perdait sa vivacité d'esprit. C'était comme s'il avait du coton dans la tête. Sa raison l'incitait à lâcher prise, mais son instinct commandait le contraire.

Puis le ptéro redéploya soudain ses ailes, bloquant quasiment son vol. Par contrecoup, Blade sentit ses mains riper sur les pattes écailleuses. Simultanément, le bras droit de Gretchen glissa sur son ventre avant de gicler hors de sa tunique et tomber dans le vide.

Blade put suivre sa course avec horreur. C'était comme un brûlot jeté dans un puits. Le fragment de Gretchen heurta soudain l'une des parois de la Tour, ricocha, puis toucha de nouveau avant d'exploser en dizaines de débris qui griffèrent la nuit magique comme les pattes d'une araignée lumineuse.

Blade hurla de colère. Il venait de perdre Gretchen, comme il venait de perdre ses chances de ramener la lumière sur Kalmoor.

Requinqué par cette colère froide, tirant sur ses bras, il reprit sa position initiale, piétinant avec fougue et détermination les entrailles de son agresseur.

Comprenant qu'il n'arriverait pas à éjecter son encombrant passager, et tenant malgré tout à s'en débarrasser, le ptéro reprit un vol doux, planant, qui l'amena au contact du sol, d'où il s'arracha aussitôt que Blade eut rejoint le plancher des vaches.

Sonné, Blade demeura un instant debout, figé dans l'obscurité, le sang à la tête, ayant du mal à comprendre de ce qui venait de survenir.

Il réalisait tout juste et mesurait l'ampleur du désastre lorsqu'une voix connue le tira de sa torpeur.

— Dieu merci, vous êtes sauf, Messire Richard !

Se retournant d'un bloc, Blade aperçut Inger qui marchait vers lui, Hungy perché sur son épaule. Derrière elle, Lori et Lofty suivaient le mouvement, leur drôle de frimousse, parcheminée et ridée, exprimant un réel soulagement.

— S'il demeurerait un doute à votre égard, il est à jamais dissipé, dit Lori.

— Seul l'homme de la légende pouvait résister aux vents pétrifiants, poursuivit Lofty.

— Et voilà qui achève de prouver que vous êtes bien celui que nous attendions, conclut la blonde en tendant à Blade un objet qui lui réchauffa le cœur.

Il s'agissait du poing gauche de Gretchen qui luisait comme un petit soleil.

CHAPITRE XXI

La crypte qui renfermait le corps d'Ophélia avait été aménagée dans un ancien puits de mine désaffecté situé à proximité de la Tour.

L'avant-bras et le poing gauche de Gretchen heureusement récupérés, Blade n'avait pas perdu de temps et, escorté par les trois femmes, il avait gagné l'entrée de la galerie qui conduisait au tombeau de la princesse, tunnel où il évoluait présentement avec circonspection.

L'air était chargé d'humidité. Des plaques d'une moisissure verdâtre recouvraient çà et là les parois et le sol de la galerie.

Le fragment de Gretchen dans la main gauche, le sabre d'abattis ayant appartenu à l'un des écumeurs et intelligemment ramené par Lori dans la main droite, Blade progressait prudemment, le souffle court, paré à toute éventualité. Il faisait de plus en plus froid. Depuis quelques minutes, sa respiration formait des jets de brouillard qui tardaient à se dissiper et qui déposaient de fines particules d'humidité sur ses vêtements.

Il avançait avec précaution en marchant sur les traverses de bois qui soutenaient des rails encore luisants du passage de milliers de wagonnets. Le moindre son rebondissait contre les parois et mettait un temps infini à s'estomper.

La peur au ventre, Blade s'efforçait d'aller à un rythme régulier, sachant qu'il était certainement le premier à s'aventurer si loin, tout en surveillant particulièrement le sol, imaginant que Bahar avait émaillé le parcours de mortelles embûches.

Paradoxalement, le fait qu'il puisse évoluer sans difficulté commençait à le troubler. Il en était à se demander s'il n'avait pas été un peu rapide dans ses déductions. Bien sûr, la lumière véhiculée par les fragments de Gretchen venait en ligne droite du soleil de Kalmoor, mais était-ce suffisant ? Ne fallait-il pas que la princesse soit directement confrontée à l'action de l'astre ?

Soudain un épais nuage obscur s'abattit sur lui. Il hurla avant

d'identifier des milliers de minuscules chauves-souris, lesquelles, sans doute dérangées par une clarté inhabituelle, avaient décidé de changer de point d'ancrage.

Le vol de chiroptères passé, Blade reprit sa progression. Une cinquantaine de mètres plus loin, la galerie se rétrécit sensiblement et il eut alors la fâcheuse impression d'évoluer entre les mâchoires d'un étau.

S'arrêtant, il ne put s'empêcher de fixer les parois afin de s'assurer de leur immobilité. Ce faisant, il aperçut, devant lui, à gauche, une forme sombre qui laissait deviner l'entrée d'une grotte ou d'un couloir secondaire.

Blade en était là de ses constatations lorsque le sol se mit à vibrer sous ses pieds.

Surpris, il demeura un instant tendu, à tenter d'identifier l'origine de ce phénomène. Puis, il finit par se retourner et ce qu'il découvrit alors le stupéfia. Un wagonnet surgit du néant arrivait sur lui à une vitesse vertigineuse !

Le regard agrandi par l'horreur, il réalisa que l'étroitesse de la galerie ne lui permettait pas de se plaquer contre les parois. Il se souvint alors de la béance qu'il venait d'entrevoir, se lança vers elle, voulut s'y jeter lorsqu'un signal d'alarme se déclencha dans sa tête, le fit se rejeter en arrière à la toute dernière extrémité, et cela malgré la menace du wagonnet qui le télescopa de plein fouet... sans qu'il ressentie rien, – pour la bonne raison qu'il le traversa comme on traverse un nuage.

S'il ne fut pas réellement surpris, Blade poussa néanmoins un long soupir de soulagement. Il avait vu juste. Ce wagonnet était un leurre. Une image en 3 D certainement due à la magie inventive de Bahar. Un piège destiné à ceux qui étaient assez fous pour se lancer dans une telle galère. En voulant éviter un véhicule de synthèse, il se serait à coup sûr perdu. Se penchant sur le seuil de l'entrée de l'espèce de grotte, il aperçut, quelques mètres en contrebas, une fosse hérissée d'une dizaine de pieux en bois, pointes brûlées en l'air, sur lesquelles il se serait empalé.

S'adossant à la paroi, il prit le temps de souffler. Il s'en était réellement fallu d'un rien. Heureusement, il s'était repris à l'ultime seconde, lorsqu'il avait réalisé que le wagonnet se déplaçait sans bruit.

Rasséréné, il repartit d'un meilleur pied. Si Bahar s'intéressait à lui, c'est qu'il était dans le vrai.

La galerie déboucha bientôt dans une immense salle dont la voûte, haute comme celle d'une cathédrale, était constellée d'immenses stalactites luisant d'humidité. Certaines avaient rejoint le sol et formaient de formidables colonnes de l'ampleur de pattes d'éléphant.

Tout était recouvert de plaques de moisissure, à l'exception d'une épaisse dalle de pierre sur laquelle reposait un imposant cercueil noir.

La gorge sèche, Blade pénétra dans la salle mortuaire, se dirigea vers la dalle tout en prenant soin de regarder longuement partout alentour. Tout lui semblait trop simple, trop facile.

Parvenu à hauteur du cercueil, il en fit le tour, chercha à l'ouvrir, pesta en constatant que le couvercle était chevillé.

Alors, ne s'embarrassant pas de précautions, décidé à aller au plus court, il leva sa machette et l'abattit de toutes ses forces.

Il s'apprêtait à recommencer lorsqu'un éclair, jailli de la galerie, vint frapper la lame de son sabre.

Le corps secoué par une folle décharge électrique, il se cambra avant d'être projeté au sol.

Se relevant, il récupéra le poing gauche de Gretchen et s'en revint près du cercueil dans le but de terminer ce qu'il avait entrepris. Il s'identifia alors un instant aux héros des films de la Hammer, qui se risquaient dans les cryptes des châteaux de Transylvanie pour réduire les vampires du cru en leur plantant des pieux de bois dans le cœur ou en les confrontant à la lumière du jour.

Seulement là, c'était l'inverse. La lumière viendrait à bout de la malédiction et tout rentrerait dans l'ordre. Tout. Partout. Du moins, Blade l'espérait.

Serrant les dents, il s'attaqua de nouveau au couvercle du cercueil. Maniée avec force, la lame de son sabre se ficha dans le bois et refusa de s'en extraire.

Comme Blade s'activait en vain, un rire gras retentit soudain qui le figea. Vivement il se retourna, cherchant d'où émanait ce rire qui rebondissait sur les parois de la salle. C'est alors que le sabre d'abattis, soudain animé d'une vie propre, lui échappa de la main pour virevolter au-dessus du cercueil dans des moulinets de parade avant de fondre sur lui.

Effaré, Blade ne perdit pas de temps à se demander s'il était le jouet de son imagination. Cisailé par le fil tranchant de la machette, l'air sifflait comme des serpents rageurs, obligeant Blade à reculer, à

s'éloigner de la princesse.

Commença alors une fantastique partie de cache-cache, Blade n'ayant d'autre solution que de se dérober à la lame tout en tentant d'échafauder un plan qui lui permette de se sortir de cette situation délicate. Mais comment combattre un ennemi invisible, et avec quelle arme ?

Acculé à l'un des piliers de calcaire qui émaillaient la salle, Blade parvint *in extremis* à se soustraire à un coup droit qui, s'il avait atteint son but, l'aurait proprement fendu en deux.

L'acier tinta durement contre la pierre, provoquant un son semblable à celui d'un glas.

Ébranlées par l'onde de choc, des stalactites se décrochèrent de la voûte, authentiques épées de pierre, qui s'abattirent sur le sol obligeant momentanément Blade à battre en retraite en direction de la galerie.

Avisant au sol l'une de ses aiguilles de calcaire de bonne taille, il s'en empara et put enfin faire face.

S'ensuivirent quelques échanges bruyants, d'une violence accrue, qui continuaient à faire pleuvoir les piques de pierre tout en déstabilisant Blade.

Ce dernier commençait à se fatiguer, à se défendre des deux mains après avoir coincé le poing gauche de Gretchen dans sa ceinture de pantalon, lorsque, à la suite d'un échange pourtant modéré, la lame du sabre s'étoila avant de se briser en plusieurs morceaux comme un miroir ordinaire.

Haletant, Blade considéra la poignée de l'arme qui finit par s'abattre sur le sol après avoir flotté un moment. Le souffle court, il s'efforça de faire le point. Ce n'était guère brillant : la seule arme dont il disposait s'était retournée contre lui et il ne devait à présent plus compter que sur ses seules possibilités.

En réfléchissant, il en conclut que Bahar s'était, comme on le lui avait rapporté, complètement investi dans la malédiction qui pesait sur Kalmoor. Il « était » certainement l'obscurité qui enveloppait le royaume et, à ce titre, demeurerait incapable de se matérialiser en tant que personnage et ne pouvait donc que se servir des éléments du décor pour combattre les fous qui osaient approcher le caveau de la femme sur laquelle il avait jeté son dévolu.

Ses moyens physiques retrouvés, Blade se demandait comment il

allait pouvoir ouvrir la dernière demeure de la princesse Ophélia lorsqu'une sonnerie d'alarme résonna dans un coin de son crâne. Il lui sembla soudain tout à fait improbable qu'un sorcier roué comme Bahar ait pu se comporter comme le commun des mortels.

Blade eut brutalement la certitude que tout cela n'était qu'apparence, qu'il était en train de s'attaquer à un leurre. Ophélia n'était pas dans ce cercueil. C'était trop facile. Trop simple pour un esprit tourmenté comme celui de Bahar.

Convaincu, il promena alors un regard inquisiteur sur le décor. Les caches éventuelles n'étaient pas légion. Il entreprit néanmoins un tour complet de l'endroit sans rien découvrir. Pas d'anfractuosité, ni de cavité naturelle ; pas de traces de puits.

Revenu à son point de départ, Blade remettait son raisonnement en question lorsqu'un détail lui sauta soudain aux yeux. Le cœur battant, il ramassa ce qui demeurait du sabre d'abattis, c'est-à-dire la poignée et un tronçon de lame long de deux travers de doigt, avant de se diriger vers l'un des nombreux « piliers ».

Celui qui avait arrêté son choix offrait la particularité d'être à la fois plus imposant et plus régulier que les autres. Trop pour être le fruit du hasard...

La gorge sèche, Blade s'attaqua alors par petits coups à l'espèce de colonne, faisant dans un premier temps voler des nuées de poussière, puis décollant des plaques entières d'un enduit résineux qui révéla bientôt une matière compacte et lisse bien loin du calcaire qui composait d'ordinaire ces sculptures naturelles.

Blade sentit la course de son sang s'accélérer dans ses veines en reconnaissant la forme d'une hanche. Ainsi, il avait vu juste ! Ophélia était là, « ensevelie » dans ce pilier par les bons soins de Bahar.

Continuant à gratter précautionneusement, il mit bientôt à jour le ventre de la princesse.

Un bruit sourd attira alors son attention, interrompant son action.

Incrédule, il mit un moment à comprendre qu'il s'agissait du cœur d'Ophélia qui venait de se remettre à battre.

Interdit, il vit le ventre de la princesse changer de couleur, de texture, puis frémir en se granulant sous l'action de la fraîcheur qui régnait alentour.

Une autre forme de bruit, encore plus sourd, plus fort, fit lever la tête de Blade.

Cela venait de l'extérieur. C'était comme si le sol au-dessus de lui était parcouru par un troupeau d'éléphants.

La gangue de résine et de calcaire qui enveloppait Ophélia se détacha alors par plaques, révélant une silhouette de pierre qui virait instantanément couleur chair au fur et à mesure que la lumière la touchait.

Bientôt, la princesse fut entièrement dégagée. Ses cheveux, blonds, longs, glissèrent sur ses épaules, recouvrirent sa nudité. Lorsqu'elle ouvrit les paupières, révélant un regard vert émeraude, Blade comprit pourquoi Bahar était tombé fou amoureux d'elle. Elle était la séduction faite femme.

À l'extérieur, c'était toujours le même vacarme assourdissant et Blade comprit soudain qu'il s'agissait de tous ceux de la Tour. Ils connaissaient les mêmes avatars que la princesse : eux aussi recouvraient leur apparence première. Et cette rumeur naissait de leurs cœurs qui se dégourdissaient.

Blade eut alors une pensée pour Gretchen. Comment allait-elle s'en tirer, elle qui se trouvait au sommet de l'édifice ?

Puis il cessa de s'interroger en réalisant que Bahar n'avait jamais eu l'intention de laisser la princesse lui survivre. Il avait tout prévu, même cette terrible fièvre liée à la fin de la malédiction, qui secouait le sol aux environs de la Tour.

Se saisissant de la princesse et la jetant sur son épaule, Blade se précipita vers la sortie au moment où la voûte, soumise aux ondes de choc nées de ces innombrables poitrines qui agissaient comme de véritables caisses de résonance, commençait à se lézarder, laissant filtrer des nuages de poussière et des pépites de calcaire.

Les muqueuses immédiatement tapissées d'un pulvérulat qui gênait la respiration, courant sous une pluie de pierres, se déplaçant dans un brouillard semi-solide qui griffait les yeux, Blade buta contre une des concrétions qui encombraient le sol, s'affala en jurant, se releva incontinent, récupéra la princesse évanouie... et réalisa alors qu'il lui était impossible de se diriger.

En effet, en s'effondrant, la voûte générait des rideaux d'une poussière jaunâtre qui empêchaient d'y voir plus loin que le bras tendu.

Toussant, crachant, Blade comprit qu'il avait toutes les chances de demeurer à tout jamais enseveli dans cette mine aménagée en crypte.

Il était reparti, cherchant à gagner la paroi de la salle, lorsqu'il se rendit compte qu'il s'égarait. Il s'arrêta, désespéré, ne sachant plus quelle direction emprunter, lorsque le poing de Gretchen, toujours coincé dans sa ceinture de pantalon, manifesta de nouveau des signes d'indépendance.

Pressentant que le fragment de la jeune femme allait, dans la perspective d'un retour à la normale, rejoindre son corps, Blade vit là un moyen de se tirer de ce mauvais pas.

S'en saisissant, il le porta devant lui et attendit, sans le lâcher, qu'il le guide vers la sortie.

Se fiant à l'impulsion donnée par le poing de la jeune femme, tel un aveugle guidé par son chien, trébuchant, haletant, il parvint néanmoins à gagner le tunnel.

La galerie, bien étayée, était plus praticable, ne laissant passer ça et là que des éboulis de terre de moindre importance qui ne génèrent heureusement aucune montée de poussière supplémentaire.

Bientôt, émergeant de la brume épaisse qui avait commencé d'envahir le tunnel, Blade aperçut pour la première fois la lumière du jour sous la forme d'un lointain point lumineux.

À cet instant, le fragment de Gretchen lui échappa pour s'éloigner vers la sortie à la vitesse d'une étoile filante.

Blade arrivait au terme de la galerie lorsqu'une violente douleur fulgura le long de sa colonne vertébrale pour exploser dans son crâne.

Comprenant que les ordinateurs du Projet DX se préparaient à le ramener à son point de départ, il se laissa tomber sur les genoux et déposa la princesse Ophélie sur le sol. Ses cheveux luisaient comme des fils d'or sous les rayons du soleil retrouvé de Kalmoor.

Puis Blade se vit entouré par Inger, Lori et Lofty.

Les trois femmes se penchèrent sur la princesse qui ouvrit les yeux et leur sourit.

Rassuré, Blade voulut se relever et contempler la Tour.

C'est alors qu'il se dématérialisa.

CHAPITRE XXII

Lord Leighton n'en revenait pas.

— Vous voulez dire que ce... sorcier s'était lui-même métamorphosé en... nuit éternelle ? dit-il, incrédule.

Blade, qui terminait de se rhabiller, repoussa le paravent.

— Tout à fait, répondit-il en serrant son nœud de cravate. C'était sa façon de se venger. Néron a bien mis le feu à Rome...

— Néron n'a pas brûlé dans l'incendie, ergota le savant.

Silencieux jusque-là, J se mêla à la conversation.

— Nous savons tous que Néron était incapable du don de sa personne, dit-il.

— Tout de même, fit le vieux chercheur, se changer en obscurité, c'est une curieuse idée.

— Cela ne révèle rien d'autre qu'une âme satanique, estima le patron du MI6. Ce... Bahar entendait peser sur la vie de Kalmoor par-delà sa mort.

— Et il avait réussi puisque personne ne pouvait atteindre les abords du royaume sans risquer de se retrouver intégré à un édifice semblable à la Tour de Babel, dit Blade. Au fait, comment va Davis ?

— Bien, dévoila J. Une antenne médicale l'a pris en charge dès son retour mais c'est plus par mesure de sécurité que par réel besoin.

— Ça, c'est vous qui le dites, gronda Lord Leighton en lui lançant un regard au vitriol. Il est important pour nous qu'il soit scanné de fond en comble ! Je veux et j'exige les analyses les plus poussées sur ses structures moléculaires !

— Vous les aurez, soupira le patron du MI6, mais laissez-lui le temps de poser ses valises.

— Il appartient à la Science !

— Il appartient surtout à sa fille, rappela J.

— Parlons-en : c'est elle qui nous a mis dans le pétrin !

— Vous ne pouvez pas lui reprocher d'être attachée à son père.

— Comment va-t-elle ? s'inquiéta Blade.

— Bien. Davis revenu, le syndrome du « souffle de pierre » a immédiatement cessé. Tout est rentré dans l'ordre à tous les niveaux, dit J. Bien sûr, tout le monde demeure sous surveillance mais là aussi c'est plus par routine que par nécessité. Tout danger de pétrification mondiale est écarté.

— Je vais pouvoir prendre des vacances, dit Blade. Avec Davis, vous avez à présent un deuxième voyageur interdimensionnel...

Lord Leighton fit un bond dans son fauteuil.

— Certainement pas ! s'exclama-t-il. On ne peut pas prendre le risque d'envoyer Davis n'importe où tant qu'il n'aura pas coupé le cordon ombilical qui le relie à sa fille ! Je veux juste analyser son organisme, c'est tout.

Fébrile jusque-là, Blade finit par poser la question qui lui brûlait les lèvres.

— Et... Gretchen ? demanda-t-il dans un souffle.

— Vous voulez parler d'Oméga, sans doute ? renifla le savant. Elle va bien. Elle est revenue immédiatement après Davis. En voilà une par contre qui pourrait nous intéresser car elle a parfaitement supporté le voyage... Mais je me méfie des femmes : elles n'ont pas l'esprit logique.

L'étau qui écrasait la poitrine de Blade se desserra. Il avait craint le pire. Mais il semblait que la fin de la malédiction ait effectivement tout arrangé, comme l'avaient affirmé la blonde Inger, Lori et Lofty, et Dante.

Simplement, il y avait eu un décalage dans la translation de retour certainement dû au mécanisme qui régissait la levée du sortilège.

— Gretchen a dit qu'elle vous attendrait où vous savez, dit J en prenant Richard par l'épaule. Ne la faites pas attendre.

— Et ne nous faites pas non plus attendre pour un rapport détaillé, grogna le savant en se dirigeant vers ses chères consoles. Les crédits ne s'obtiennent pas avec de belles paroles !

Blade était déjà dans l'ascenseur.

CHAPITRE XXIII

La maison de Percy Street fleurait toujours l'encaustique et la cannelle mais Blade la trouvait à présent aussi accueillante qu'un magasin de pompes funèbres.

Cela tenait à la lettre qu'il venait de reposer près de son enveloppe sur la table du living. Une lettre dont il connaissait les termes par cœur bien qu'il ne l'ait lue qu'une fois.

Un trou en guise d'estomac, il entreprit de rallier le premier étage. Il avait envie de revoir la chambre, le lit.

L'endroit n'avait pas changé. Le décor, baigné de soleil, aviva sa douleur. Sans Gretchen, rien n'était plus pareil.

Blade fut soudain saisie d'une folle envie de redescendre pour relire la lettre qu'elle lui avait laissée bien en évidence sur la table du living. Il avait peut-être mal interprété...

Au lieu de cela, il s'avança, s'enfonça dans sa solitude. Les termes de la missive lui étaient gravés dans la mémoire comme imprimés au fer rouge. En substance, Gretchen lui disait qu'elle partait parce qu'elle avait peur de s'attacher. Qu'il valait mieux rompre avant que leur relation ne devienne trop sérieuse. Qu'elle préférait ne pas l'affronter de peur de fléchir. Que c'était mieux de toute façon car elle n'était pas de taille à supporter ses incursions dans les univers de l'invisible. Elle ne voulait pas être Pénélope. Une Texane ne pouvait se résoudre à un si piètre destin. Elle ne voulait trembler pour personne. D'ailleurs, elle projetait de laisser tomber ses activités de médium pour se lancer dans le Droit. Avocate, elle serait utile à plus de monde. Peut-être pourraient-ils se revoir plus tard, lorsque le temps les aurait désensibilisés... quand ils seraient capables de se retrouver sans s'impliquer. Pour finir, elle l'embrassait avec toute la tendresse dont elle était capable en le suppliant de ne rien faire pour la joindre avant longtemps.

Voilà.

Blade prit une profonde inspiration. Après tout, Gretchen n'avait

pas tort. C'était finalement elle la plus sage, la plus clairvoyante. Elle était indépendante et lui également. Comment faire un couple de deux individualités aussi marquées ? Elle n'était pas du genre à encaustiquer les parquets et lui pas prêt à emprunter des patins.

Il se secoua. C'était bien ainsi. Il ne put cependant s'empêcher de ressentir comme un pincement au niveau du cœur. Tout aurait pu être simple. Ils auraient pu s'expliquer et au moins passer quelques jours ensemble.

Blade s'interrogeait sur son emploi du temps à venir, hésitait entre une partie de cricket à Oval ou bien des courses de lévriers sur l'un des quinze cynodromes de Londres, lorsqu'un bruit attira son attention. Un véhicule venait de s'arrêter devant la maison. La porte d'entrée s'ouvrit avant qu'il n'ait eu le temps d'aller jusqu'à la fenêtre illuminée par le soleil.

— Richard !

Blade sentit son cœur s'emballer. C'était Gretchen !

— Richard, tu es là ? Tu as lu ? ajouta-t-elle lorsqu'il apparut au sommet de l'escalier.

Comme il la fixait en silence, encore estomaqué par son arrivée, elle lança :

— Tout ce que je t'ai écrit est vrai mais... mais j'ai décidé de demeurer jusqu'à ta prochaine mission... si tu veux de moi, bien sûr.

— Il faut que je réfléchisse, sourit Blade.

— Fais vite, alors !

— Pourquoi : tu vas t'en aller ?

— Non, mais nous allons rater la première course réservée aux greyhounds âgés de plus de six ans à Harringay et le jumelé gagnant va faire afficher un joli quarante contre un !

— Je ne savais pas que tu avais des dons de voyance.

— Moi non plus, ça m'est venue comme ça alors que je quittais mon hôtel pour l'aéroport.

— Tu n'avais pas besoin de moi pour rafler le jackpot...

— Si, parce que je suis affreusement pingre et qu'une dame authentique ne saurait s'adonner à quelque sorte de jeux que ce soit.

— Et si tu avais eu un mauvais flash ?

— Alors nous en serions réduits à vivre d'amour et d'eau fraîche tous ces prochains jours.

— On pourrait peut-être commencer par là...

— Je me demandais si tu allais enfin y penser.

Blade aspira ses joues.

— C'est surtout que je suis curieux de voir si tu es bien... reconstituée.

— Tu n'es qu'un mufle doublé d'un usurpateur !

— Comment ça !

— Te faire passer pour le sauveur de Kalmoor alors que c'est moi qui ai tout fait !

— Tout fait ?

— Parfaitement ! C'est de Femme-Lumière qu'il aurait fallu parler ! Sans moi, tu n'aurais jamais réussi !

— Il ne faut pas prendre les légendes au pied de la lettre. Et puis je ne revendique rien. Cette malédiction, nous l'avons vaincue à deux.

— Tu reconnais que nous sommes complémentaires, alors ?

— « L'un dans l'autre », oui, admit Blade en souriant.

— Tu n'es rien d'autre qu'un monument de lubricité, siffla Gretchen en s'engageant dans l'escalier. Un obsédé, un porc, un cochon ! martela-t-elle en montant les marches deux par deux et en arrivant à hauteur de Blade quelque peu dérouté. Mais ça me convient tout à fait ! Et le dernier au lit s'occupera des repas et du petit déjeuner tous les jours à venir ! ajouta-t-elle en escaladant les ultimes marches.

Bondissant à sa suite, Blade fondit sur elle, la rejoignit à l'entrée de la chambre, et ils s'abattirent sur le lit en riant comme des enfants.

*Achevé d'imprimer en février 1998
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

Vauvenargues – 14, rue Léonce Reynaud – 75116 Paris

Tél. : 01-40-70-95-57

N° d'imp. 390.

Dépôt légal : mars 1998.

Imprimé en France